This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

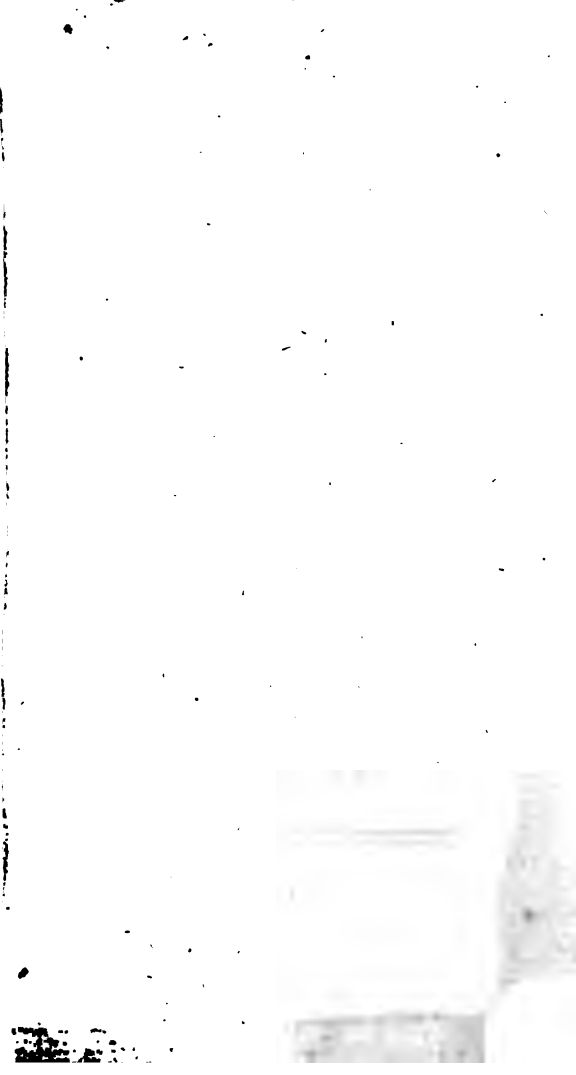
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Hutches Trower.

Alice M. Simpson.

Louis
+IV
Tom: 1.
Part: 2.



LE SIECLE

DE

LOUIS XIV.

PUBLIÉ

Par M. DE FRANCHEVILLE, Conſeiller - aulique de ſa Majeſté, & membre de l'Académie royale des Sciences & Belles- Lettres de Pruſſe.

TOME PREMIER, II. PARTIE.

Troiſiéme Edition.

A LEYPSIC.

M. DCC. LIV.

TABLE
DES CHAPITRES,
TOME I. PARTIE II.

CHAPITRE XII.

Depuis la mort de Turenne, jusqu'à la paix de nimégue en 1678. pag. 1

CHAPITRE XIII.

Prise de strasbourg : bombardement d'alger : soumission de gênes : ambassade de siam : pape humilié : électorat de cologne disputé, 21

CHAPITRE XIV.

Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume III, & protégé par Louis XIV, 41

CHAPITRE XV.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume III. envahissait l'écosse, l'angleterre, & l'irlande, jusqu'en 1697. 61

CHAP.

CHAPITRE XVI.

Paix de riſwick : état de la france & de l'europe : mort & teſtament de Charles ſecond, roi d'eſpagne, 87

CHAPITRE XVII.

Guerre de 1701 : conduite du Prince Eugéne, du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme, du duc de Marlborou, du maréchal de Villars, juſqu'en 1703, 129

CHAPITRE XVIII.

Perte de la bataille de blenheim ou Hochſtet, & ſes ſuites, 156

CHAPITRE XIX.

Pertes en eſpagne. Pertes des batailles de ramillies & de turin, & leurs ſuites, 170

CHAPITRE XX.

Suites des diſgraces de la france & de l'eſpagne, humiliation, conſtance & reſſources de Louis XIV : bataille de malplaquet. 188

CHAPITRE XXI.

Louis XIV continue à demander la paix & à ſe défendre : le duc de Vendôme affermit le roi d'eſpagne ſur le trône, 218

Fin de la Table des chapitres.

LE SIECLE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE DOUZIEME.

Depuis la mort de Turenne, jusqu'à la paix de nimégue en 1678.

APrès la mort de Turenne & la retraite du prince de Condé, le roi n'en continua pas la guerre avec moins d'avantage contre l'empire, l'espagne & la hollande. Il avait des officiers formés par ces deux grands hommes. Il avait Louvois qui lui valait plus qu'un général, parce que sa prévoiance mettait les généraux en état d'entreprendre tout ce qu'ils voulaient. Les troupes long-tems victorieuses, étaient animées du même esprit qu'excitait encor la présence d'un roi toûjours heureux.

Il prit en personne dans le cours de cette guerre, (a) condé, (b) bouchain, (c) valenciennes, (d) cambrai. On l'accusa au siége de bouchain d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante mille hommes, pour tenter de jetter du secours dans la place. On reprocha aussi au prince d'Orange d'avoir pu donner bataille à Louis XIV, & de ne l'avoir pas fait. Car tel est le sort des rois & des généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas. Mais ni lui ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulût, parce que Monterey, gouverneur des païs-bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son gouvernement au hazard d'un événement décisif; & la gloire de la campagne demeura au roi, puisqu'il fit ce qu'il voulut, & qu'il prit une ville en présence de son ennemi.

A l'égard de valenciennes, elle fut prise d'assaut, par un de ces événemens singuliers qui caractérisent le courage impétueux de la nation.

Le roi faisoit ce siége, aiant avec lui son

(a) 26 avril 1676.
(b) 11 mai 1676.
(c) 17 mars 1677.
(d) 5 avril 1677.

frére

frère & cinq maréchaux de france, d'Humieres, Schomberg, la Feuillade, Luxembourg, & de Lorges. Les maréchaux commandaient chacun leur jour, l'un après l'autre. Vauban dirigeait toutes les opérations.

On n'avoit pris encor aucun des dehors de la place. Il fallut d'abord attaquer deux demi-lunes. Derriere ces demi-lunes était un grand ouvrage couronné, paliſſadé & fraiſé, entouré d'un foſſé coupé de pluſieurs traverſes. Dans cet ouvrage couronné était encor un autre ouvrage, entouré d'un autre foſſé. Il fallait, après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, franchir un bras de l'eſcaut. Ce bras franchi, on trouvait encor un autre ouvrage, qu'on nomme pâté. Derriere ce pâté coulait le grands cours de l'eſcaut, profond & rapide, qui ſert de foſſé à la muraille. Enfin la muraille était ſoûtenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étaient couverts de canons. Une garniſon de trois mille hommes préparoit une longue réſiſtance.

Le roi tint conſeil de guerre pour attaquer les ouvrages du dehors. C'était l'uſage que ces attaques ſe fiſſent toûjours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis ſans être apperçu, & d'épargner le ſang du ſol-

dat. Vauban proposa de faire l'attaque en plein jour. Tous les maréchaux de france se récriérent contre cette proposition. Louvois la condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. « Vous voulez, dit-il, ménager le » sang du soldat : vous l'épargnerez bien » davantage quand il combattra de jour, » sans confusion & sans tumulte, sans crain» dre qu'une partie de nos gens tire sur » l'autre, comme il n'arrive que trop sou» vent. Il s'agit de surprendre l'ennemi ; il » s'attend toujours aux attaques de nuit : » nous le surprendrons en effet, lorsqu'il » faudra qu'épuisé des fatigues d'une veille, » il soutienne les efforts de nos troupes frai» ches. Ajoûtez à cette raison, que s'il y a » dans cette armée des soldats de peu de » courage, la nuit favorise leur timidité ; » mais que pendant le jour l'œil du maître » inspire la valeur, & éleve les hommes » au-dessus d'eux-mêmes. »

Le roi se rendit aux raisons de Vauban, malgré Louvois & cinq maréchaux de france.

17 mars 1677. A neuf heures du matin les deux compagnies de mousquetaires, une centaine de grenadiers, un bataillon des gardes, un du régiment de picardie, montent de tous côtés

côtés sur ce grand ouvrage à couronne. L'ordre était simplement de s'y loger ; & c'était beaucoup : mais quelques mousquetaires noirs aiant pénétré par un petit sentier, jusqu'au retranchement intérieur qui était dans cet ouvrage, ils s'en rendirent d'abord les maîtres. Dans le même tems les mousquetaires gris y abordent par un autre endroit. Les bataillons des gardes les suivent. On tue & on poursuit les assiégés. Les mousquetaires baissent le pont-levis qui joint cet ouvrage aux autres : ils suivent l'ennemi de retranchement en retranchement, sur le petit bras de l'escaut & sur le grand. Les gardes s'avancent en foule. Les mousquetaires sont déja dans la ville, avant que le roi sache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'était pas encor ce qu'il y eut de plus étrange dans cette action. Il était vraisemblable que de jeunes mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteraient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois qui venaient à eux dans la rue, qu'ils y périraient, ou que la ville allait être pillée : mais ces jeunes gens conduits par un cornette nommé Moissac, se mirent en bataille derriere des charrettes ; & tandis que les troupes qui venaient se

maient sans précipitation, d'autres mousquetaires s'emparoient des maisons voisines, pour protéger par leur feu ceux qui étaient dans la ruë : on donnait des otages de part & d'autre : le conseil de ville s'assemblait : on députait vers le roi : tout cela se faisait sans qu'il y eût rien de pillé : sans confusion, sans faire de faute d'aucune espece. Le roi fit la garnison prisonniére de guerre, & entra dans valenciennes, étonné d'en être le maître. La singularité de l'action a engagé à entrer dans ce détail.

9 mars 1678. Il eut encore la gloire de prendre gand en quatre jours, & ypres en sept. Voilà ce
25 mars 1678. qu'il fit par lui-même. Ses succès furent encor plus grands par ses généraux.

Du côté de l'Allemagne le maréchal duc de Luxembourg laissa d'abord, à la vérité, prendre philipsbourg à sa vue, es-
sept. 1676. saiant en vain de la secourir avec une armée de cinquante mille hommes. Le général qui prit philipsbourg était Charles v, nouveau duc de lorraine, héritier de son oncle Charles iv, & dépouillé comme lui de ses états. Il avoit toutes les qualités de son malheureux oncle, sans en avoir les défauts. Il commanda long-tems les armées de l'empire avec gloire. Mais malgré la prise de philipsbourg, & quoiqu'il fût à la

tête

tre de soixante mille combattans, il ne put jamais rentrer dans ses états. En vain il mit sur ses étendarts *aut nunc aut nunquam*, ou maintenant, ou jamais. Le maréchal de Créqui, racheté de sa prison, & devenu plus prudent par sa défaite de consarbruck, lui ferma toujours l'entrée de la lorraine. Il le battit dans le petit combat de roxersberg en alsace. Il le harcela & le fatigua sans relâche. Il prit fribourg à sa vue, & quelque tems après il battit encor un détachement de son armée à rheinsfeld. Il passa la riviere de kins en sa présence, le poursuivit vers offembourg, le chargea dans sa retraite; & aiant immédiatement après emporté le fort de kelh l'épée à la main, il alla brûler le pont de strasbourg, par lequel cette ville, qui était libre encor, avait donné tant de fois passage aux armées impériales. Ainsi le maréchal de Créqui répara un jour de témérité par une suite de succès dûs à sa prudence; & il eût peut-être acquis une réputation égale à celle de Turenne, s'il eût vécu.

7 octob. 1677. 14 nov. 1677. juillet 1678.

Le prince d'Orange ne fut pas plus heureux en flandre que le duc de Lorraine en allemagne : non-seulement il fut obligé de lever le siége de mastricht & de charleroi; mais après avoir laissé tom-

ber condé, bouchain & valenciennes, sous la puissance de Louis XIV, il perdit la bataille de montcassel contre monsieur, en voulant secourir saint-omer. Les maréchaux de Luxembourg & d'Humieres commandaient l'armée sous monsieur. On prétend qu'une faute du prince d'Orange, & un mouvement habile de Luxembourg, décidérent du gain de la bataille. Monsieur chargea avec une valeur & une présence d'esprit, qu'on n'attendait pas d'un prince efféminé. Jamais on ne vit un plus grand exemple que le courage n'est point incompatible avec la molleſſe. Ce prince qui s'habillait souvent en femme, qui en avait les inclinations, agit en capitaine & en soldat. Le roi son frere fut, dit-on, jaloux de sa gloire. Il parla peu à monsieur de sa victoire. Il n'alla pas même voir le champ de bataille, quoiqu'il se trouvât tout auprès. Quelques serviteurs de monsieur, plus pénétrans que les autres, lui prédirent alors qu'il ne commanderait plus d'armée; & ils ne se trompérent pas.

11 mars 1677

Tant de villes prises, tant de combats gagnés en flandre & en allemagne, n'étaient pas les seuls succès de Louis XIV dans cette guerre. Le comte de Schomberg & le maréchal de Navailles battaient les espagnols dans

dans le lampourdan au pié des pirénées. On les attaquait jusques dans la sicile.

La sicile depuis le temps des tyrans de syracuse, sous lesquels au moins elle avait été comptée pour quelque chose dans le monde, a toujours été subjuguée par des étrangers; asservie successivement aux romains, aux vandales, aux arabes, aux normans sous le vasselage des papes, aux français, aux allemans, aux espagnols; haïssant presque toûjours ses maîtres, se révoltant contre eux, sans faire de véritables efforts dignes de la liberté, & excitant continuellement des séditions pour changer de chaînes.

Les magistrats de messine venaient d'allumer une guerre civile contre leurs gouverneurs, & d'appeller la france à leur secours. Une flotte espagnole bloquait leur port. Ils étaient réduits aux extrémités de la famine.

D'abord le chevalier de Valbelle vint avec quelques frégates à travers la flotte espagnole. Il rapporta à messine des vivres, des armes, & des soldats. Ensuite le duc de Vivonne arrive avec sept vaisseaux de guerre de soixante pièces de canon, deux de quatre-vingt, & plusieurs brûlots; il bat la flotte ennemie, & rentre victorieux dans messine. 9 février 1675.

L'espagne est obligée d'implorer, pour

la défense de la sicile, les hollandais ses anciens ennemis, qu'on regardait toûjours comme les maîtres de la mer. Ruiter vient à son secours du fond du zuiderſée, passe le détroit, & joint à vingt vaisseaux espagnols, vingt-trois grands vaisseaux de guerre.

8 janv. 1676.

Alors les français, qui joints avec les anglois, n'avaient pu battre les flotes de hollande, l'emportérent seuls sur les hollandais & les espagnols réunis. Le duc de Vivonne, obligé de rester dans messine pour contenir le peuple déja mécontent de ses défenseurs, laissa donner cette bataille par du Quêne, lieutenant général des armées navales, homme aussi singulier que Ruiter, parvenu comme lui au commandement à force de mérite; mais n'aiant encor jamais commandé d'armée navale, & plus signalé jusqu'à ce moment dans l'art d'un armateur, que dans celui d'un général. Mais quiconque a le génie de son art & du commandement, passe bien vîte & sans effort du petit au grand. Du Quêne se montra grand général de mer contre Ruiter. C'était l'être que de remporter sur ce hollandais un faible avantage. Il livra encore une seconde bataille navale aux deux flotes ennemies près d'agouste. Ruiter blessé dans cette bataille, y termina sa glorieuse

11 mars 1676.

vie.

vie. C'est un des hommes dont la mémoire est encor dans la plus grande vénération en hollande. Il avait commencé par être valet & mousse de vaisseau ; il n'en fut que plus respectable. Le nom des princes de Nassau n'est pas au-dessus du sien. Le conseil d'espagne lui donna le titre & les patentes de duc ; dignité étrangére & frivole pour un républicain. Ces patentes ne vinrent qu'après sa mort. Les enfans de Ruiter, dignes de leur pére, refusérent ce titre si brigué dans nos monarchies, mais qui n'est pas préférable au nom de bon citoien.

Louis XIV eut assez de grandeur d'ame pour être affligé de sa mort. On lui représenta qu'il était défait d'un ennemi dangereux. Il répondit qu'on ne pouvait s'empêcher d'être sensible à la mort d'un grand homme.

Du Quêne, le Ruiter de la france, attaqua une troisiéme fois les deux flotes après la mort du général hollandais. Il leur coula à fond, brûla & prit plusieurs vaisseaux. Le maréchal duc de Vivonne avait le commandement en chef de cette bataille ; mais ce n'en fut pas moins du Quêne qui remporta la victoire. L'europe était étonnée que la france fût devenue en si peu de tems aussi redoutable sur mer que sur terre. Il est

vrai que ces armemens & ces batailles gagnées, ne servirent qu'à répandre l'allarme dans tous les états. Le roi d'angleterre aiant commencé la guerre pour l'intérêt de la france, était prêt enfin de se liguer avec le prince d'Orange, qui venait d'épouser sa
8 avril 1678. niéce. De plus la gloire acquise en ficile coûtait trop de trésors. Enfin les français évacuérent messine, dans le tems qu'on croiait qu'ils se rendraient maîtres de toute l'île. On blâma beaucoup Louis XIV, d'avoir fait dans cette guerre des entrepriſes qu'il ne soutint pas, & d'avoir abandonné messine, ainsi que la hollande, après des victoires inutiles.

Cependant c'était être bien redoutable de n'avoir d'autre malheur, que de ne pas conserver toutes ses conquêtes. Il pressait ses ennemis d'un bout de l'europe à l'autre. La guerre de ficile lui avait coûté beaucoup moins qu'à l'espagne, épuisée & battue en tous lieux. Il susciteit encor de nouveaux ennemis à la maison d'autriche. Il fomentait les troubles de hongrie; & ses ambassadeurs à la porte ottomane la pressaient de porter la guerre dans l'allemagne, dût-il envoier encor, par bienséance, quelque secours contre les turcs, appellés par sa politique. Il accablait seul tous ses ennemis;

ou

car alors la suède, son unique alliée, ne faisait qu'une guerre malheureuse contre l'électeur de brandebourg. Cet électeur, père du premier roi de prusse, commençait à donner à son pais une considération qui s'est bien augmentée depuis : il enlevait alors la poméranie aux suédois. Il est remarquable que dans le cours de cette guerre il y eut presque toûjours des conférences ouvertes pour la paix; d'abord à cologne, par la médiation inutile de la suède; ensuite à nimégue, par celle de l'angleterre. La médiation anglaise fut une cérémonie presque aussi vaine, que l'avait été l'arbitrage du pape au traité d'aix-la-chapelle. Louis XIV fut en effet le seul arbitre. Il fit ses propositions le neuf d'avril 1678, au milieu de ses conquêtes, & donna à ses ennemis jusqu'au dix de mai pour les accepter. Il accorda ensuite un délai de six semaines aux états généraux, qui le demanderent avec soumission.

Son ambition ne se tournait plus alors du côté de la hollande. Cette république avait été assez heureuse, ou assez adroite, pour ne paraître plus qu'auxiliaire, dans une guerre entreprise pour sa ruine. L'empire & l'espagne, d'abord auxiliaires, étaient devenues les principales parties.

Le roi, dans les conditions qu'il imposa, favorisait le commerce des hollandais; il leur rendait maſtricht, & remettait aux eſpagnols quelques villes, qui devaient ſervir de barriere aux provinces-unies, comme charleroi, courtrai, oudenarde, ath, gand, limbourg. Mais il ſe réſervait bouchain, condé, ypres, valenciennes, cambrai, maubeuge, aire, ſaint-omer, caſſel, charlemont, popering, bailleul, &c. ce qui faiſait une bonne partie de la flandre. Il y ajoûtait la franche-comté, qu'il avait deux fois conquiſe; & ces deux provinces étaient un aſſez digne fruit de la guerre.

Il ne voulait de l'empire, que fribourg ou philipsbourg, & laiſſait le choix à l'empereur. Il rétabliſſait dans l'évêché de ſtrasbourg & dans leurs terres, les deux freres Furſtemberg, que l'empereur avoit dépouillés, & dont l'un était en priſon.

Il fut hautement le protecteur de la ſuéde ſon alliée, & alliée malheureuſe contre le roi de danemarck & l'électeur de brandebourg. Il exigea que le danemarck rendît tout ce qu'il avait pris ſur la ſuéde, qu'il modérât les droits de paſſage dans la mer baltique, que le duc de Holſtein fût rétabli dans ſes états, que le brandebourg cédât la poméranie qu'il avait conquiſe, que les traités

traités de Westphalie fussent rétablis de point en point. Sa volonté était une loi d'un bout de l'europe à l'autre. En vain l'électeur de brandebourg lui écrivit la lettre la plus soumise, l'appellant *monseigneur*, le conjurant de lui laisser ce qu'il avait acquis, l'assurant de son zele & de son service. Ses soumissions furent aussi inutiles que sa résistance, & il fallut que le vainqueur des suédois rendît toutes ses conquêtes.

Alors les ambassadeurs de france prétendaient la main sur les électeurs. Celui de brandebourg offrit tous les tempéramens pour traiter à cléves avec le comte depuis maréchal d'Estrades, ambassadeur auprès des états généraux. Le roi ne voulut jamais permettre qu'un homme qui le représentait cédât à un électeur, & le comte d'Estrades ne put traiter.

Charles-quint avait mis l'égalité entre les grands d'espagne & les électeurs. Les pairs de france par conséquent la prétendaient. On voit aujourd'hui à quel point les choses sont changées, puisqu'aux diétes de l'empire les ambassadeurs des électeurs sont traités comme ceux des rois.

Quant à la lorraine, il offrait de rétablir le nouveau duc Charles v, mais il voulait rester maître de nanci, & de tous les grands chemins.

Ces

Ces conditions furent fixées avec la hauteur d'un conquérant; cependant elles n'étaient pas si outrées, qu'elles dussent désespérer ses ennemis, & les obliger à se réunir contre lui, par un dernier effort: il parlait à l'europe en maître, & agissait en même tems en politique.

Il fut aux conférences de nimégue semer la jalousie parmi les alliés. Les hollandais s'empressérent de signer, malgré le prince d'Orange, qui, à quelque prix que ce fût, voulait faire la guerre: ils disaient, que les espagnols étaient trop faibles pour les secourir, s'ils ne signaient pas.

Les espagnols voiant que les hollandais avaient accepté la paix, la reçurent aussi, disant que l'empire ne faisait pas assez d'efforts pour la cause commune.

Enfin les allemans, abandonnés de la hollande & de l'espagne, signérent les derniers, en laissant fribourg au roi, & confirmant les traités de westphalie.

Rien ne fut changé aux conditions prescrites par Louis XIV. Ses ennemis eurent beau faire des propositions outrées, pour colorer leur foiblesse; l'europe reçut de lui des loix & la paix. Il n'y eut que le duc de Lorraine qui osa refuser l'acceptation d'un traité, qui lui semblait trop odieux. Il aima

mieux

mieux être un prince errant dans l'empire, qu'un souverain sans pouvoir & sans honneur dans ses états : il attendit sa fortune du tems & de son courage.

Dans le tems des conférences de nimégue, & quatre jours après que les plénipotentiaires de france & de hollande avaient signé la paix, le prince d'Orange fit voir combien Louis XIV avait en lui un ennemi dangereux. Le maréchal de Luxembourg, qui bloquait mons, venait de recevoir la nouvelle de la paix. Il était tranquille dans le village de saint-denis, & dinait chez l'intendant de l'armée. Le prince d'Orange, avec toutes ses troupes, fond sur le quartier du maréchal, le force, & engage un combat sanglant, long & opiniâtre, dont il espérait avec raison une victoire signalée : car non-seulement il attaquait, ce qui est un avantage, mais il attaquait des troupes qui se reposaient sur la foi du traité. Le maréchal de Luxembourg eut beaucoup de peine à résister : & s'il y eut quelque avantage dans ce combat, il fut du côté du prince d'Orange, puisque son infanterie demeura maîtresse du terrain, où elle avait combattu. 10 août 1678. 14 août.

Si les hommes ambitieux comptaient pour quelque chose le sang des autres hommes,

mes, le prince d'Orange n'eût point donné ce combat. Il savait certainement, ou que la paix était signée, ou qu'elle l'allait être : il savait que cette paix était avantageuse à son pais ; cependant il prodiguait sa vie & celle de plusieurs milliers d'hommes, pour prémices d'une paix générale, qu'il n'aurait pu empêcher, même en battant les français : tant elle était avancée. Cette action, pleine d'inhumanité non moins que de grandeur, & plus admirée alors que blâmée, ne produisit pas un nouvel article de paix, & coûta sans aucun fruit la vie à deux mille français, & à autant d'ennemis. On vit dans cette paix combien les événemens contredisent les projets. La hollande, contre qui seule la guerre avait été entreprise, & qui aurait dû être détruite, n'y perdit rien ; au contraire elle y gagna une barriere : & toutes les autres puissances, qui l'avaient garantie de la destruction, y perdirent.

Le roi fut en ce tems au comble de la grandeur. Victorieux depuis qu'il régnait, n'aiant assiégé aucune place qu'il n'eût prise, supérieur en tout genre à ses ennemis réunis, la terreur de l'europe pendant six années de suite, enfin son arbitre & son pacificateur, ajoûtant à ses états la franche-

comté,

comté, dunkerque, & la moitié de la flandre ; & ce qu'il devait compter pour le plus grand de ses avantages, roi d'une nation alors heureuse, & alors le modèle des autres nations. L'hôtel de ville de paris lui déféra quelque tems après, en 1680, le nom de *grand* avec solennité, & ordonna que dorénavant ce titre seul serait emploié dans tous les monumens publics. On avait dès 1673 frapé quelques médailles chargées de ce surnom. L'europe, quoique jalouse, ne réclama pas contre ces honneurs. Cependant le nom de Louis XIV a prévalu dans le public sur celui de grand. L'usage est le maitre de tout. Henri, qui fut surnommé le grand à si juste titre après sa mort, est appellé communément *Henri quatre ;* & ce nom seul en dit assez. Monsieur le prince est toûjours appellé le grand Condé, non seulement à cause de ses actions héroïques, mais par la facilité qui se trouve à le distinguer par ce surnom, des autres princes de Condé. Si on l'avoit nommé Condé le grand, ce titre ne lui fût pas demeuré. On dit le grand Corneille, pour le distinguer de son frére. On ne dit pas le grand Virgile, ni le grand Homére, ni le grand Tasse. Alexandre le grand n'est plus connu que sous le nom d'Alexandre. Charles

les-quint, dont la fortune fut plus éclatante que celle de Louis XIV, n'a jamais eû le nom de grand. Il n'eſt reſté à Charlemagne que comme un nom propre. Les titres ne ſervent de rien pour la poſtérité : le nom d'un homme, qui a fait de grandes choſes, impoſe plus de reſpect que toutes les épithétes.

CHAPITRE

CHAPITRE TREIZIEME.

Prise de Strasbourg : bombardement d'Alger : soumission de Gênes : ambassade de Siam : pape humilié : électorat de Cologne disputé.

L'Ambition de Louis XIV ne fut point retenue par cette paix générale. L'empire, l'espagne, la hollande, licencièrent leurs troupes extraordinaires. Il garda toutes les siennes. Il fit de la paix, un tems de conquêtes. Il était même si fier alors de son pouvoir, qu'il établit dans metz & dans brisac des juridictions, pour réunir à sa couronne toutes les terres, qui pouvaient avoir été autrefois de la dépendance de l'alsace, ou des trois évêchés, mais qui depuis un tems immémorial, avaient passé sous d'autres maîtres. Beaucoup de souverains de l'empire, l'électeur palatin, le roi d'espagne même, qui avait quelques bailliages dans ces pais, le roi de Suede comme duc des deux ponts, furent cités devant ces chambres, pour rendre hommage au roi de france, ou pour subir la confiscation de leurs biens. Depuis Charlemagne on n'avait

n'avait vû aucun prince agir ainsi en maître & en juge des souverains, & conquérir des païs par des arrêts.

L'électeur palatin & celui de tréves furent dépouillés des seigneuries de falkenbourg, de germersheim, de veldentz, &c. Ils portérent en vain leurs plaintes à l'empire assemblé à ratisbonne, qui se contenta de faire des protestations.

Ce n'était pas assez au roi d'avoir la préfecture des dix villes libres de l'alsace, au même titre que l'avaient eue les empereurs. Déja dans aucune de ces villes, on n'osait plus parler de liberté. Restait strasbourg, ville grande & riche, maîtresse du rhin par le pont qu'elle avait sur ce fleuve, & qui formait seule une puissante république, fameuse par son arsenal; qui renfermait neuf cens piéces d'artillerie.

Louvois avait formé dès long-temps le dessein de la donner à son maître. L'or, l'intrigue, & la terreur, qui lui avaient ouvert les portes de tant de villes, préparérent l'entrée de Louvois dans strasbourg. Les magistrats furent gagnés. Le peuple fut consterné de voir à la fois vingt mille français autour de ses remparts; les forts, qui les défendaient près du rhin, insultés & pris dans un moment; Louvois

à

à leurs portes, & leurs bourguemestres parlant de se rendre. Les pleurs & le désespoir des citoiens amoureux de la liberté n'empêchérent point, qu'en un même jour le traité de reddition ne fût proposé par les magistrats, & que Louvois ne prît possession de la ville. Vauban l'a rendue depuis, par les fortifications qui l'entourent, la barriére la plus forte de la france. 30 sept.

Le roi ne ménageait pas plus l'espagne; il demandait dans les païs-bas la ville d'alost & tout son bailliage, que les ministres avaient oublié, disait-il, d'insérer dans les conditions de paix; & sur les délais de l'espagne, il fit bloquer la ville de luxembourg. 1682.

En même tems il achetait la forte ville de casal d'un petit prince duc de mantoue, qui aurait vendu tout son état pour fournir à ses plaisirs.

En voiant cette puissance, qui s'étendait ainsi de tous côtés, & qui acquérait pendant la paix, plus que dix rois prédécesseurs de Louis XIV. n'avaient acquis par leurs guerres, les allarmes de l'europe recommencérent. L'empire, la hollande, la suéde même mécontente du roi, firent un traité d'association. Les anglais menacérent; les espagnols voulurent la guerre; le

le prince d'Orange remua tout pour la faire commencer : mais aucune puiſſance n'oſait alors porter les premiers coups.

Le roi craint par-tout, ne ſongea qu'à ſe faire craindre davantage. Il portait enfin ſa marine au-delà des eſpérances des français
1680. & des craintes de l'europe. Il eut ſoixante-
1681. mille matelots. Des loix, auſſi ſévéres que
1682. celles de la diſcipline des armées de terre, retenaient tous ces hommes groſſiers dans le devoir. L'angleterre & la hollande, ces puiſſances maritimes, n'avaient ni tant d'hommes de mer, ni de ſi bonnes loix. Des compagnies de cadets dans les places frontiéres, & de gardes-marines dans les ports, furent inſtituées & compoſées de jeunes gens qui apprenaient tous les arts convenables à leur profeſſion, ſous des maîtres paiés du tréſor public.

Le port de toulon ſur la méditerranée fut conſtruit à frais immenſes pour contenir cent vaiſſeaux de guerre, avec un arſenal, & des magaſins magnifiques. Sur l'océan, le port de breſt ſe formait avec la même grandeur. Dunkerque, le havre de grace, ſe rempliſſaient de vaiſſeaux. La nature était forcée à rochefort.

Enfin le roi avait plus de cent gros vaiſſeaux de ligne, dont pluſieurs portaient cent

cent canons, & quelques-uns davantage. Ils ne restaient pas oisifs dans les ports. Ses escadres, sous le commandement de du Quêne, nettaiaient les mers infectées par les corsaires de tripoli & d'alger. Il se vengea d'alger avec le secours d'un art nouveau, dont la découverte fut dûe à cette attention qu'il avait d'exciter tous les génies de son siécle. Cet art funeste, mais admirable, est celui des galiotes à bombes, avec lesquelles on peut réduire des villes maritimes en cendre. Il y avait un jeune homme nommé Bernard Renaud, connu sous le nom du petit Renaud, qui sans avoir jamais servi sur les vaisseaux, était un excellent marin à force de génie. Colbert, qui déterrait le mérite dans l'obscurité, l'avait souvent appellé au conseil de marine, même en présence du roi. C'était par les soins & sur les lumieres de Renaud, que l'on suivait depuis peu une méthode plus réguliere & plus facile, pour la construction des vaisseaux. Il osa proposer dans le conseil, de bombarder alger avec une flote. On n'avait pas d'idée, que les mortiers à bombes pussent n'être pas posés sur un terrain solide. La proposition révolta. Il essuia les contradictions & les railleries, que tout inventeur doit attendre; mais sa

fermeté & cette éloquence qu'ont d'ordinaire les hommes vivement frapés de leurs inventions, déterminérent le roi à permettre l'essai de cette nouveauté.

Renaud fit construire cinq vaisseaux, plus petits que les vaisseaux ordinaires, mais plus forts de bois, sans ponts, avec un faux-tillac à fond de cale, sur lequel on maçonna des creux, où l'on mit les mortiers. Il partit avec cet équipage, sous les ordres du vieux du Quêne, qui était chargé de l'entrepriſe, & n'en attendait aucun ſuccès. Du Quêne & les algériens furent étonnés
28 de l'effet des bombes. Une partie de la ville
oct. fut écraſée & conſumée. Mais cet art, porté
1681. bientôt chez les autres nations, ne ſervit qu'à multiplier les calamités humaines, & fut plus d'une fois redoutable à la france, où il fut inventé.

La marine, ainſi perfectionnée en peu d'années, était le fruit des ſoins de Colbert. Louvois faiſait à l'envi fortifier plus de cent citadelles. De plus on bâtiſſait huningue, ſar-louis, les forteresſes de ſtraſbourg, mont-roial, &c. & pendant que le roiaume acquérait tant de forces au dehors, on ne voiait au dedans que les arts en honneur, l'abondance, les plaiſirs. Les étrangers venaient en foule admirer la cour de Louis

XIV;

XIV ; ſon nom pénétrait chez tous les peuples du monde.

Son bonheur & ſa gloire étaient encor relevés par la faibleſſe de la plûpart des autres rois, & par le malheur de leurs peuples. L'empereur Léopold avait alors à craindre les hongrois révoltés, & ſur-tout les turcs, qui, appellés par les hongrois, venaient inonder l'allemagne. La politique de Louis perſécutait les proteſtans en france, parce qu'il croiait devoir les mettre hors d'état de lui nuire ; mais protégeait ſous main les proteſtans & les révoltés de hongrie, qui pouvaient le ſervir. Son ambaſſadeur à la porte avait preſſé l'armement des turcs avant la paix de nimégue. Le divan, par une ſingularité bizarre, a preſque toujours attendu que l'empereur fût en paix, pour ſe déclarer contre lui. Il ne lui fit la guerre en hongrie, qu'en 1682 ; & l'année d'après l'armée ottomane, forte de deux cens mille combattans, augmentée encor de troupes hongroiſes, ne trouvant ſur ſon paſſage ni villes fortifiées, telles que la france en avait, ni corps d'armée capable de l'arrêter, pénétra juſqu'aux portes de vienne, après avoir tout renverſé ſur ſon paſſage.

L'empereur Léopold quitta d'abord vien-

ne avec précipitation, & se retira jusqu'à lintz, à l'approche des turcs : & quand il sut qu'ils avaient investi vienne, il ne prit d'autre parti que d'aller encor plus loin jusqu'à passau, laissant le duc de lorraine, à la tête d'une petite armée déja entamée en chemin par les turcs, soûtenir, comme il pourrait, la fortune de l'empire.

Personne ne doutait que le grand-visir Cara Mustapha, qui commandait l'armée ottomane, ne se rendît maître de vienne, ville mal fortifiée, abandonnée de son maître, défendue à la vérité par une garnison dont le fond devait être de seize-mille hommes, mais dont l'effectif n'était pas de dix-mille. On touchait au moment de la plus terrible révolution.

Louis XIV. espéra avec beaucoup de vraisemblance, que l'allemagne, désolée par les turcs, & n'aiant contre eux qu'un chef dont la fuite augmentait la terreur commune, serait obligée de recourir à la protection de la france. Il avait une armée sur les frontiéres de l'empire, prête à le défendre contre ces mêmes turcs, que ses précédentes négociations y avaient amenés. Il pouvait ainsi devenir le protecteur de l'empire, & faire son fils roi des romains.

Il avait joint d'abord les démarches généreuses

nécreuses à ses desseins politiques, dès que les turcs avaient menacé l'autriche; non qu'il eût envoyé une seconde fois des secours à l'empereur, mais il avait déclaré qu'il n'attaquerait point les pais-bas, & qu'il laisserait ainsi à la branche d'autriche espagnole, le pouvoir d'aider la branche allemande prête à succomber. Il voulait pour prix de son inaction, qu'on le satisfit sur plusieurs points équivoques du traité de nimégue, & principalement sur ce bailliage d'alost, qu'on avait oublié d'insérer dans le traité. Il fit lever le blocus de luxembourg en 1682, sans attendre qu'on le satisfit, & il s'abstint de toute hostilité une année entiere. Cette générosité se démentit enfin pendant le siége de vienne. Le conseil d'espagne, au lieu de l'appaiser, l'aigrit; & Louis XIV reprit les armes dans les pais-bas, précisément lorsque vienne était prête de succomber, c'était au commencement de septembre. Mais contre toute attente, vienne fut délivrée. La présomption du grand-visir, sa molleſſe, son mépris brutal pour les chrétiens, son ignorance, sa lenteur, le perdirent. Il fallait l'excès de toutes ces fautes, pour que vienne ne fût pas prise. Le roi de pologne Jean Sobieski eut le tems d'arriver; & avec le secours du duc de lor-

12 sept. 1683. raine, il n'eut qu'à se présenter devant la multitude ottomane, pour la mettre en déroute. L'empereur revint dans sa capitale, avec la douleur de l'avoir quittée. Il y rentra, lorsque son libérateur sortait de l'église, où l'on avait chanté le *te Deum*, & où le prédicateur avait pris pour son texte, *il fut un homme envoié de Dieu nommé Jean.* Jamais monarque ne fut plus heureux ni plus humilié que Léopold.

nov. 1683. Cependant le roi de france, n'aiant plus rien à ménager, fit bombarder luxembourg; il se saisit de courtrai, de dixmude, en flandre. Il s'empara de tréves, & en démolit les fortifications; tout cela, pour remplir, disait-on, l'esprit des traités de nimégue. Les impériaux & les espagnols négociaient avec lui à ratisbonne pendant qu'il prenait leurs villes; & la paix de nimégue enfreinte fut changée en une tréve de vingt ans, par laquelle le roi garda la ville de luxembourg & sa principauté, qu'il venait de prendre.

août 1684

Il était encor plus redouté sur les côtes de l'afrique, où les français n'étaient connus avant lui que par les esclaves que faisaient les barbares.

avril 1684. Alger, deux fois bombardée, envoia des députés lui demander pardon, & recevoir la

la paix ; ils rendirent tous les esclaves chrétiens, & paiérent encor de l'argent : ce qui est la plus grande punition des corsaires.

Tunis, tripoli, firent les mêmes soumissions. Il n'est pas inutile de dire, que lorsque Damfreville, capitaine de vaisseau, vint délivrer dans alger tous les esclaves chrétiens au nom du roi de france, il se trouva parmi eux beaucoup d'anglais, qui étant déja à bord, soûtinrent à Damfreville, que c'était en considération du roi d'angleterre, qu'ils étaient mis en liberté. Alors le capitaine françois fit appeller les algériens, & remettant les anglais à terre : *ces gens-ci*, dit-il, *prétendent n'être délivrés qu'au nom de leur roi ; le mien ne prend pas la liberté de leur offrir sa protection ; je vous les remets ; c'est à vous à montrer ce que vous devez au roi d'angleterre.* Tous les anglais furent remis aux fers. La fierté anglaise, la faiblesse du gouvernement de Charles second, & le respect des nations pour Louis XIV, se font connaître par ce trait.

Tel était ce respect universel, qu'on accordait de nouveaux honneurs à son ambassadeur à la porte ottomane, tels que celui du sopha ; tandis qu'il humiliait les peu-

ples d'afrique, qui ſont ſous la protection du grand-ſeigneur.

La république de génes s'abaiſſa encor plus devant lui que celle d'alger. Génes avait vendu de la poudre & des bombes aux algériens. Elle conſtruiſait quatre galéres pour le ſervice de l'eſpagne. Le roi lui défendit par ſon envoié Saint-Olon, ſon gentilhomme ordinaire, de lancer à l'eau les galéres, & la menaça d'un châtiment prompt, ſi elle ne ſe ſoumettait à ſes volontés. Les génois, irrités de cette entrepriſe ſur leur liberté, & comptant trop ſur le ſecours de l'eſpagne, ne firent aucune ſatisfaction. Auſſi-tôt quatorze gros vaiſſeaux, vingt galéres, dix galiotes à bombes, pluſieurs frégates, ſortent du port de toulon. Seignelai, nouveau ſecrétaire de la marine, & à qui le fameux Colbert ſon pére avait déja fait exercer cet emploi avant ſa mort, était lui-même ſur la flote. Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'eſprit, d'activité, voulait être à la fois guerrier & miniſtre; avide de toute eſpece de gloire, ardent à tout ce qu'il entreprenait, & mêlant les plaiſirs aux affaires, ſans qu'elles en ſouffriſſent. Le vieux du Quêne commandait les vaiſſeaux, le duc de Mortemar les galeres; mais tous deux

deux étaient les courtisans du secrétaire d'état. On arrive devant gênes; les dix galiotes y jettent quatorze mille bombes, & réduisent en cendres une partie de ces édifices de marbre, qui ont fait donner à la ville le nom de gênes *la superbe*. Quatre-mille soldats débarqués s'avancent jusqu'aux portes, & brûlent le faubourg de saint-pierre d'aréne. Alors il fallut s'humilier, pour prévenir une ruine totale. Le roi exigea, que le doge de gênes & quatre principaux sénateurs vinssent implorer sa clémence dans son palais de versailles; & de peur que les génois n'éludassent la satisfaction, & ne dérobassent quelque chose à sa gloire, il voulut que le doge, qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle de gênes, qui ôte cette dignité à tout doge absent un moment de la ville. 17 mars 1684.

Impérialé Lescaro doge de gênes, avec les sénateurs Lomelino, Garebardi, Durazzo & Salvago, vinrent à versailles faire tout ce que le roi exigeait d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge, qu'il ôtait souvent: son discours & ses marques de soumission étaient dictés par Seignelai. Le roi l'écouta assis & couvert; mais comme dans 12 févr. 1685.

toutes les actions de sa vie, il joignit la politesse à la dignité, il traita Lescaro & les sénateurs, avec autant de bonté que de faste. Les ministres Louvois, Croissi & Seignelai, leur firent sentir plus de fierté. Aussi le doge disait : *le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la maniere dont il nous reçoit; mais ses ministres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde sait, que le marquis de Seignelai lui aiant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à versailles, il répondit : *c'est de m'y voir.*

L'extrême goût que Louis XIV avait pour les choses d'éclat, fut encor bien plus flaté par l'ambassade qu'il reçut de siam, pais où l'on avait ignoré jusqu'alors que la france existât. Il était arrivé, par une de ces singularités qui prouvent la supériorité des européens sur les autres nations, qu'un grec, fils d'un cabaretier de céphalonie, nommé Phalk Constance, était devenu *barcalon*, c'est-à-dire, premier ministre, ou grand-visir du roiaume de siam. Cet homme, dans le dessein de s'affermir & de s'élever encore, & dans le besoin qu'il avait de secours étrangers, n'avait osé se confier ni aux anglais, ni aux hollandais : ce sont des voisins trop dangereux dans

les

les indes. Les français venaient d'établir des comptoirs sur les côtes de coromandel, & avaient porté dans ces extrémités de l'asie, la réputation de leur roi. Constance crut Louis XIV propre à être flaté par un hommage qui viendrait de si loin, sans être attendu. La religion, dont les ressorts font jouer la politique du monde depuis siam jusqu'à paris, servit encor à ses desseins. Il envoia, au nom du roi de siam 1684.
son maître, une solennelle ambassade, avec de grands présens, à Louis XIV, pour lui faire entendre que ce roi indien, charmé de sa gloire, ne voulait faire de traité de commerce qu'avec la nation française, & qu'il n'était pas même éloigné de se faire chrétien. La grandeur du roi flatée, & sa religion trompée, l'engagérent à envoier au roi de siam deux ambassadeurs, six jésuites; & depuis il y joignit des officiers avec huit-cens soldats. Mais l'éclat de cette ambassade siamoise fut le seul fruit qu'on en tenira. Constance périt quatre ans après, victime de son ambition : quelque peu des français qui restérent auprès de lui, furent massacrés; d'autres obligés de fuir; & sa veuve, après avoir été sur le point d'être reine, fut condamnée par le successeur du roi de siam, à servir dans la cui-

ſine, emploi pour lequel elle était née.

Cette ſoif de gloire, qui portoit Louis XIV à ſe diſtinguer en tout des autres rois, paraiſſait encor dans la hauteur qu'il affectait avec la cour de rome. Odescalchi, fils d'un banquier du milanais, était alors ſur le trône de l'égliſe, ſous le nom d'Innocent XI. C'était un homme vertueux, un pontife ſage, peu théologien; prince courageux, ferme & magnifique. Il ſecourut, contre les turcs, l'empire & la pologne de ſon argent, & les vénitiens de ſes galéres. Il condamnait avec hauteur la conduite de Louis XIV, uni contre des chrétiens avec les turcs. On s'étonnait qu'un pape prît ſi vivement le parti des empereurs, qui ſe diſent rois des romains, & qui (s'ils le pouvaient) régneraient dans rome. Mais Odescalchi était né ſous la domination autrichienne. Il avait fait deux campagnes dans les troupes du milanais. L'habitude & l'humeur gouvernent les hommes. Sa fierté s'irritait contre celle du roi, qui de ſon côté lui donnait toutes les mortifications qu'un roi de france peut donner à un pape, ſans rompre de communion avec lui. Il y avait depuis long-tems dans rome un abus difficile à déraciner, parce qu'il était fondé ſur un point d'honneur, dont ſe piquaient tous

les

les rois catholiques. Leurs ambassadeurs à rome étendaient le droit de franchise & d'asile affecté à leurs maisons, jusqu'à une très-grande distance, qu'on nomme *quartier*. Ces prétentions toûjours soûtenues, rendaient la moitié de rome un asile sûr à tous les crimes. Par un autre abus, ce qui entrait dans rome sous le nom des ambassadeurs, ne paiait jamais d'entrée. Le commerce en souffrait, & l'état en était appauvri.

Le pape Innocent XI obtint enfin de l'empereur, du roi d'espagne, de celui de pologne, & du nouveau roi d'angleterre Jacques second, prince catholique, qu'ils renonçassent à ces droits odieux. Le nonce Ranucci proposa à Louis XIV de concourir, comme les autres, à la tranquillité & au bon ordre de rome. Louis, très mécontent du pape, répondit : « qu'il ne s'était jamais » réglé sur l'exemple d'autrui, & que c'é- » tait à lui à servir d'exemple. » Il envoia à rome le marquis de Lavardin en ambassade, pour braver le pape. Lavardin entra dans rome, malgré les défenses du pontife, escorté de quatre-cens gardes de la marine, de quatre-cens officiers volontaires, & de deux-cens hommes de livrée, tous armés. Il prit possession de son palais, de

nov. 1687.

de ses quartiers & de l'église de Saint-Louis, autour desquels il fit poster des sentinelles & faire la ronde, comme dans une place de guerre. Le pape est le seul souverain, à qui on pût envoier une telle ambassade : car la supériorité qu'il affecte sur les têtes couronnées, leur donne toûjours envie de l'humilier ; & la foiblesse de son état fait qu'on l'outrage toûjours impunément. Tout ce qu'Innocent XI put faire, fut de se servir contre le marquis de Lavardin, des armes usées de l'excommunication, armes dont on ne fait pas même plus de cas à rome qu'ailleurs, mais qu'on ne laisse pas d'emploier comme une ancienne formule, ainsi que les soldats du pape sont armés seulement pour la forme.

Le cardinal d'Etrée, homme d'esprit, mais négociateur souvent malheureux, était alors chargé des affaires de france à rome. D'Etrée aiant été obligé de voir souvent le marquis de Lavardin, ne put être ensuite admis à l'audience du pape, sans recevoir l'absolution : en vain il s'en défendit : Innocent XI s'obstina à la lui donner, pour conserver toûjours cette puissance imaginaire, par les usages sur lesquels elle est fondée.

Louis, avec la même hauteur, mais toûjours

jours soûtenue par les soûterains de la politique, voulut donner un électeur à cologne. Occupé du soin de diviser ou de combattre l'empire, il prétendait élever à cet électorat, le cardinal de Furstemberg évêque de Strasbourg, sa créature & la victime de ses intérêts, ennemi irréconciliable de l'empereur, qui l'avait fait emprisonner dans la derniere guerre, comme un allemand vendu à la france.

Le chapitre de cologne, comme tous les autres chapitres d'allemagne, a le droit de nommer son évêque, qui par-là devient électeur. Celui qui remplissait ce siége, était Ferdinand de Baviére, autrefois l'allié & depuis l'ennemi du roi, comme tant d'autres princes. Il était malade à l'extrémité. L'argent du roi répandu à propos parmi les chanoines, les intrigues & les promesses, firent élire le cardinal de Furstemberg comme coadjuteur; & après la mort du prince, il fut élu une seconde fois par la pluralité des suffrages. Le pape, par le concordat germanique, a le droit de conférer l'évêché à l'élu, & l'empereur a celui de confirmer à l'électorat. L'empereur & le pape Innocent XI, persuadés que c'était presque la même chose, de laisser Furstemberg sur ce trône électoral & d'y mettre

Louis

Louis XIV, s'unirent pour donner cette principauté au jeune baviére, frére du dernier mort. Le roi ſe vengea du pape en lui ôtant avignon, & prépara la guerre à l'empereur. Il inquiétait en même-tems l'électeur palatin, au ſujet des droits de la princeſſe palatine, *madame*, ſeconde femme de *monſieur*; droits auſquels elle avait renoncé par ſon contrat de mariage. La guerre, faite à l'eſpagne en 1667 pour les droits de Marie-Thérèſe, malgré une pareille renonciation, prouve bien que les contrats ſont faits pour les particuliers. Voilà comme le roi, au comble de ſa grandeur, indiſpoſa, ou dépouilla, ou humilia preſque tous les princes: mais auſſi preſque tous ſe réuniſſaient contre lui.

02. 1688.

CHAPITRE

CHAPITRE QUATORZIEME.

Le roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume III, & protégé par Louis XIV.

LE prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV, avait conçu des projets vastes, qui pouvaient paraître chimériques dans un stathouder de hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son courage. Il voulait abaisser le roi de france, & détrôner le roi d'angleterre. Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'europe contre la france. L'empereur, une partie de l'empire, la hollande, le duc de lorraine, s'étaient d'abord secrettement ligués à ausbourg : ensuite l'espagne & la savoie s'unirent à ces puissances. Le pape, sans être expressément un des confédérés, les animait tous par ses intrigues. Venise les favorisait, sans se déclarer ouvertement. Tous les princes d'italie étaient pour eux. Dans le nord, la suéde était alors du parti des impériaux, & le danemarck était un allié inutile de la france. Plus de cinq-cens-mille

en 1686.

protestans,

protestans, fuiant la persécution de Louis, & emportant avec eux hors de france leur industrie & leur haine contre le roi, étaient de nouveaux ennemis, qui allaient dans toute l'europe exciter les puissances déja animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la religion.) Le roi était de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avait d'ami que le roi Jacques.

Jacques roi d'angleterre, successeur de Charles second son frére, était catholique comme lui; mais Charles n'avait bien voulu souffrir qu'on le fît catholique sur la fin de sa vie, que par complaisance pour ses maîtresses & pour son frére: il n'avait en effet d'autre religion qu'un pur déisme. Son extrême indifférence sur toutes les disputes qui partagent les hommes, n'avait pas peu contribué à le faire régner paisiblement en angleterre. Jacques au contraire, attaché depuis sa jeunesse à la communion romaine par persuasion, joignait à sa créance l'esprit de parti & le zéle. S'il eût été mahométan, ou de la religion de Confucius, les anglais n'eussent jamais troublé son régne. Mais il avait formé le dessein d'établir dans son roiaume le catholicisme, regardé avec horreur par ces roialistes républicains, comme la religion de l'esclavage.

l'esclavage. C'est une entreprise quelquefois très-aisée, de rendre une religion dominante dans un païs. Constantin, Clovis, Gustave-Vaza, la reine Elisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moiens différens, une religion nouvelle : mais pour de pareils changemens, deux choses sont absolument nécessaires, une profonde politique, & des circonstances heureuses ; l'une & l'autre manquait à Jacques.

Il était indigné de voir que tant de rois dans l'europe étaient despotiques ; que ceux de suéde & de danemarck le devenaient alors ; qu'enfin il ne restait plus dans le monde que la pologne & l'angleterre, où la liberté des peuples subsistât avec la royauté. Louis XIV l'encourageait à devenir absolu chez lui, & les jésuites à rétablir leur religion avec leur crédit. Il s'y prit si malheureusement, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avait envie de faire ; faisant publiquement à sa cour un nonce du pape, des jésuites, des capucins ; mettant en prison sept évêques anglicans, qu'il eût fallu gagner ; ôtant les priviléges à la ville de londres, à laquelle il devait plutôt en accorder de nouveaux ; renversant avec hauteur

hauteur des loix qu'il fallait ſaper en ſilence; enfin ſe conduiſant avec ſi peu de ménagement, que les cardinaux de rome diſaient en plaiſantant : « qu'il fallait l'ex» communier, comme un homme qui al» lait perdre le peu de catholiciſme qui » reſtait en angleterre. » Le pape Innocent XI n'eſpérait rien des entrepriſes de Jacques, & refuſait conſtamment un chapeau de cardinal, que ce roi demandait pour ſon confeſſeur le jéſuite Peters. Ce jéſuite était un intriguant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être cardinal & primat d'angleterre, pouſſait ſon maître au précipice. Les principales têtes de l'état ſe réunirent en ſecret contre les deſſeins du roi. Ils députérent vers le prince d'Orange. Leur conſpiration fut tramée avec une prudence & un ſecret, qui endormirent la confiance de la cour.

Le prince d'Orange équipa une flote, qui devait porter quatorze à quinze mille hommes. Ce prince n'était rien autre choſe qu'un particulier illuſtre, qui jouiſſait à peine de cinq-cens-mille livres de rente : mais telle était ſa politique heureuſe, que l'argent, la flote, les cœurs des états généraux, étaient à lui. Il était roi véritablement en hollande par ſa conduite habile;

&

& Jacques cessait de l'être en angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement était destiné contre la france. Le secret fut gardé par plus de deux cens personnes. Barillon ambassadeur de france à londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de Jacques, que de celles de l'europe, fut trompé le premier. Louis XIV ne le fut pas; il offrit des secours à son allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'était plus tems, & que la flote du prince son gendre était à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. Il écrivit en vain à l'empereur Léopold, qui lui répondit : *il ne vous est arrivé que ce que nous vous avions prédit.* Il comptait sur sa flote, mais ses vaisseaux laissèrent passer ceux de son ennemi. Il pouvait au moins se défendre sur terre : il avait une armée de vingt-mille hommes; & s'il les avait menés au combat, sans leur donner le tems de la réflexion, il est à croire qu'ils eussent combattu; mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs officiers généraux l'abandonnèrent; entr'autres, ce fameux Churchil, aussi fatal depuis à Louis qu'à Jacques, & si illustre sous le nom de 1688.

duc

duc de Marlborow. Il était favori de Jacques, sa créature, le frére de sa maîtresse, son lieutenant général dans l'armée : cependant il le quitta, & passa dans le camp du prince d'Orange. Le prince de danemarck, gendre de Jacques, enfin sa propre fille la princesse Anne, l'abandonnérent.

Alors se voiant attaqué & poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre, aiant contre lui ses deux filles, ses propres amis, haï de ses sujets mêmes qui étaient encor dans son parti, il désespéra de sa fortune. La fuite, derniére ressource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à londres ; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'Orange dans son propre palais ; après avoir vu sa garde relevée sans coup férir par celle du prince ; chassé de sa maison, prisonnier à rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son roiaume ; il alla chercher un asile en france.

Ce fut-là l'époque de la vraie liberté de l'angleterre. La nation, représentée par son parlement, fixa les bornes, si long-tems contestées, des droits du roi & de ceux du peuple ; & aiant prescrit au prince d'Orange

range les conditions auſquelles il devait régner, elle le choiſit pour ſon roi, conjointement avec ſa femme Marie, fille du roi Jacques. Dès-lors ce prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'europe, que ſous le nom de Guillaume III, roi légitime d'angleterre, & libérateur de la nation. Mais en france, il ne fut regardé que comme le prince d'Orange, uſurpateur des états de ſon beau-pere.

Le roi fugitif vint, avec ſa femme fille d'un duc de modène, & le prince de galles encor enfant, implorer la protection de Louis XIV. La reine d'angleterre, arrivée avant ſon mari, fut étonnée de la ſplendeur qui environnait le roi de france, de cette profuſion de magnificence qu'on voiait à verſailles, & ſur-tout de la maniere dont elle fut reçue. Le roi alla au-devant d'elle juſqu'à chatou. *Je vous rends, madame,* lui dit-il, *un triſte ſervice; mais j'eſpère vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux.* Ce furent ſes propres paroles. Il la conduiſit au château de ſaint-germain, où elle trouva le même ſervice qu'aurait eu la reine de france; tout ce qui ſert à la commodité & au luxe, des préſens de toute eſpéce, en argent, en or, en vaiſſelle, en bijoux, en étoffes. janv. 1689.

Il y avait parmi tous ces présens, une bourse de dix-mille louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six-cens-mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les présens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les officiers du roi, & ses gardes. Toute cette réception était bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on faisait pour le rétablir sur son trône. Jamais le roi ne parut si grand; mais Jacques parut petit. Ceux qui à la cour & à la ville décident de la réputation des hommes, conçurent pour lui peu d'estime. Il ne voiait guéres que des jésuites. Il alla descendre chez eux à paris, dans la rue saint-antoine. Il leur dit qu'il était jésuite lui-même; & ce qui est de plus singulier, c'est que la chose était vraie. Il s'était fait associer à cet ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre jésuites anglais, étant encor duc d'yorck. Cette pusillanimité dans un prince, jointe à la maniére dont il avait perdu sa couronne, l'avilit au point, que les courtisans s'égaiaient tous les jours à faire des chansons sur lui. Chassé d'angleterre, on s'en moquait en france. On ne lui savait nul gré d'être catholique. L'archevêque de reims, frére

de

de Louvois, dit tout haut à saint-germain dans son antichambre : *voila un bon homme qui a quitté trois roiaumes pour une messe.* Il ne recevoit de rome que des indulgences & des pasquinades. Enfin, dans toute cette révolution, sa religion lui rendit si peu de service, que lorsque le prince d'Orange, le chef du calvinisme, avait mis à la voile pour aller détrôner le roi son beau-pere, l'ambassadeur du roi catholique à la haie, avait fait dire des messes pour l'heureux succès de ce voyage.

Au milieu des humiliations de ce roi fugitif, & des libéralités de Louis XIV envers lui, c'était un spectacle digne de quelque attention, de voir Jacques toucher les écrouelles au petit couvent des anglaises; soit que les rois anglais se soient attribué ce singulier privilége, comme prétendant à la couronne de france, soit que cette cérémonie soit établie chez eux depuis le tems du premier Edouard.

Le roi le fit bientôt conduire en irlande, où les catholiques formaient encor un parti qui paraissait considérable. Une escadre de treize vaisseaux du premier rang, était à la rade de breſt pour le transport. Tous les officiers, les courtisans, les prêtres même, qui étaient venus trouver Jacques à saint-

germain, furent défraiés jusqu'à brest aux dépens du roi de france. Un ambassadeur (c'était monsieur d'Avaux) était nommé auprès du roi détrôné, & le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espéce, furent embarqués sur la flote; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. Le roi alla lui dire adieu à saint-germain. Là, pour derniers présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit, en l'embrassant: *tout ce que je peux vous souhaiter de mieux est dans vous jamais revoir.* A peine le roi Jacques était-il débarqué en irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de guerre, sous les ordres de Chateau-Renaud, & une infinité de navires de transport, le suivirent. Cette flote, aiant mis en fuite & dispersé la flote anglaise qui s'opposait à son passage, débarqua heureusement, & aiant pris dans son retour sept vaisseaux marchands hollandais, revint à brest, victorieuse de l'angleterre, & chargée des dépouilles de la hollande.

11. mai 1689.

mars 1690.

Bientôt après, un troisiéme secours partit encor de brest, de toulon, de rochefort. Les ports d'irlande & la mer de la manche étaient couverts de vaisseaux français. Enfin Tourville vice-amiral de france avec soixante

soixante & douze grands vaisseaux, rencontra une flote anglaise & hollandaise d'environ soixante voiles. On se battit pendant dix heures; Tourville, Chateau-Renaud, d'Etrée, Némond y signalerent leur courage & une habileté qui donnerent à la france un honneur, auquel elle n'était pas accoutumée. Les anglais & les hollandais, jusqu'alors maîtres de l'océan, & de qui les français avaient appris depuis si peu de tems à donner des batailles rangées, furent entiérement vaincus. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés & démâtés, allerent échouer & se brûler sur les côtes. Le reste alla se cacher vers la tamise, ou entre les bancs de la hollande. Il n'en coûta pas une seule chaloupe aux français. Alors, ce que Louis XIV souhaitait depuis vingt années, & ce qui avait paru si peu vraisemblable, arriva; il eut l'empire de la mer, empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachaient devant ses flotes. Seignelai, qui ofait tout, fit venir les galéres de marseille sur l'océan. Les côtes d'angleterre virent des galéres pour la premiére fois. On fit, par leur moien, une descente aisée à tingmouth. On brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les armateurs de saint-malo & du juillet 1690.

verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois & le peuple ne savent guère craindre un ennemi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des français avait alors l'injustice de le mépriser. Il avait presque toujours été battu par les généraux français. Le vulgaire ignorait combien ce prince avait acquis de véritable gloire, même dans ses défaites. Guillaume, vainqueur de Jacques en irlande, ne paroissait pas encor aux yeux des français, un ennemi digne de Louis XIV. Paris, idolâtre de son roi, le croiait réellement invincible. Les réjouissances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plûpart des parisiens, nés sous le régne de Louis & façonnés au joug despotique, regardaient alors un roi comme une divinité, & un usurpateur comme un sacrilége. Le petit peuple, qui avait vû Jacques aller tous les jours à la messe, détestait Guillaume hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille ajant chassé leur pere, d'un protestant régnant à la place d'un catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, transportait les parisiens d'une espéce de fureur : mais les gens sages pensaient modérément.

Jacques

Jacques revint en france, laissant son rival gagner en irlande de nouvelles batailles, & s'affermir sur le trône. Les flotes françaises furent occupées alors à ramener les français, qui avaient inutilement combattu ; & les familles irlandaises catholiques, qui étant très pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en france des libéralités du roi.

Il est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Les caractères de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes des événements, remarqueront que le roi Guillaume après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée gallowai, fit pendre quelques citoiens, qui avaient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui se conduisoient ainsi, il était bien aisé de voir qui devoit l'emporter.

Il restait à Jacques quelques villes en irlande, entre autres limerick, où il y avait plus de douze mille soldats. Le roi de france, soûtenant toujours la fortune de Jacques, fit passer encore trois mille hommes de troupes réglées dans limerick. Pour sur-

croît de libéralité, il envoia tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apporterent tous les secours possibles en hommes, en ustensiles, en équipages; des ingénieurs, des canoniers, des bombardiers, deux cens maçons, des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt mille chevaux; des canons avec leurs affuts; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six mille hommes; des vivres, des habits, & jusqu'à vingt-six mille paires de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espérait de voir son roi combattre pour sa défense. Jacques ne vint point: limerick se rendit: les vaisseaux français retournérent encor vers les côtes d'irlande, & ramenérent en france environ vingt mille irlandais, tant soldats que citoiens fugitifs.

Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il soûtenait alors une guerre difficile contre presque toute l'europe. Cependant il tenta encor de changer la fortune de Jacques par une entreprise décisive, & de faire une descente en angleterre avec vingt mille hommes. Ils étaient assemblés entre cherbourg & la hogue. Plus de trois cens navires

vires de transport étaient prêts à brest. Tourville, avec quarante-quatre grands vaisseaux de guerre, les attendait aux côtes de normandie. D'Etrée arrivait du port de toulon avec trente autres vaisseaux. S'il y a des malheurs causés par la mauvaise conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'escadre de d'Etrée, changea; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaisseaux furent attaqués par les flotes d'angleterre & de hollande, fortes de près de cent voiles. La supériorité du nombre l'emporta. Les français cédérent, après un combat de dix heures. Ruffel amiral anglais les poursuivit deux jours. Quatorze grands vaisseaux, dont deux portaient cent quatre piéces de canon, échouérent sur la côte; & les capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laisser brûler par les ennemis. Le roi Jacques, qui du rivage avait vu ce désastre, perdit toutes ses espérances. 25 Juillet 1692.

Ce fut le premier échec, que reçut sur la mer la puissance de Louis XIV. Seignelai, qui après Colbert son pere avait perfectionné la marine, était mort à la fin de 1690. Pontchartrain, élevé de la premiére présidence de bretagne à l'emploi de secrétaire d'état de la marine, ne la

laissa point périr. Le même esprit régnait toujours dans le gouvernement. La france eut, dès l'année qui suivit la disgrace de la hogue, des flotes aussi nombreuses qu'elle en avait eû déja ; car Tourville se trouva à la tête de soixante vaisseaux de ligne, & d'Etrée en avait trente, sans compter ceux
1690. qui étaient dans les ports ; & même quatre ans après, le roi fit encor un armement plus considérable que tous les précédens, pour conduire Jacques en angleterre à la tête de vingt mille français. Mais cette flote ne fit que se montrer ; les mesures du parti de Jacques, aiant été aussi mal concertées à londres, que celles de son protecteur avaient été bien prises en france.

Il ne resta de ressource au parti du roi détrôné, que dans quelques conspirations contre la vie de son rival. Ceux qui les tramérent, périrent presque tous du dernier supplice ; & il est à croire, que quand même elles eussent réussi, il n'eût jamais recouvré son roiaume. Il passa le reste de ses jours à saint-germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une pension de soixante & dix mille francs, qu'il eut la faiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avait été détrôné. Il mourut en 1700 à saint-germain. Quelques jésuites irlandais prétendirent

tendirent qu'il se faisait des miracles à son tombeau. On parla même de faire canoniser à rome, après sa mort, ce roi que rome avait abandonné pendant sa vie.

Peu de princes furent plus malheureux que lui; & il n'y a aucun exemple dans l'histoire, d'une maison si long-tems infortunée. Le premier des rois d'écosse ses ayeux, qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. Jacques II, son fils, fut tué à 29 ans en combattant contre les anglais. Jacques III, mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. Jacques IV périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart sa petite-fille chassée de son trône, fugitive en angleterre, ayant langui dix-huit ans en prison, se vit condamnée à mort par des juges anglais, & eut la tête tranchée. Charles premier, petit-fils de Marie, roi d'écosse & d'angleterre, vendu par les écossais, & jugé à mort par les anglais, mourut sur un échaffaut dans la place publique. Jacques son fils, septiéme du nom & deuxiéme en angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois roiaumes; & pour comble de malheur, on contesta à son fils jus-

qu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses peres, que pour faire périr ses amis par des bourreaux; & nous avons vu le prince Charles Edouard, réunissant en vain les vertus de ses peres & le courage du roi Jean Sobieski son aieul maternel, exécuter les exploits & essuier les malheurs les plus incroiables. Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui a persécuté la maison de Stuart pendant plus de trois cens années.

CHAPITRE QUINZIEME.

De ce qui se passait dans le continent, tandis que Guillaume III envahissait l'écosse, l'angleterre & l'irlande, jusqu'en 1697.

N'Ayant pas voulu rompre le fil des affaires d'angleterre, je me raméne à ce qui se passait dans le continent.

Le roi, en formant ainsi une puissance maritime, telle qu'aucun état n'en a jamais eû de supérieure, avait à combattre l'empereur & l'empire, l'espagne, les deux puissances maritimes l'angleterre & la hollande, devenues toutes deux plus terribles sous un seul chef, la savoie, & presque toute l'italie. Un seul de ces ennemis, tel que l'anglais & l'espagnol, avait suffi autrefois pour désoler la france; & tous ensemble ne purent l'entamer. Louis XIV eut presque toujours cinq corps d'armée dans le cours de cette guerre, quelquefois six, jamais moins de quatre. Les armées en allemagne & en flandre se montérent plus d'une fois à cent mille combattans. Les places

places frontiéres ne furent pas cependant dégarnies. Le roi avait quatre cens cinquante mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'empire turc si puissant en europe, en asie & en afrique, ni l'empire romain plus puissant encor, n'en eut jamais davantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soutenir à la fois. Ceux qui blâmoient Louis XIV de s'être fait tant d'ennemis, l'admiraient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défaire, & même pour les prévenir.

Ils n'étaient encor ni entièrement déclarés, ni tous réunis: le prince d'Orange n'était pas encor sorti de texel, pour aller chasser le roi son beau-pere; & déjà la france avait des armées sur les frontières de la hollande & sur le rhin. Le roi avait envoié en allemagne à la tête d'une armée de cent mille hommes, son fils le dauphin, qu'on nommait *monseigneur*; prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paraissait tenir en tout de la mere. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la premiere fois qu'on lui confiait un commandement, après s'être bien aguerri par son caractere, qu'il n'en abusera pas. Le roi lui dit publiquement à son départ: *mon fils, en vous envoiant com-*

22. sept. 1688.

mander

mander mes armées, je vous donne les oc
casions de faire connoître votre mérite : al-
lez le montrer à toute l'europe, afin qu
quand je viendrai à mourir, on ne s'apper
çoive pas que le roi soit mort.

Ce prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eût été simplement l'un des généraux, que le roi eût choisi. Son pere lui écrivait : *à mon fils le dauphin, mon lieutenant-général, comman dant mes armées en allemagne.*

On avait tout prévu & tout disposé pour que le fils de Louis XIV, contribuant à cette expédition de son nom & de sa présence ne reçût pas un affront. Le maréchal de Duras commandait réellement l'armée. Boufflers avait un corps de troupes en deçà du rhin ; le maréchal d'Humieres un autre vers cologne, pour observer les ennemis. Heidelberg, mayence, étaient pris. Le siége de philipsbourg, préalable toujours nécessaire quand la france fait la guerre à l'allemagne, était commencé. Vauban conduisit le siége. Tous les détails qui n'étaient point de son ressort, roulaient sur Catinat alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monseigneur arriva, après six jours de tranchée ouverte. Il imitait la conduite de son pere

s'exposan

s'exposant autant qu'il le fallait, jamais en téméraire, affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Le roi goûtait une joie pure, d'avoir eu un fils qui l'imitait sans l'effacer, & qui se faisait aimer de tout le monde, sans se faire craindre de son père.

11 nov. 1688. Philipsbourg fut pris en dix-neuf jours: on prit manheim en trois jours; franckendal en deux; spire, tréves, wormes & oppenheim se rendirent dès que les français furent à leurs portes.

15 nov. 1688. Le roi avait résolu de faire un désert du palatinat, dès que ces villes seraient prises. Il avait la vue d'empêcher les ennemis d'y subsister, plus que celle de se venger de l'électeur palatin, qui n'avait d'autre crime que d'avoir fait son devoir, en s'unissant au reste de l'allemagne contre la france. Il vint à l'armée un ordre de Louis, signé Louvois, de tout réduire en cendres. Les généraux français, qui ne pouvaient qu'obéir, firent donc signifier dans le cœur de l'hiver aux citoiens de toutes ces villes si florissantes & si bien répatées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il fallait quitter leurs demeures, & qu'on allait les détruire par le

fev. 1689. fer & par les flâmes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, sortirent en hâte. Une

partie

partie fût errante dans les campagnes ; une autre se réfugia dans les païs voisins, pendant que le soldat qui passe toujours les ordres de rigueur, & qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûlait & saccageait leur patrie. On commença par manheim, séjour des électeurs : leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoiens ; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat qui croiait y trouver des trésors ; leurs cendres furent dispersées. C'était pour la seconde fois que ce beau païs étoit désolé sous Louis XIV : mais les flâmes dont Turenne avait brûlé deux villes & vingt villages du palatinat, n'étaient que des étincelles en comparaison de ce dernier incendie. L'europe en eut horreur. Les officiers qui l'exécuterent étaient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les rejettait sur le marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur que produit un long ministere. Il avait en effet donné ces conseils ; mais Louis avait été le maître de ne les pas suivre. Si le roi avait été témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flâmes. Il signa, du fond de son palais de versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout un pays, parce qu'il ne vojait dans cet

ordre

ordre que son pouvoir & le malheureux droit de la guerre ; mais de plus près il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui jusque-là n'avaient blâmé que son ambition en l'admirant, criérent alors contre sa dureté, & blâmérent même sa politique. Car si les ennemis avaient pénétré dans ses états, comme lui chez les ennemis, ils eussent mis ses villes en cendres.

Ce danger était à craindre : Louis, en couvrant ses frontiéres de cent mille soldats, avait appris à l'allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée plus peuplée que la france, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les leve, on les assemble, on les paie plus difficilement : elles paraissent plus tard en campagne ; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une campagne aussi redoutables que les français le sont au commencement. Le duc de lorraine, Charles V. les commandait. Ce prince toujours dépouillé de son état par Louis XIV, ne pouvant y rentrer, avait conservé l'empire à l'empereur Léopold ; il l'avait rendu vainqueur des turcs & des hongrois. Il vint, avec l'électeur de brandebourg, balancer la fortune du roi de france. Il reprit bonn & maience, villes très-mal fortifiées, mais défendues

défendues d'une maniere qui fut regardée comme un modèle de défense de places. Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siége, après que le baron d'Asfeld qui y commandait eut été blessé à mort dans un assaut général. 11 octobre 1689.

Le marquis d'Uxelles, depuis maréchal de france, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoians, fit pour défendre mayence, des dispositions si bien entendues, que sa garnison n'était presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au-dedans, il fit vingt & une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq mille hommes. Il fit même quelquefois deux sorties en plein jour; enfin il fallut se rendre faute de poudre au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'histoire, & par elle-même, & par la maniere dont elle fut reçue dans le public. Paris, cette ville immense, pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec si peu d'yeux, regarda d'Uxelles comme un homme timide & sans jugement. Cet homme, à qui tous les bons officiers donnoient de justes éloges, étant au retour de la campagne à la comédie sur le théâtre, reçut des huées du public: on lui cria;

maience.

maience. Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser avec les gens sages, un peuple si mauvais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les louanges.

Environ ce tems-là, le maréchal d'Humieres fut battu à valcour sur la sambre aux païs-bas, par le prince de Waldeck; mais cet échec qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la france. Louvois, dont il était la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le roi & Louvois qui n'aimaient pas le maréchal de Luxembourg, mais qui aimaient l'état, se servirent de lui malgré leur répugnance. Il commanda les armées aux païs-bas. Louvois, ou corrigeait des choix trop hazardés, ou en faisait de bons. Catinat alla commander en italie. On se défendit bien en allemagne sous le maréchal de Lorges. Le duc de Noailles avait quelques succès en catalogne; mais en flandre sous Luxembourg, & en italie sous Catinat, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux généraux étaient alors les plus estimés en europe.

Le maréchal duc de Luxembourg avait dans le caractére des traits du grand Condé, dont il était l'éleve; un génie ardent, une

une execution prompte, un coup d'œil juste, un esprit avide de connoissances, mais vaste & peu réglé, plongé dans les intrigues des femmes, toujours amoureux, & même souvent aimé, quoique contrefait & d'un visage peu agréable, aiant plus de qualités d'un héros que d'un sage.

Carinat avait dans l'esprit une application & une agilité qui le rendaient capable de tout, sans qu'il se piquât jamais de rien. Il eût été bon ministre, bon chancelier, comme bon général. Il avait commencé par être avocat, & avait quitté cette profession à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cause qui était juste. Il prit le parti des armes, & fut d'abord enseigne aux gardes-françaises. En 1667 il fit aux yeux du roi, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action qui demandait de la tête & du courage. Le roi la remarqua, & ce fut le commencement de sa fortune. Il s'éleva par degrés, sans aucune brigue : philosophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération : libre de tous préjugés, & n'aiant point l'affectation de paraître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui ; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête

homme,

homme. Il vécut auſſi ennemi de l'intérêt que du faſte ; philoſophe en tout, à ſa mort comme dans ſa vie.

Catinat commandait alors en italie. Il avait en tête le duc de ſavoie, Victor Amédée, prince alors ſage, politique, & encor plus malheureux : guerrier plein de courage, conduiſant lui-même ſes armées, s'expoſant en ſoldat, entendant, auſſi bien que perſonne, cette guerre de chicane qui ſe fait ſur des terreins coupés & montagneux, tels que ſon païs ; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faiſant des fautes & comme prince & comme général. Il en fit une, à ce qu'on prétend, en diſpoſant mal ſon armée devant celle de Catinat. Le général français en profita, & gagna une pleine victoire à la vûe de Saluces, auprès de l'abbaie de Staffarde, dont cette bataille a eû le nom. Lorſqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & preſque point de l'autre, c'eſt une preuve inconteſtable que l'armée battue était dans un terrain où elle devait être néceſſairement accablée. L'armée françaiſe n'eut que trois cens hommes de tués ; celle des alliés commandée par le duc de ſavoie, en eut quatre mille. Après cette bataille, toute la ſavoie, excepté montmélian, fut ſoumiſe au roi. Catinat

18 août 1690.

ninat passe dans le piémont, force les lignes 1691.
des ennemis retranchés près de suze, prend suze, ville-franche, montalban, nice, réputée imprenable, veillane, carmagnole, & revient enfin à montmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre.

Après tant de succès, le ministère diminua l'armée qu'il commandait; & le duc de savoie augmenta la sienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut long-temps sur la défensive; mais enfin aiant reçu des renforts, il descendit des alpes vers la marsaille, & là il gagna une seconde bataille 4 octob.
rangée d'autant plus glorieuse, que le prince 1693.
eugène de savoie était un des généraux ennemis.

A l'autre bout de la france, vers les païs-bas, le maréchal de luxembourg gagnait la bataille de fleurus; & de l'aveu de tous les officiers, cette victoire était dûe à la supériorité de génie, que le général français avait sur le prince de Waldeck, alors général de l'armée des alliés. Huit mille prisonniers, six mille morts, deux cens étendarts, le canon, les bagages, la fuite des 1690.
ennemis, furent les marques de la victoire.

Le roi Guillaume victorieux de son beau-père, venait de repasser la mer. Ce génie, fécond

fécond en reſſources, tirait plus d'avantage d'une défaite de ſon parti, que ſouvent les français n'en tiraient de leurs victoires. Il lui fallait emploier les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un roi qui n'avait qu'à dire, *je veux*. Cependant après la défaite de fleurus, il vint oppoſer au maréchal de Luxembourg une armée auſſi forte que la françaiſe.

19 ſept 1691.

Elles étaient compoſées chacune d'environ quatre-vingt mille hommes; mais mons était déja inveſti par le maréchal de Luxembourg: & le roi Guillaume ne croiait pas les troupes françaiſes ſorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au ſiége: il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en préſence de l'armée ennemie. Auſſi-tôt il reprit le chemin de verſailles, & il laiſſa Luxembourg diſputer le terrain pendant toute la campagne, qui finit

9 avril 1691.

par le combat de leuze, action très-ſinguliére, où vingt-huit eſcadrons de la maiſon du roi & de la gendarmerie, défirent ſoixante & quinze eſcadrons de l'armée ennemie.

19 ſept. 1691.

Le roi reparut encor au ſiége de namur, la plus forte place des païs-bas, par ſa ſituation au confluent de la ſambre & de la meuſe, & par une citadelle bâtie ſur des

des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux, pendant que le duc de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de passer la méhaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes, & de venir faire lever le siége. Louis retourna encor à versailles après cette conquête ; & Luxembourg tint encore tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de steinkerque, célébre par l'artifice & la valeur. Un espion que le général français avait auprès du roi Guillaume, est découvert. On le force avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis Luxembourg prend avec raison, des mesures qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour : une brigade est déja mise en fuite, & le général le fait à peine. Sans un excès de diligence & de bravoure, tout était perdu. juin 1692.

Ce n'était pas assez d'être grand général pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier ; des officiers généraux, assez habiles pour rétablir le désordre, & qui eussent la bonne volonté de le faire ; car un seul officier supérieur qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre

son général, le pouvait aisément sans se commettre.

5 août 1692. Luxembourg était malade; circonstance funeste, dans un moment qui demande une activité nouvelle; le danger lui rendit ses forces; il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée le duc de Chartres, depuis régent du roiaume, petit-fils de france, qui n'avait pas alors quinze ans; il ne pouvait être utile pour un coup décisif; mais c'était beaucoup pour animer les soldats, qu'un petit-fils de france encor enfant, chargeant avec la maison du roi, blessé dans le combat, & revenant encor à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils & un petit-neveu du grand Condé servaient tous deux de lieutenans-généraux: l'un était Louis de Bourbon, nommé monsieur le Duc; l'autre, Armand prince de Conti; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation: monsieur le Duc, d'un naturel plus austère, aiant peut-être des qualités plus solides, & le

prince

prince de Conti de plus brillantes : appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionément cette gloire ; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toujours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le Duc faisait la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était aussi lieutenant-général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans ; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encor commandé en chef. Son frere le grand-prieur était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la maison du roi, pour chasser un corps d'anglais qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du roi & les anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les français encouragés par cette foule de princes & de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportérent enfin ; &

quand les anglais furent vaincus, il fallut que le reſte cédât.

Bouflers, depuis maréchal de france, accourait dans ce moment même de quelques lieues du champ de bataille avec des dragons, & acheva la victoire. Le roi Guillaume aiant perdu environ ſept mille hommes, ſe retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; & toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encor la campagne. La victoire, dûe à la valeur de tous ces jeunes princes & de la plus floriſſante nobleſſe du roiaume, fit à la cour, à paris, & dans les provinces, un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encor.

Monſieur le Duc, le prince de Conti, meſſieurs de Vendôme & leurs amis, trouvaient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamations & la joie allaient juſqu'à la démence. Toutes les femmes s'empreſſaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec aſſez de peine & de tems. Les princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient paſſé négligemment ces cravates autour du cou: les femmes portérent des ornemens faits ſur ce modéle; on les appella des *ſteinkerques*. Toutes les bijou-

bijouteries nouvelles étaient à la steinkerque. Un jeune homme qui s'était trouvé à cette bataille, était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait par-tout autour des princes; & on les aimait d'autant plus, que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire.

Le même général, avec les mêmes princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le roi Guillaume par une marche de sept lieues, & le battit à nerwinde. Nerwinde est un village près de la guette, à quelques lieues de bruxelles. Guillaume eut le tems de se mettre en bataille. Luxembourg & les princes emportérent le village deux fois l'épée à la main, l'ennemi le reprenait, dès que Luxembourg tournait d'un autre côté; enfin le général & les princes l'emporterent une troisiéme fois, & la bataille fut gagnée. Peu de journées furent plus meurtrieres; il y eut environ vingt mille morts, douze mille des alliés & huit mille français. C'est à cette occasion qu'on disait, qu'il fallait chanter plus de *de profundis* que de *te Deum*. 29 juillet 1693.

Toutes ces victoires produisaient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages.

tages. Les alliés, battus à fleurus, à steinkerque, à nerwinde, ne l'avaient jamais été d'une maniere complette. Le roi Guillaume fit toujours de belles retraites ; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La cathédrale de paris était remplie de drapeaux ennemis. Le prince de Conti appellait le maréchal de Luxembourg, *le tapissier de notre-dame.* On ne parlait que de victoires. Cependant Louis XIV avait autrefois conquis la moitié de la hollande & de la flandre, toute la franche-comté, sans donner un seul combat ; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires les plus sanglantes, on ne pouvait entamer les provinces-unies. On ne pouvait même faire le siége de bruxelles.

1 & 2 sept. 1692. Le maréchal de Lorges avait aussi, de son côté, gagné un grand combat, près de spirebach : il avait même pris le vieux duc de Wirtemberg : il avait pénétré dans son pais, mais après l'avoir envahi par une victoire, il avait été contraint d'en sortir. Monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager heidelberg, que les ennemis avaient repris ; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les impériaux.

Le

Le maréchal de Catinat ne put, après sa victoire de Staffarde & la conquête de la savoie, garantir le dauphiné d'une irruption de ce même duc de savoie, ni après sa victoire de la marsaille, sauver l'importante ville de casal.

En espagne, le maréchal de Noailles gagna aussi une bataille sur le bord du ter. Il prit gironne & quelques petites places: mais il n'avait qu'une armée faible; & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant barcelone. Les français, vainqueurs de tous côtés & affaiblis par leurs succès, combattaient dans les alliés une hydre toujours renaissante. Il commençait à devenir difficile, en france, de faire des recrues, encor plus de trouver de l'argent. La rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périssait de misère, au bruit des *te Deum* & parmi les réjouissances. Cet esprit de confiance & de supériorité, l'ame des troupes françoises, diminuait déjà un peu. Louis XIV cessa de paraître à leur tête. Louvois était mort: on était très-mécontent de Barbesieux son fils. Enfin la mort du maréchal de Luxembourg sous qui les soldats se croiaient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la france.

27 mai 1694.

1694.

1691.

janvier 1695.

L'art de bombarder des villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les anglais voulurent brûler saint-malo, & qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des français. Il y avait déja long-tems qu'on avait hasardé de pareilles machines en europe. C'était l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une affiette mouvante que d'un terrain solide, que les français avaient inventé; & ce fut par cet art que dieppe, le havre de grace, saint-malo, dunkerque & calais, furent bombardés par les flotes anglaises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulieres & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au havre de grace furent écrasées & brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens, que la médaille frappée en hollande est vraie, quoique tant d'auteurs français se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'exergue en latin, *le port du havre brûlé, & renversé, &c.* Cette inscription ne dit pas que

Juillet. 1694. & 1695.

la

la ville fut consumée, ce qui eût été faux ; mais qu'on avait brûlé le port, ce qui était vrai.

Quelque tems après, la conquête de namur fut perdue. On avait en france prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir prise ; & des railleries & des satires indécentes contre le roi Guillaume, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Guillaume s'en rendit maître, de la même maniere qu'il l'avait vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encor plus forte, que n'avait été la sienne quand Louis XIV l'assiégea. Il y trouva de nouvelles fortifications, que Vauban avait faites. La garnison française qui la défendit, était une armée ; car dans le tems qu'il en forma l'investissement, le maréchal de Boufflers se jetta dans la place avec sept régimens de dragons. Ainsi namur était défendue par seize mille hommes, & prête à tout moment d'être secourue par près de cent mille hommes. Le maréchal de Boufflers était un homme de beaucoup de mérite, un général actif & appliqué, un bon citoien, ne songeant qu'au bien du service, ne ménageant pas plus ses soins que sa vie.

Les mémoires du marquis de Feuquieres

lui reprochent plusieurs fautes, dans la défense de la place & de la citadelle; ils lui en reprochent encor dans la défense de lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'histoire de Louis XIV, ont copié servilement le marquis de Feuquieres pour la guerre, ainsi que l'abbé de Choisi pour les anecdotes. Ils ne pouvaient pas savoir que Feuquieres, d'ailleurs excellent officier & connaissant la guerre par principes & par expérience, était un esprit non moins chagrin qu'éclairé, l'Aristarque des généraux, & quelquefois le Zoïle. Il altére des faits, pour avoir le plaisir de censurer des fautes. Il se plaignait de tout le monde, & tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était le plus brave homme de l'europe, parce qu'il dormait au milieu de cent mile de ses ennemis. Sa capacité n'aiant pas été récompensée par le bâton de maréchal de france; il emploia trop, contre ceux qui servaient l'état, des lumieres qui eussent été très-utiles, s'il eût eu l'esprit aussi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi.

Il reprocha au maréchal de Villeroi, plus de fautes & de plus essentielles qu'à Boufflers. Villeroi, à la tête d'environ quatre-vingt mille hommes, devait secourir namur;

mur : mais quand même les maréchaux de Villeroi & de Boufflers eussent fait généralement tout ce qui se pouvait faire (ce qui est bien rare) ; il fallait, par la situation du terrain, que namur ne fût point secourue & se rendît tôt ou tard. Les bords de la méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avait arrêté les secours du roi Guillaume, arrêtèrent alors nécessairement ceux du maréchal de Villeroi.

Le maréchal de Boufflers, le comte de Guiscard gouverneur de la ville, le comte de Lomont du Châtelet commandant de l'infanterie, tous les officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne reculà pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les travaux sont bien conduits, & que la saison est favorable ; on sait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le roi Guillaume se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtèrent plus de tems qu'à Louis XIV.

Le roi, pendant qu'il perdait namur, fit bombarder bruxelles : vengeance inutile, qu'il prenait sur le roi d'espagne, de ses villes bombardées par les anglais. Tout cela sept. 1695.

cela faisoit une guerre ruineuse & funeste aux deux partis.

C'est, depuis deux siécles, un des effets de l'industrie & de la fureur des hommes, que les désolations de nos guerres ne se bornent pas à notre europe. Nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'asie & de l'amérique. Les indiens, que nous avons obligés par force & par adresse à recevoir nos établissemens, & les américains dont nous avons ensanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis de la nature humaine, qui accourent du bout du monde pour les égorger & pour se détruire ensuite eux-mêmes.

Les français n'avaient de colonies dans les grandes indes, que celle de pondichéri, formée par les soins de Colbert avec des dépenses immenses, dont le fruit ne pouvait être recueilli qu'au bout de plusieurs années. Les hollandais s'en saisirent aisément, & ruinérent aux indes le commerce de la france à peine établi.

1695. Les anglais détruisirent les plantations
1696. de la france à saint domingue. Un armateur de breſt ravagea celles qu'ils avaient à gambie dans l'afrique. Les armateurs de saint-malo portérent le fer & le feu à terre-

terre-neuve sur la côte orientale qu'ils possédent. Leur île de la jamaïque fut insultée par nos escadres, leurs vaisseaux pris & brûlés, leurs côtes saccagées.

Pointis, chef d'escadre, à la tête de plusieurs vaisseaux du roi & de quelques corsaires de l'amérique, alla surprendre, auprès de la ligne, la ville de carthagéne, magasin & entrepôt des trésors que l'espagne tire du mexique. Le dommage qu'il y causa, fut estimé vingt millions de nos livres, & le gain dix millions. Il y a toujours quelque chose à rabattre de ces calculs, mais rien des calamités extrêmes que causent ces expéditions glorieuses. 1695. mai 1697.

Les vaisseaux marchands de hollande & d'angleterre étaient tous les jours la proie des armateurs de france, & sur-tout de Duguai-Trouin, homme unique en son genre, auquel il ne manquait que de grandes flotes, pour avoir la réputation de Dragut ou de Barberousse. Les ennemis prenaient moins de vaisseaux marchands français parce qu'il y en avait moins. La mort de Colbert & la guerre avaient beaucoup diminué le commerce.

Le résultat des expéditions de terre & de mer, était donc le malheur universel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique,

litique, remarqueront, que dans cette guerre Louis XIV était armé contre son beau-frere le roi d'espagne, contre l'électeur de baviére dont il avait donné la sœur à son fils le dauphin, contre l'électeur palatin dont il brûla les états après avoir marié monsieur à la princesse palatine. Le roi Jacques fut chassé du trône par son gendre & par sa fille. Depuis même on a vû le duc de savoie ligué encor contre la france, où l'une de ses filles était dauphine, & contre l'espagne où l'autre était reine. La plûpart des guerres entre les princes chrétiens, sont des espéces de guerres civiles.

L'entreprise la plus criminelle de toute cette guerre, fut la seule véritablement heureuse. Guillaume réussit toujours pleinement en angleterre & en irlande. Ailleurs les succès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprise criminelle, je n'examine pas si la nation, après avoir répandu le sang du pere, avait tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre sa religion & ses droits : je dis seulement, que s'il y a quelque justice sur la terre, il n'appartenait pas à la fille & au gendre du roi Jacques de le chasser de sa maison.

CHAPITRE

CHAPITRE SEIZIEME.

Paix de risswick : état de la france & de l'europe : mort & testament de Charles second, roi d'espagne.

LA france conservait encor sa supériorité sur tous ses ennemis. Elle en avait accablé quelques-uns, comme la savoie & le palatinat. Elle faisait la guerre sur les frontieres des autres. C'était un corps puissant & robuste, fatigué d'une longue résistance, & épuisé par ses victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a plusieurs ennemis à la fois, ne peut avoir, à la longue, de salut que dans leur division ou dans la paix : Louis XIV obtint bientôt l'un & l'autre.

Victor-Amédée duc de savoie était celui de tous les princes, qui prenait le plûtôt son parti, quand il s'agissait de rompre ses engagemens pour ses intérêts. Ce fut à lui à qui la cour de france s'adressa. Le comte de Tessé, depuis maréchal de france, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui est le premier talent des négociateurs,

ciateurs, agit d'abord sourdement à turin. Le maréchal de Catinat, aussi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'était pas nécessaire de deux hommes habiles, pour déterminer le duc de savoie à recevoir ses avantages. On lui rendait son pais : on lui donnait de l'argent : on proposait le mariage du jeune duc de bourgogne, fils de monseigneur héritier de la couronne de france, avec sa fille. On fut bientôt d'accord : le duc & Catinat conclurent le traité à notre-dame de lorette, où ils allérent sous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne. Le pape [c'était alors Innocent XII] entrait ardemment dans cette négociation. Son but était de délivrer à la fois l'italie, & des invasions des français, & des taxes continuelles que l'empereur exigeait pour payer ses armées. On voulait que les imperiaux laissassent l'italie neutre. Le duc de savoie s'engageait par le traité à obtenir cette neutralité. L'empereur répondit d'abord par des refus ; car la cour de vienne ne se déterminait guére qu'à l'extrémité. Alors le duc de savoie joignit ses troupes à l'armée française. Ce prince devint en moins d'un mois, de généralissime de l'empereur, généralissime de

juillet 1696.

Louis

Louis XIV. On amena sa fille en france, pour épouser à onze ans le duc de bourgogne qui en avait treize. Après la défection du duc de savoie, il arriva, comme à la paix de nimégue, que chacun des alliés prit le parti de traiter. L'empereur accepta d'abord la neutralité d'italie. Les hollandais proposerent le château de risvick près la haie, pour les conférences d'une paix générale. Quatre armées, que le roi avait sur pied, servirent à hâter les conclusions. Quatre-vingt mille hommes étaient en flandre sous Villeroi. Le maréchal de Choiseul en avait quarante mille sur les bords du rhin. Catinat en avait encor autant en piémont. Le duc de Vendôme, parvenu enfin au généralat, après avoir passé par tous les degrés depuis celui de garde du roi comme un soldat de fortune, commandait en catalogne, où il gagna un combat, & où il prit barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La cour de rome offrit encor son arbitrage, & fut refusée comme à nimégue. Le roi de suéde Charles XI fut le médiateur. Enfin la paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avaient signalé la grandeur de Louis XIV; mais avec une

août 1697.

sept. octobre 1697.

une facilité & un relâchement de ſes droits, qui étonnérent également les français & les alliés. On a crû long-tems que cette paix avait été préparée par la plus profonde politique.

On prétendait que le grand projet du roi de france était, & devait être, de ne pas laiſſer tomber toute la ſucceſſion de la vaſte monarchie eſpagnole, dans l'autre branche de la maiſon d'autriche. Il eſpérait, diſait-on, que la maiſon de bourbon en arracherait au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'aurait toute entiere. Les renonciations authentiques de la femme & de la mere de Louis XIV ne paraiſſaient que de vaines ſignatures, que des conjonctures nouvelles devaient anéantir. Dans ce deſſein qui aggrandiſſait ou la france ou la maiſon de bourbon, il était néceſſaire de montrer quelque modération à l'europe, pour ne pas effaroucher tant de puiſſances toujours ſoupçonneuſes. La paix donnait le tems de ſe faire de nouveaux alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on aurait beſoin, & de laiſſer former dans l'état de nouvelles milices. Il fallait céder quelque choſe, dans l'eſpérance d'obtenir beaucoup plus.

On pensa que c'étaient là les motifs secrets de cette paix de riswick, qui en effet procura par l'événement le trône d'espagne au petit-fils de Louis XIV. Cette idée si vraisemblable n'est pas vraie; ni Louis XIV ni son ministre n'eurent ces vues qui semblaient devoir se présenter à eux. C'est un grand exemple de cet enchaînement des révolutions de ce monde, qui entraînent les hommes par lesquels elles semblent conduites. L'intérêt visible de posséder bientôt l'espagne ou une partie de cette monarchie, n'influa en rien dans la paix de riswick. Le marquis de Torci en fait l'aveu dans ses mémoires manuscrits. On fit la paix par lassitude de la guerre, & cette guerre avait été presque sans objet; du moins elle n'avait été du côté des alliés que le dessein vague d'abaisser la grandeur de Louis XIV, & dans ce monarque que la suite de cette même grandeur qui n'avait pas voulu plier. Le roi Guillaume avait entraîné dans sa cause l'empereur, l'empire, l'espagne, les provinces-unies, la savoie. Louis XIV s'était vû trop engagé pour reculer. La plus belle partie de l'europe avait été ravagée, parce que le roi de france avait usé avec trop de hauteur de ses avantages après la paix de nimégue. C'était

tait contre sa personne qu'on s'était ligué plutôt que contre la france. Le roi croiait avoir mis en sureté la gloire que donnent les armes : il voulut avoir celle de la modération : & l'épuisement qui se faisait sentir dans les finances ne lui rendit pas cette modération difficile.

Les affaires politiques se traitaient dans le conseil : les résolutions s'y prenaient : le marquis de Torci encor jeune n'était chargé que de l'exécution. Tout le conseil voulait la paix. Le duc de Beauvilliers, surtout, y représentait avec force la misére des peuples. Madame de Maintenon en était touchée : le roi n'y était pas insensible. Cette misere faisait d'autant plus d'impression qu'on tombait de cet état florissant, où le ministre Colbert avait mis le roiaume. Les grands établissemens en tout genre avaient prodigieusement coûté, & l'œconomie ne réparait pas le dérangement de ces dépenses forcées. Ce mal intérieur étonnait, parce qu'on ne l'avait jamais senti depuis que Louis XIV gouvernait par lui-même. Voilà les causes de la paix de risWick. Des sentimens vertueux y influérent certainement. Ceux qui pensent que les rois & leurs ministres sacrifient sans cesse & sans mesure à l'ambition, ne

se

se trompent pas moins, que celui qui penserait qu'ils sacrifient toujours au bonheur du monde.

Le roi rendit donc aux espagnols tout ce qu'il leur avait pris vers les pirénées, & ce qu'il venait de leur prendre en flandre dans cette derniere guerre; luxembourg, mons, ath, courtrai. Il reconnut, pour roi légitime d'angleterre, le roi Guillaume, traité jusqu'alors de prince d'Orange, d'usurpateur & de tyran. Il promit de ne donner aucun secours à ses ennemis. Le roi Jacques, dont le nom fut omis dans le traité, resta dans saint-germain, avec le nom inutile de roi, & des pensions de Louis XIV. Il ne fit plus que des manifestes; sacrifié par son protecteur à la nécessité, & déja oublié de l'europe.

Les jugemens rendus par les chambres de brisac & de mets contre tant de souverains, & les réunions faites à l'alsace, monumens d'une puissance & d'une fierté dangereuse, furent abolis; & les bailliages juridiquement saisis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

Outre ces désistemens, on restitua à l'empire fribourg, brisac, kelh, philipsbourg: On se soumit à raser les fortereſſes de strasbourg sur le rhin, le fort-louis, trarbach,

trarbach, le mont-roial; ouvrages où Vauban avait épuisé son art, & le roi ses finances. On fut étonné dans l'europe, & indigné en france, que Louis XIV eût fait la paix, comme s'il eût été vaincu. Harlai, Créci & Calliéres, qui avaient signé cette paix, n'osaient se montrer, ni à la cour, ni à la ville; on les accablait de reproches & de ridicules, comme s'ils avaient fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le ministére. La cour de Louis XIV leur reprochait d'avoir trahi l'honneur de la france, & depuis on les loua d'avoir préparé par ce traité la succession à la monarchie espagnole. Mais ils ne méritérent ni les critiques ni les louanges.

Ce fut enfin par cette paix, que la france rendit la lorraine à la maison qui la possédait depuis sept cens années. Le duc Charles V, appui de l'empire & vainqueur des turcs, était mort. Son fils Léopold prit, à la paix de risWick, possession de sa souveraineté; dépouillé à la vérité de ses droits réels, car il n'était pas permis au duc d'avoir des remparts à sa capitale: mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ses sujets; droit, dont jamais aucun prince n'a si bien usé que lui.

Il est à souhaiter que la derniere postérité apprenne, qu'un des plus petits souverains de l'europe, a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la lorraine désolée & déserte : il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toujours en paix, pendant que le reste de l'europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la france, & d'être aimé dans l'empire ; tenant heureusement ce juste milieu, qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pû garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance, qu'ils ne connaissaient plus. Sa noblesse, réduite à la derniere misere, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voiait-il la maison d'un gentilhomme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens : il paiait leurs dettes ; il mariait leurs filles ; il prodiguait des présens, avec cet art de donner, qui est encor au-dessus des bienfaits ; il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince & la politesse d'un ami. Les arts en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle, qui fait la richesse des états. Sa cour était formée sur le modéle de celle de france. On ne croiait presque pas avoir changé de lieu, quand on

passait

passait de versailles à lunéville. A l'exemple de Louis XIV, il faisait fleurir les belles-lettres. Il a établi dans lunéville une espéce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens jusques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout son régne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances & des plaisirs. *Je quitterais demain ma souveraineté*, disait-il, *si je ne pouvais faire du bien.* Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé; & j'ai vû, long-tems après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé, en mourant, son exemple à suivre aux plus grands rois; & il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'empire.

Dans le tems que Louis XIV ménageait la paix de riswick, qui devait lui valoir la succession d'espagne, la couronne de pologne vint à vaquer. C'était la seule couronne roiale qui fût alors élective au monde. Citoiens & étrangers peuvent y prétendre,

tendre. Il faut deux choſes pour y parvenir; ou un mérite aſſez éclatant & aſſez ſoûtenu par les intrigues pour entraîner les ſuffrages [comme il était arrivé à Jean Sobieski dernier roi]; ou bien des tréſors aſſez grands pour acheter ce roiaume, qui eſt preſque toujours à l'enchere.

L'abbé de Polignac, depuis cardinal, eut d'abord l'habileté de diſpoſer les ſuffrages en faveur de ce prince de Conti, connu par les actions de valeur qu'il avait faites à ſteinkerque & à nerwinde. Il n'avait jamais commandé en chef; il n'entrait point dans les conſeils du roi; monſieur le Duc avait autant de réputation que lui à la guerre; monſieur de Vendôme en avait davantage: cependant ſa renommée effaçait alors les autres noms, par le grand art de plaire & de ſe faire valoir, que jamais on ne poſſéda mieux que lui. Polignac, qui avait celui de perſuader, détermina d'abord les eſprits en ſa faveur. Il balança, avec de l'éloquence & des promeſſes, l'argent qu'Auguſte électeur de ſaxe prodiguait. Le prince de Conti fut élu roi par le plus grand parti, & proclamé par le primat du roiaume. Auguſte fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux: mais il était prince ſouverain & puiſſant; il avait des 27 juin 1697.

troupes prêtes sur les frontieres de pologne. Le prince de Conti était absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir ; il n'avait pour lui, que son nom & le cardinal de Polignac. Il fallait, ou que Louis XIV l'empêchât de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnât dequoi l'emporter sur son rival. Le ministere français passa pour en avoir fait trop, en envoiant le prince de Conti ; & trop peu, en ne lui donnant qu'une faible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de dantzig. Le ministére Français s'est quelquefois conduit avec cette politique mitigée, qui commence les affaires pour les abandonner. Le prince de Conti ne fut pas seulement reçu à dantzig. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du pape, celles de l'empereur, l'argent & les troupes de saxe, assuraient déja la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La france eut la mortification de faire voir qu'elle n'avait pas assez de force pour faire un roi de pologne.

Cette disgrace du prince de Conti ne troubla point la paix du nord entre les chrétiens. Le midi de l'europe fut tranquille bientôt après la paix de riswick.

Il ne restait plus de guerre que celle que les turcs faisaient à l'allemagne, à la pologne, à venise & à la russie. Les chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entr'eux, avaient dans cette guerre la supériorité. La 1697.
bataille de zanta, où le prince Eugéne battit le grand-seigneur en personne, fameuse par la mort d'un grand-visir, de dix-sept bachas, & de plus de vingt-mille turcs, abaissa l'orgueil ottoman, & procura la paix de carlowitz, où les turcs reçurent la loi. Les vénitiens eurent la morée, les 1699.
moscovites asoph, les polonais caminieck, l'empereur la transilvanie. La chrétienté fut alors tranquille & heureuse: on n'entendait parler de guerre ni en asie, ni en afrique. Toute la terre était en paix vers les deux dernieres années du dix-septiéme siécle, époque singuliere & d'une trop courte durée.

Les malheurs publics recommencerent bientôt. Le nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la terre. L'un était le czar Pierre Alexiovitz, empereur de russie; & l'autre le jeune Charles XII, roi de suéde. Le czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plûtôt le

fondateur de son empire. Charles XII plus vertueux que le czar, & cependant moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems; mais il est mort avec la réputation d'un roi imprudent. La désolation du nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du czar, du roi de danemarck, & du roi de pologne, qui voulurent profiter de la jeunesse de Charles XII, pour lui ravir une partie de
1700. ses états. Le roi charles, à l'âge de seize ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du nord, & passa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur éducation. Il fut neuf ans le roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

Les troubles du midi de l'europe ont eu une autre origine. Il s'agissait de recueillir les dépouilles du roi d'espagne, dont la mort s'approchait. Les puissances qui dévoraient déja en idée cette succession immense, faisaient ce que nous voions souvent dans la maladie d'un riche vieillard sans enfans: sa femme, ses parens, des prêtres, des officiers prépoſés pour recevoir

cevoir les dernieres volontés des mourans, l'assiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable. Quelques héritiers consentent à partager ses dépouilles ; d'autres s'apprêtent à les disputer.

Louis XIV & l'empereur Léopold étaient au même degré : tous deux petits-fils de Philippe III : tous deux avaient épousé des filles de Philippe IV : ainsi *Monseigneur* fils du roi, & Joseph roi des romains, fils de l'empereur, étaient encor doublement au même degré. Le droit d'aîneſſe était dans la maison de france, puisque le roi & monseigneur avaient les aînées pour meres : mais la maison de l'empereur comptait pour ses droits, premiérement les renonciations authentiques & ratifiées de Louis XIII & de Louis XIV à la couronne d'espagne ; ensuite le nom d'autriche ; le sang de Maximilien dont Léopold & Charles II descendaient ; l'union presque toujours constante des deux branches autrichiennes ; la haine encor plus constante de ces deux branches contre les bourbons ; l'averſion que la nation espagnole avait alors pour la nation françaiſe ; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le conseil d'espagne.

Non-seulement ces deux concurrens se

craignaient mutuellement, mais ils avaient encor l'europe à craindre. Les puissances, & surtout l'angleterre & la hollande, dont l'intérêt est de tenir la balance entre les souverains, ne pouvaient souffrir que la même tête pût porter avec la couronne d'espagne, ou celle de l'empire, ou celle de france. Guillaume, roi d'angleterre, imagina de faire, du vivant même du roi Charles II, un partage de la monarchie espagnole, & d'en donner la principale partie à un prince qui ne serait ni du sang de bourbon, ni du sang d'autriche. Il y avait un jeune prince de baviére, enfant de huit ans, descendant d'une fille cadette de Philippe IV, femme de l'empereur Léopold. Une fille de ce Léopold & de cette cadette, mariée à l'electeur de baviére Maximilien, avait été mere de cet enfant. Ce fut sur lui qu'on jetta les yeux. Le roi de france y consentit : il donnait à son fils *Monseigneur* par ce partage, la sicile, naples, la province de guipuscoa, & beaucoup de villes. L'archiduc Charles devait avoir milan. Tout le reste de la monarchie était abandonné à ce jeune prince de baviére, qui de long-tems ne serait à craindre. La france, l'angleterre & la hollande firent ce traité. La france croiait gagner des

11 octobre 1698.

états;

tats ; l'angleterre & la hollande croiaient affermir le repos d'une partie de l'europe ; toute cette politique fut vaine. Le roi moribond, apprenant qu'on déchirait sa monarchie de son vivant, fut indigné. On s'attendait, qu'à cette nouvelle, il déclarerait pour son successeur, ou l'empereur, ou un fils de l'empereur ; qu'il lui donnerait cette récompense, de n'avoir point trempé dans ce partage ; que la grandeur & l'intérêt de la maison d'autriche lui dicteraient un testament. Il en fit un en effet ; mais il déclara nov. ce même prince de baviére unique héritier de tous ses états. La nation espagnole, qui ne craignait rien tant que le démembrement de sa monarchie, applaudissait à cette disposition. La paix semblait devoir en être le fruit. Cette espérance fut encor aussi vaine que le traité de partage. Le fev. prince de baviére, désigné roi, mourut à bruxelles.

1698.

1698.

On accusa injustement de cette mort précipitée la maison d'autriche, sur cette seule vraisemblance, que ceux-là commettent le crime, à qui le crime est utile. Alors recommencerent les intrigues à la cour de madrid, à vienne, à versailles, à londres, à la haie, & à rome.

Louis XIV, le roi Guillaume, & les états-

généraux, disposérent encor une fois en idée de la monarchie espagnole. Ils assignaient à l'archiduc Charles, fils puîné de
mars 1700. l'empereur, la part qu'ils avaient auparavant donnée à l'enfant qui venait de mourir.

On donnait milan au duc de lorraine; & la lorraine, si souvent envahie & si souvent rendue par la france, devait y être annexée pour jamais. Ce traité, qui mit en mouvement la politique de tous les princes pour le traverser ou pour le soûtenir, fut tout aussi inutile que le premier. L'europe fut encor trompée dans son attente, comme il arrive presque toujours.

L'empereur, à qui l'on proposait ce traité de partage à signer, n'en voulait point, parce qu'il espérait avoir toute la succession. Le roi de france, qui en avait pressé la signature, attendait les événemens avec incertitude.

Alors le roi d'espagne, qui se voiait mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses états à l'archiduc Charles, neveu de sa femme, second fils de l'empereur Léopold. Il n'osait les laisser au fils aîné; tant le système de l'équilibre prévalait dans les esprits, & tant il était sûr que la crainte de voir l'espagne, les indes, l'empire, la

hongrie,

hongrie, la bohéme, la lombardie, dans les mêmes mains, armerait le reſte de l'europe. Il demandoit que l'empereur Léopold envoiât ſon ſecond fils Charles à madrid, à la tête de dix mille hommes : mais ni la france, ni l'angleterre, ni la hollande, ni l'italie, ne l'auraient alors ſouffert: toutes voulaient le partage. L'empereur ne voulait point envoier ſon fils ſeul à la merci du conſeil d'eſpagne, & ne pouvait y faire paſſer dix mille hommes. Il voulait ſeulement faire marcher des troupes en italie, pour s'aſſurer de cette partie des états de la monarchie autrichienne-eſpagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires légéres. On diſputa : on s'aigrit : la fierté allemande révoltait la hauteur caſtillane. La comteſſe de Perlipz, qui gouvernait la femme du roi mourant, aliénait les eſprits qu'elle eût dû gagner à madrid ; & le conſeil de vienne les éloignait encor davantage par ſes hauteurs.

Le jeune archiduc, qui fut depuis l'empereur Charles VI, appellait toujours les eſpagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les princes doivent peſer leurs paroles. Un evêque de lérida ambaſſadeur de

madrid à vienne, mécontent des allemans, releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses plus injurieuses pour le conseil d'autriche, que l'archiduc n'en avait prononcées contre les espagnols. » Les ministres de Léopold, » écrivit-il, ont l'esprit fait comme les » cornes des chévres de mon pais, petit, » dur & tortu «. Cette lettre devint publique. L'évêque de lérida fut rappellé, & à son retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'aversion des espagnols contre les allemans.

Autant le parti autrichien révoltait la cour de madrid, autant le marquis depuis maréchal duc d'Harcourt ambassadeur de france se conciliait tous les cœurs par la profusion de sa magnificence, par sa dextérité, & par le grand art de plaire. Il fut le premier qui fit changer en bienveillance cette antipathie que la nation espagnole nourrissait contre la française depuis Ferdinand le catholique; & sa prudence prépara le tems où la france & l'espagne ont renoué les anciens nœuds qui les avaient unis avant ce Ferdinand, *de couronne à couronne, de peuple à peuple, & d'homme à homme.* Il accoutuma la cour espagnole à aimer la maison de france, ses ministres à

ne plus s'effraier des renonciations de Marie-Thérese & d'Anne d'autriche, & Charles second lui-même à balancer entre sa propre maison & celle de bourbon. Il fut ainsi le premier mobile de la plus grande révolution dans le gouvernement & dans les esprits. Cependant ce changement était encor éloigné.

L'empereur priait, menaçait. Le roi de france représentait ses droits; mais sans oser demander pour un de ses petits-fils la succe on entiére.

On ne savoit encor quel parti prendre dans le conseil de madrid; & Charles second approchait du tombeau, plus incertain que jamais. L'empereur Léopold piqué rappella son ambassadeur le comte de Harac: mais bientôt après il le renvoia à madrid, & les espérances en faveur de la maison d'autriche se rétablirent. Le roi d'espagne écrivit à l'empereur, qu'il choisirait l'archiduc pour son successeur. Alors le roi de france, menaçant à son tour, assembla une armée vers les frontiéres d'espagne, & ce même marquis d'Harcourt fut rappellé de son ambassade pour commander cette armée. Il ne resta à madrid que le secrétaire de l'ambassade, qui fut chargé des affaires. Ainsi le roi moribond menacé tour à

tour par ceux qui prétendaient à sa succession, voiant que le jour de sa mort serait celui de la guerre, que ses états allaient être déchirés, tendait à sa fin sans consolation, sans résolution, & au milieu des inquiétudes.

Dans cette crise violente le Cardinal Portocarrero, archevêque de tolède; le comte de Monterey, & d'autres grands d'espagne voulurent sauver la patrie. Ils se réunirent pour prévenir le démembrement de la monarchie. Leur haine contre le gouvernement allemand fortifia dans leurs esprits la raison d'état, & servit la cour de france sans qu'elle le sût. Ils persuadérent à Charles second de préférer un petit-fils de Louis XIV à un prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'était point anéantir les renonciations solemnelles de la mere & de la femme de Louis XIV à la couronne d'espagne, puisqu'elles n'avaient été faites que pour empêcher les aînés de leurs descendans de réunir sous leur domination les deux roiaumes, & qu'on ne choisissait point un aîné. C'était en même temps rendre justice aux droits du sang: c'était conserver la monarchie espagnole sans partage. Le roi scrupuleux, fit consulter des théologiens, qui furent de l'avis de son conseil; ensuite tout

malade

malade qu'il était, il écrivit de sa main au pape Innocent XII, & lui fit la même consultation. Le pape qui croiait voir dans l'affaiblissement de la maison d'autriche la liberté de l'italie, écrivit au roi : » que les » loix d'espagne & le bien de la chrétienté » exigaient de lui qu'il donnât la préférence » à la maison de france. « La lettre du pape était du 16 juillet 1700. Il traita ce cas de conscience d'un souverain, comme une affaire d'état, tandis que le roi d'espagne faisait de cette grande affaire d'état, un cas de conscience.

Louis XIV en fut informé : c'est toute la part que le cabinet de versailles eut à cet événement. On n'avait pas même alors d'ambassadeur à madrid ; & le maréchal d'Harcourt avait été rappellé depuis six mois de cette cour, parce que le traité de partage, que la france voulait soutenir par les armes n'y rendait plus son ministére agréable. Il n'y avait plus à madrid qu'un secrétaire de l'ambassade du maréchal, chargé des affaires. On le qualifie d'envoié dans tous les journaux du tems & dans les histoires qui en sont les copies : mais il y a une grande différence entre les titres qu'on a, & ceux qu'on se donne.

Toute l'europe a pensé que le testament de

de Charles second avait été dicté à versailles. Le roi mourant n'avait consulté que l'intérêt de son roiaume, les vœux de ses sujets, & mêmes leurs craintes : car le roi de france faisait avancer des troupes sur la frontiére : c'était même le maréchal d'Harcourt qui les devait commander. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui opérérent cette révolution. Charles d'autriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de france, languit encor un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avait menée sur le trône. Peut-être n'est-il pas inutile, pour faire connoître l'esprit humain, de dire que quelques mois avant sa mort, ce monarque fit ouvrir à l'escurial les tombeaux de son pere, de sa mere & de sa premiere femme, Marie-Louise d'Orléans, dont il était soupçonné d'avoir permis l'empoisonnement. * Il baisa ce qui restait de ces cadavres ; soit qu'en cela il suivît l'exemple de quelques anciens rois d'espagne ; soit qu'il voulût s'accoûtumer aux horreurs de la mort ; soit qu'une secrette superstition lui fît croire que l'ouverture de

1 nov. 1700.

* Voïez le chapitre des anecdotes.

ces

ces tombes retarderait l'heure où il devait être porté dans la sienne.

Son testament fut si secret, que le comte de Harac, ambassadeur de l'empereur, se flattait encor que l'archiduc était reconnu successeur. Il attendit long-temps l'issue du grand conseil qui se tint immédiatement après la mort du roi. Le duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts. L'ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'archiduc ne fût roi, quand le duc d'Abrantes lui dit en l'embrassant, *Vengo ad despedir me de la casa de austria* : *Je viens prendre congé de la maison d'autriche.*

Ainsi, après deux cens ans de guerres & de négociations pour quelques frontiéres des états espagnols, la maison de france eut d'un trait de plume la monarchie entiere, sans traités, sans intrigues, & sans même avoir eû l'espérance de cette succession. On s'est cru obligé de faire connaître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de ministres & d'historiens, séduits par leurs préjugés & par les apparences qui séduisent presque toujours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le maréchal d'Harcourt, & des ministres espagnols gagnés pour parvenir à ce testament, est au rang des mensonges politiques

politiques, & des erreurs populaires. Le marquis de Torci, qui gouvernait alors les affaires étrangéres en france, a rendu un témoignage authentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de sa main. Mais le roi d'espagne, en choisissant pour son héritier le petit-fils d'un roi si long-tems son ennemi, pensait toujours aux suites que l'idée d'un équilibre général devait entraîner. Le duc d'anjou, petit-fils de Louis XIV, n'était appellé à la succession d'espagne, que parce qu'il ne devait pas esperer celle de france; & le même testament, qui au défaut des puînés du sang de Louis XIV, rappellait l'archiduc Charles, [depuis l'empereur Charles VI] portait expressément que l'empire & l'espagne ne seraient jamais réunis sous un même souverain.

Louis XIV pouvait s'en tenir encor au traité de partage, qui était un gain pour la france. Il pouvait accepter le testament qui était un avantage pour sa maison. Il est certain que la matiére fut mise en délibération dans un conseil extraordinaire. Le chancelier de Pontchartrain & le duc de Beauvilliers furent d'avis de s'en tenir au traité. Ils voiaient les dangers d'une nouvelle guerre à soûtenir. Louis les voyait aussi; mais il était accoutumé à ne les pas craindre. Il accepta

11 novemb. 1700.

cepta le testament ; & rencontrant, au sortir du conseil, les princesses de Conti avec madame la duchesse : *eh bien*, leur dit-il en souriant, *quel parti prendriez-vous ?* Puis sans attendre leur réponse : *quelque parti que je prenne*, ajouta-t-il, *je sai bien que je serai blâmé.*

Les actions des rois, tout flattés qu'ils sont, éprouvent toujours tant de critiques, que le roi d'angleterre lui-même essuia des reproches dans son parlement, & ses ministres furent poursuivis, pour avoir fait le traité de partage. Les anglais, qui raisonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'esprit de parti éteint quelquefois la raison, criaient à la fois, & contre Guillaume qui avait fait le traité, & contre Louis XIV qui le rompait.

L'europe parut d'abord dans l'engourdissement de la surprise & de l'impuissance, quand elle vit la monarchie d'espagne soûmise à la france, dont elle avait été trois cens ans la rivale. Louis XIV semblait le monarque le plus heureux & le plus puissant de la terre. Il se voiait à soixante & deux ans, entouré d'une nombreuse postérité : un de ses petits-fils allait gouverner sous ses ordres l'espagne, l'amérique, la moitié

moitié de l'italie, & les païs-bas. L'empereur n'osait encore que se plaindre.

Le roi Guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & faible, ne paraissait plus un ennemi dangereux. Il lui fallait le consentement de son parlement, pour faire la guerre; & Louis avait fait passer de l'argent en angleterre, avec lequel il espérait disposer de plusieurs voix de ce parlement. Guillaume & la hollande n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent
février 1701. à Philippe v comme au roi légitime d'espagne. Louis xiv était assuré de l'électeur de baviere, pere du jeune prince qui était mort désigné roi. Cet électeur, gouverneur des païs-bas au nom du dernier roi Charles ii, assurait tout d'un coup à Philippe v la possession de la flandre, & ouvrait dans son électorat le chemin de vienne aux armées françaises, en cas que l'empereur osât faire la guerre. L'électeur de cologne, frere de l'électeur de baviere, était aussi intimement lié à la france que son frere; & ces deux princes semblaient avoir raison, le parti de la maison de bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le duc de savoie, déja beau-pere du duc de bourgogne, allait l'être encor du roi d'espagne; il devait commander les armées françaises

en

en italie. On ne s'attendait pas que le pere de la ducheſſe de bourgogne & de la reine d'eſpagne, dût jamais faire la guerre à ſes deux gendres.

Le duc de mantoue, vendu à la france par ſon miniſtre, ſe vendit auſſi lui-même, & reçut garniſon françaiſe dans mantoue. Le milanais reconnut le petit-fils de Louis XIV ſans balancer. Le portugal même, ennemi naturel de l'eſpagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de liſbonne à anvers, & du danube à naples, tout paraiſſait être aux bourbons. Le roi était ſi fier de ſa proſpérité, qu'en parlant au duc de la Rochefoucault au ſujet des propoſitions que l'empereur lui faiſait alors, il ſe ſervit de ces termes : *vous les trouverez encor plus inſolentes qu'on ne vous l'a dit.*

Le roi Guillaume, ennemi juſqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV, promit à l'empereur d'armer pour lui l'angleterre & la hollande : il mit encor le dannemarck dans ſes intérêts : enfin il ſigna à la haie la ligue déja tramée contre la maiſon de france. Mais le roi s'en étonna peu ; & comptant ſur les diviſions que ſon argent devait jetter dans le parlement anglais, & plus encor ſur les forces réunies de la

sept. 1701.

france

france & de l'eſpagne, il ſembla mépriſer ſes ennemis.

16 ſept. 1701. Jacques mourut alors à ſaint germain. Louis pouvait accorder ce qui paraiſſait être de la bienſéance & de la politique, en ne ſe hâtant pas de reconnaître le prince de Galles pour roi d'angleterre, d'écoſſe & d'irlande, après avoir reconnu Guillaume par le traité de riſwick. Un pur ſentiment de généroſité le porta d'abord à donner au fils du roi Jacques la conſolation d'un honneur & d'un titre que ſon malheureux pere avait eû juſqu'à ſa mort, & que ce traité de riſwick ne lui ôtait pas. Toutes les têtes du conſeil furent d'une opinion contraire. Le duc de Beauvilliers ſur-tout fit voir avec une éloquence forte tous les fleaux de la guerre, qui devaient être le fruit de cette magnanimité dangereuſe. Il était gouverneur du duc de Bourgogne, & penſait en tout comme le précepteur de ce prince, ce célébre archevêque de cambrai, ſi connu par ſes maximes humaines de gouvernement & par la préférence qu'il donnait aux intérêts des peuples ſur la grandeur des rois. Le marquis de Torci appuia par des principes de politique ce que le duc de Beauvilliers avait dit comme citoien. Il repréſenta qu'il ne convenait pas d'irriter

la

la nation anglaise par une démarche précipitée. Louis se rendit à l'avis unanime de son conseil ; & il fut résolu de ne point reconnaître le fils de Jacques second pour roi. Le jour même Marie de Modène, veuve de Jacques, vient parler à Louis XIV dans l'appartement de madame de Maintenon. Elle le conjure en larmes de ne point faire à son fils, à elle, à la mémoire d'un roi qu'il a protégé, l'outrage de refuser un titre, seul reste de tant de grandeurs : on a toujours rendu à son fils les honneurs d'un prince de Galles : on le doit donc traiter en roi après la mort de son pere : le roi Guillaume ne peut s'en plaindre, pourvû qu'on le laisse jouir de son usurpation. Elle fortifie ces raisons par l'intérêt de la gloire de Louis XIV : qu'il reconnoisse ou non le fils de Jacques second, les anglais ne prendront pas moins parti contre la france, & il aura seulement la douleur d'avoir sacrifié la grandeur de ses sentimens à des ménagemens inutiles. Ces représentations & ces larmes furent appuiées par Madame de Maintenon. Le roi revint à son premier sentiment, & à la gloire de soûtenir autant qu'il pouvait des rois opprimés. Enfin Jacques trois fut reconnu le même jour qu'il avait été arrêté

dans

dans le conseil qu'on ne le reconnaîtrait pas.

Le marquis de Torci a fait souvent l'aveu de cette anecdote singuliere. Il ne l'a pas insérée dans ses mémoires manuscrits, parce qu'il pensait [disait-il] qu'il n'était pas honorable à son maître que deux femmes lui eussent fait changer une résolution prise dans son conseil. Quelques anglais m'ont dit que peut-être sans cette démarche le parlement anglais n'eût point pris de parti entre les maisons de bourbon & d'autriche; mais que reconnaître ainsi pour leur roi un prince proscrit par eux, leur parut une injure à la nation, & un despotisme qu'on voulait exercer dans l'europe. Cet esprit de liberté qui régnait en angleterre, nourri par la haine du pouvoir de Louis XIV, disposa la nation à donner tous les subsides que demandait Guillaume.

Il parait plus vraisemblable que l'angleterre se serait toujours déclarée contre Louis XIV, quand même il eût refusé le vain titre de roi au fils de Jacques second. La monarchie d'espagne entre les mains de son petit-fils, semblait devoir armer nécessairement contre lui les puissances maritimes. Quelques membres du parlement gagnés, n'auraient pas arrêté le torrent de

la nation. C'eſt un problême à réſoudre, ſi madame de Maintenon ne penſa pas mieux que tout le conſeil, & ſi Louis XIV n'eut pas raiſon de laiſſer agir la hauteur & la ſenſibilité de ſon ame.

L'empereur Léopold commença d'abord cette guerre en italie, dès le printems de l'année 1701. L'italie a toujours été le païs le plus cher à l'ambition des empereurs. C'était celui où ſes armes pouvaient le plus aiſément pénétrer par le tirol & par l'état de veniſe: car veniſe, quoique neutre en apparence, penchait plus cependant pour la maiſon d'autriche que pour celle de france. Obligée d'ailleurs par des traités de donner paſſage aux troupes allemandes, elle accompliſſait ces traités ſans peine.

L'empereur pour attaquer Louis XIV du côté de l'allemagne, attendait que le corps germanique ſe fût ébranlé en ſa faveur. Il avait des intelligences & un parti en eſpagne: mais les fruits de ces intelligences ne pouvaient éclore, ſi l'un des fils de l'empereur ne ſe préſentait pour les recueillir; & ce fils de l'empereur ne pouvait s'y rendre, qu'à l'aide des flotes d'angleterre & de hollande. Le roi Guillaume hâtait les préparatifs. Son eſprit, plus agiſſant que jamais dans un corps ſans force & preſque

ſans

que le persécuteur du roi Jacques ; ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

A Guillaume trois succéda la princesse Anne, fille du roi Jacques & de la fille d'Hide, avocat devenu chancelier, & l'un des grands hommes de l'angleterre. Elle était mariée au prince de danemarck, qui ne fut que son premier sujet. Dès qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étaient les vœux de la nation. Un roi fait ailleurs entrer aveuglément ses peuples dans toutes ses vuës ; mais à londre un roi doit entrer dans celles de son peuple.

Ces dispositions de l'angleterre & de la hollande, pour mettre, s'il se pouvait, sur le trône d'espagne l'archiduc Charles fils de l'empereur, ou du moins pour résister aux bourbons, méritent peut-être l'attention de tous les siécles. La hollande devait pour sa part entretenir cent deux mille hommes de troupes, soit dans les garnisons soit en campagne. Il s'en fallait beaucoup que la vaste monarchie espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands, presque toute subjuguée en deux mois trente ans auparavant, pouvait plus alors que les maîtres de l'espagne,

pagne, de naples, de la flandre, du pérou, & du mexique. L'angleterre promettait quarante mille hommes. Il arrive dans toutes les alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avait promis. L'angleterre au contraire donna cinquante mille hommes dans la seconde année, au lieu de quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ses troupes que de celles des alliés, sur les frontiéres de france, en espagne, en italie, en irlande, en amérique, & sur ses flotes, deux cens vingt mille soldats & matelots combattans; dépense presqu'incroiable pour qui considérera que l'angleterre, proprement dite, n'est que le tiers de la france, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoié; mais dépense vrai-semblable aux yeux de ceux qui savent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les anglais ont porté toujours le plus grand fardeau de cette alliance; les hollandais ont insensiblement diminué le leur: car après tout, la république des états généraux n'est qu'une illustre compagnie de commerce; & l'angleterre est un païs fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'empereur devait fournir quatre-vingt-dix mille hommes, sans compter les secours de l'empire & des alliés qu'il espérait déra-

cher de la maiſon de bourbon : & cependant le petit fils de Louis XIV régnait déja paiſiblement dans madrid ; & Louis au commencement du ſiécle était au comble de ſa puiſſance & de ſa gloire. Mais ceux qui pénétraient dans les reſſorts des cours de l'europe, & ſur-tout dans celle de france, commençaient à craindre quelques revers. L'eſpagne affaiblie ſous les derniers rois du ſang de Charles-quint, l'était encor davantage dans les premiers jours du régne d'un bourbon. La maiſon d'autriche avait des partiſans dans plus d'une province de cette monarchie. La catalogne ſemblait prête à ſecouer le nouveau joug, & à ſe donner à l'archiduc Charles. Il était impoſſible que le portugal ne ſe rangeât tôt ou tard du côté de la maiſon d'autriche. Son intérêt viſible était de nourrir chez les eſpagnols, ſes ennemis naturels, une guerre civile, dont lisbonne ne pouvait que profiter. Le duc de ſavoie, à peine beau-pére du nouveau roi d'eſpagne, & lié aux bourbons par le ſang & par les traités, paraiſſait déja mécontent de ſes gendres. Cinquante mille écus par mois, pouſſés depuis juſqu'à deux cens mille francs, ne paraiſſaient pas un avantage aſſez grand pour le retenir dans leur parti. Il lui fallait au moins le monferrat-mantouan, & une

partie

partie du milanais. Les hauteurs qu'il essuiait des généraux français & du ministère de versailles, lui faisaient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenaient resserrés ses états de tous côtés. Il avait déja quitté brusquement le parti de l'empire pour la france. Il était vraisemblable qu'étant si peu ménagé par la france, il s'en détacherait à la premiere occasion. Quant à la cour de Louis XIV & à son royaume, les esprits fins y appercevaient déja un changement, que les grossiers ne voient que quand la décadence est arrivée. Le roi âgé de plus de soixante ans, devenu plus retiré, ne pouvait plus si bien connaître les hommes : il voiait les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués, & fascinés par une longue prospérité. Madame de Maintenon, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédait, n'avait ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit nécessaires pour soûtenir la gloire d'un état. Elle contribua à faire donner le ministère des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à sa créature Chamillard, plus honnête homme que ministre, & qui avait plû au roi par la modestie de sa conduite lorsqu'il était chargé de saint-cyr. Malgré cette mo-

deſtie extérieure, il eut le malheur de ſe croire la force de ſupporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avaient à peine ſoûtenus. Le roi comptant ſur ſa propre expérience, croiait pouvoir diriger heureuſement ſes miniſtres. Il avait dit, après la mort de Louvois, au roi Jacques : *j'ai perdu un bon miniſtre ; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorſqu'il choiſit Barbéſieux pour ſuccéder à Louvois dans le miniſtére de la guerre : *j'ai formé votre pére*, lui dit-il, *je vous formerai de même.* Il en dit à peu-près autant à Chamillard. Un roi qui avait travaillé ſi long-tems & ſi heureuſement, ſemblait avoir droit de parler ainſi.

A l'égard des généraux qu'il emploiait, ils étaient ſouvent gênés par des ordres précis, comme des ambaſſadeurs qui ne devaient pas s'écarter de leurs inſtructions. Il dirigeait avec Chamillard, dans le cabinet de madame de Maintenon, les opérations de la campagne. Si le général voulait faire quelque grande entrepriſe, il fallait ſouvent qu'il en demandât la permiſſion par un courier, qui trouvait à ſon retour, ou l'occaſion manquée, ou le général battu.

Les dignités & les recompenſes militaires furent prodiguées ſous le miniſtére de Chamillard.

millard. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, presque au sortir de l'enfance; tandis que chez les ennemis un régiment était le prix de vingt ans de service. Cette différence ne fut ensuite que trop sensible dans plus d'une occasion, où un colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de chevaliers de saint Louis, recompense inventée par le roi en 1693, & qui étaient l'objet de l'émulation des officiers, se vendirent dès le commencement du ministère de Chamillard. On les acheta cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire, l'ame du service, si rigidement soutenue par Louvois, tomba dans un relâchement funeste: ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les commissaires, & l'inattention du ministre, produisaient ce désordre. De-là naissait un inconvénient qui devait, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. Car pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on était obligé d'opposer des bataillons faibles à des bataillons nombreux. Les magasins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. Les armes ne

furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc qui voiaient ces défauts du gouvernement, & qui savaient à quels généraux la france aurait à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettaient à la france de plus grandes prospérités que jamais.

CHAP.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Guerre de 1701: conduite du prince Eugene, du maréchal de Villeroi, du duc de Vendôme, du duc de Marlborow, du maréchal de Villars, jusqu'en 1703.

LE premier général, qui balança la supériorité de la france, fut un français; car on doit appeller de ce nom le prince Eugéne, quoiqu'il fût petits-fils de Charles-Emanuel duc de savoie. Son pére, le comte de soissons, établi en france, lieutenant-général des armées & gouverneur de champagne, avait épousé Olimpe Mancini, l'une des niéces du cardinal Mazarin. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à paris ce prince si dangereux depuis à Louis XIV, & si peu connu de lui dans sa jeunesse. On le nomma d'abord en france le chevalier de Carignan. Il prit ensuite le petit collet. On l'appellait l'abbé de savoie. On prétend qu'il demanda un régiment au roi, & qu'il fut refusé parce qu'il était trop lié avec les princes de Conti alors en disgrace. Ne pouvant réussir auprès de Louis XIV, il alla ser- octob. 1663.

vir l'empereur contre les turcs en hongrie en 1684, avec les princes de Conti, qui y avaient déja fait une campagne glorieuse. Le roi fit ordonner aux princes de Conti, & à tous ceux qui faisaient avec eux le voyage, de revenir. L'abbé de savoie fut le seul qui n'obéit point. Il continua sa route, déclarant qu'il renonçait à la france. Le roi, quand il l'apprit, dit à ses courtisans: *ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte?* & les courtisans assurérent que l'abbé de Savoie serait toujours un esprit dérangé, un homme incapable de tout. On en jugeait par quelques emportemens de jeunesse, sur lesquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce prince, trop méprisé à la cour de france, était né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix; un esprit plein de justesse & de hauteur, aimant le courage nécessaire, & dans les armées, & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les généraux; mais elles ont été cachées sous le nombre de ses grandes actions. Il a connu la grandeur de Louis XIV, & la puissance ottomane, il a gouverné l'empire: & dans le cours de ses victoires & de son ministère, il a méprisé également le faste & les richesses. Il a même cultivé les

lettres

lettres & les a protégées autant qu'on le pouvait à la cour de vienne. Agé alors de trente-sept ans, il avait l'expérience de ses victoires remportées sur les turcs, & des fautes commises par les impériaux dans les dernières guerres, où il avait servi contre la france. Il descendit en italie par le tirolin sur les terres de venise, avec trente mille hommes, & la liberté entière de les servir comme il le voudrait. La cour défendit d'abord au maréchal de Catinat de s'opposer au passage du prince Eugène; soit pour ne point commencer le premier acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main; soit pour ménager les vénitiens, qui étaient pourtant moins dangereux que l'armée allemande. Cette faute de la cour en fit commettre d'autres à Catinat. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs combien il est difficile dans ce pais, coupé de rivières & de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le prince Eugène joignait à une grande profondeur de desseins, une vivacité prompte d'exécution. La nature du terrain aux bords de l'adige faisait encor que l'armée ennemie était plus ramassée, & la française plus étendue. Catinat

voulait aller à l'ennemi ; mais quelques lieutenans-généraux firent des difficultés, & formérent des cabales contre lui. Il eut la faiblesse de ne se pas faire obéir. La modération de son esprit lui fit faire cette grande faute. Eugène força d'abord le poste de carpi, auprès du canal blanc, défendu par Saint-Frémont, qui ne suivit pas en tout les ordres du général, & qui se fit battre. Après ce succès, l'armée allemande fut maîtresse du pais entre l'adige & l'adda ; elle pénétra dans le brassan, & Catinat recula jusque derriére l'oglio. Beaucoup de bons officiers approuvaient cette retraite qui leur paraissait sage ; & il faut encor ajoûter que le défaut des munitions promises par le ministre, la rendait nécessaire. Les courtisans, & sur-tout ceux qui espéraient de commander à la place de Catinat, firent regarder sa conduite comme l'opprobre du nom français. Le maréchal de Villeroi persuada qu'il répareroit l'honneur de la nation. La confiance avec laquelle il parla, & le goût que le roi avait pour lui, obtinrent à ce général le commandement en italie. Le maréchal de Catinat, malgré les victoires de statarde & de la marsaille, fut obligé de servir sous lui.

9. juillet 1701.

Le maréchal duc de Villeroi, fils du gouverneur

verneur du roi, élevé avec lui, avait eu toujours sa faveur: il avait été de toutes ses campagnes & de tous ses plaisirs: c'était un homme d'une figure agréable & imposante, très-brave, très-honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. Mais ses ennemis disaient qu'il était plus occupé, étant général d'armée, de l'honneur & du plaisir de commander, que des desseins d'un grand capitaine. Ils lui reprochaient un attachement à ses opinions, qui ne déférait aux avis de personne.

Il vint en italie donner des ordres au maréchal de Catinat, & des dégoûts au duc de savoie. Il faisait sentir qu'il pensait en effet qu'un favori de Louis XIV, à la tête d'une puissante armée, étoit fort au-dessus d'un prince: il ne l'appellait que mons de Savoie; il le traitait comme un général à la solde de france, & non comme un souverain, maître des barriéres que la nature a mises entre la france & l'italie. L'amitié de ce souverain ne fut pas aussi ménagée, qu'elle était nécessaire. La cour pensa que la crainte serait le seul nœud qui le retiendrait; & qu'une armée française, dont environ six à sept mille soldats piémontais étaient sans cesse environnés, répondrait

de

de sa fidélité. Le maréchal de Villeroi agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son supérieur dans le commandement. Le duc de Savoie avait le vain titre de généralissime ; mais le maréchal de Villeroi l'était. Il ordonna d'abord, que l'on attaquât le prince Eugène au poste de chiari près de l'oglio. Les officiers généraux jugeaient qu'il était contre toutes les régles de la guerre d'attaquer ce poste, pour des raisons décisives ; c'est qu'il n'était d'aucune conséquence, & que les retranchemens en étaient inabordables, qu'on ne gagnait rien en le prenant, & que, si on le manquait, on perdait la réputation de la campagne. Villeroi dit au duc de Savoie qu'il fallait marcher, & envoya un aide de camp ordonner de sa part au maréchal de Catinat d'attaquer. Catinat se fit répéter l'ordre trois fois ; & se tournant vers les officiers qu'il commandait : *allons donc*, dit-il, *messieurs, il faut obéir.* On
11. sept. 1701. marcha aux retranchemens. Le duc de Savoie, à la tête de ses troupes, combattit comme un homme qui aurait été content de la France. Catinat chercha à se faire tuer. Il fut blessé ; mais tout blessé qu'il était, voiant les troupes du roi rebutées, & le maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre

d'ordre, il fit la retraite ; après quoi il quitta l'armée, & vint à versailles rendre compte de sa conduite au roi, sans se plaindre de personne.

Le prince Eugéne conserva toujours sa supériorité sur le maréchal de Villeroi. Enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce maréchal dormait avec sécurité dans crémone, ville assez forte & munie d'une très-grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se leve en hâte, monte à cheval : la premiere chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le maréchal aussi-tôt est fait prisonnier & conduit hors de la ville sans savoir ce qui s'y passait, & sans pouvoir imaginer la cause d'un événement si étrange. Le prince Eugéne était déja dans crémone. Un prêtre, nommé Bozzoli, prévôt de sainte-Marie la neuve, avait introduit les troupes allemandes par un égoût. Quatre cens soldats entrés par cet égoût dans la maison du prêtre, avaient sur le champ égorgé la garde des deux portes : les deux portes ouvertes, le prince Eugéne entre avec quatre mille hommes. Tout cela s'était fait avant que le gouverneur, qui était espagnol, s'en fût douté, & avant que le maréchal de Villeroi fût éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, fevr. 1702.

toutes les précautions possibles avaient préparé l'entreprise. Le gouverneur espagnol se montre d'abord dans les rues avec quelques soldats; il est tué d'un coup de fusil: tous les officiers généraux sont ou tués ou pris, à la réserve du comte de Revel lieutenant-général, & du marquis de Prâlin. Le hasard confondit la prudence du prince Eugéne.

Le chevalier d'Entragues devait faire ce jour-là dans la ville une revue du régiment des vaisseaux, dont il était colonel; & déja les soldats s'assemblaient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, précisément dans le tems que le prince Eugéne entrait par l'autre. D'entragues commence à courir par les rues avec ses soldats. Il résiste aux allemans qu'il rencontre. Il donne le tems au reste de la garnison d'accourir. Les officiers, les soldats, pêle-mêle, les uns mal-armés, les autres presque nuds, sans commandant, sans ordre, rempliſſent les rues, les places publiques. On combat en confusion; on se retranche de rue en rue, de place en place. Deux régimens irlandais, qui faisaient partie de la garnison, arrêtent les efforts des impériaux. Jamais ville n'avait été surprise avec plus de sagesse, ni défendue

due avec tant de valeur. La garnison était d'environ cinq mille hommes. Le prince Eugéne n'en avait pas encore introduit plus de quatre mille. Un gros détachement de son armée devait arriver par le pont du pô : les mesures étaient bien prises. Un autre hasard les dérangea toutes. Ce pont du pô, mal gardé par environ cent soldats français, devait d'abord être saisi par les cuirassiers allemans, qui dans l'instant que le prince Eugéne entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer : il fallait pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du nord voisine de l'égoût, ils sortissent sur le champ de crémone du côté du midi par la porte du pô, & qu'ils couruſſent au pont. Ils y allaient ; le guide qui les conduisait, est tué d'un coup de fusil tiré d'une fenêtre : les cuirassiers prennent une rue pour une autre ; ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems, les irlandais se jettent à la porte du pô ; ils combattent & repoussent les cuirassiers : le marquis de Prâlin profite du moment ; il fait couper le pont : alors le secours que l'ennemi attendait, ne put arriver, & la ville est sauvée.

Le prince Eugéne, après avoir combattu tout le jour, toujours maître de la porte par laquelle il était entré, se retire enfin, emmenant

menant le maréchal de Villeroi & plusieurs officiers généraux prisonniers, mais aiant manqué crémone, que son activité & sa prudence, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donnée, & que le hasard & la valeur des français & des irlandais lui ôtèrent.

Le maréchal de Villeroi, extrêmement malheureux en cette occasion, fut condamné à versailles par les courtisans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiraient sa faveur & son caractère, dont l'élévation leur paraissait approcher de la vanité. Le roi, qui le plaignait sans le condamner, irrité qu'on blâmât si hautement son choix, s'échappa à dire : *on se déchaîne contre lui, parce qu'il est mon favori*: terme dont il ne se servit pour personne, que cette seule fois en sa vie. Le duc de Vendôme fut aussi-tôt nommé pour aller commander en italie.

Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri quatre, était intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connaissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'était fier qu'avec des princes : il se rendait l'égal de tout le reste. C'était le seul général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des officiers, ne menassent

manassent point les soldats au combat : ils combattaient pour le duc de Vendôme ; ils auraient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageait quelquefois. Il ne passait pas pour méditer ses desseins avec la même profondeur que le prince Eugène, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligeait trop les détails : il laissait périr la discipline militaire ; la table & le sommeil lui dérobaient trop de tems ; aussi bien qu'à son frère. Cette molesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé ; mais un jour d'action, il réparait tout par une présence d'esprit & par des lumières que le péril rendait plus vives ; & ces jours d'action il les cherchait toujours, moins fait, à ce qu'on disait, pour une guerre défensive, & aussi propre à l'offensive que le prince Eugène.

Ce désordre & cette négligence qu'il portait dans les armées, il l'avait à un excès surprenant dans sa maison, & même sur sa personne : à force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cinique, dont il n'y a point d'exemple ; & son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé

en bienfaits. On l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frére le grand prieur, qui commanda sous lui en italie, avait tous ces mêmes défauts, qu'il poussait encore plus loin, & qu'il ne rachetait que par la même valeur. Il était étonnant de voir deux généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux princes petits-fils de Henri IV, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auraient eu honte.

Ce qui est plus surprenant encor, c'est ce mélange d'activité & d'indolence, avec lequel Vendôme fit contre Eugéne une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de riviéres, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuaient la victoire : telle fut
15 août 1702. celle de luzara, pour laquelle les *te deum* furent chantés à vienne & à paris. Vendôme était vainqueur, toutes les fois qu'il n'avait pas à faire au prince Eugéne en personne; mais dès qu'il le retrouvait en tête, la france n'avait plus aucun avantage.

5 janv. 1703. Au milieu de ces combats, & des siéges de tant de châteaux & de petites villes, des nouvelles secrettes arrivent à versailles, que le duc de savoie, petit fils d'une sœur

de

le Louis XIII, beau-pére du duc de bourgogne, beau-pére de Philippe V, va quitter les bourbons, & marchande l'appui de l'empereur. On s'indigne & on s'étonne qu'il abandonne à la fois ses deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ses véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettait tout ce que ses gendres lui avaient refusé, le montférat-mantouan, alexandrie, valence, les païs entre le pô & le tanaro, & plus d'argent que la france ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'angleterre; car l'empereur en avait à peine pour soudoier ses armées. L'angleterre, la plus riche des alliés, contribuait plus qu'eux tous, pour la cause commune. Si le duc de savoie consulta peu les loix des nations & celles de la nature, c'est une question de morale, laquelle se mêle peu de la conduite des souverains. L'événement seul a fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans son traité, aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien essentiel; ce fut en laissant ses troupes à la merci des français, tandis qu'il traitait avec l'empereur. Le duc de Vendôme les fit désarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq mille hommes; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de savoie. 10 août 1703.

A-peine la maiſon de bourbon a-t-elle perdu cet allié, qu'elle apprend que le portugal eſt déclaré contre elle. Pierre, roi de portugal, reconnaît l'archiduc Charles pour roi d'eſpagne. Le conſeil impérial, au nom de cet archiduc, démembrait en faveur de Pierre ſecond, une monarchie dans laquelle il n'avait pas encor une ville: il lui cédait, par un de ces traités qui n'ont point eu d'exécution, vigo, baionne, alcantara, badajox, une partie de l'eſtramadoure, tous les païs ſitués à l'occident de la riviére d'argent en amérique: en un mot, il partageait ce qu'il n'avait pas, pour acquérir ce qu'il pourrait en eſpagne.

Le roi de portugal, le prince de darmſtadt, miniſtre de l'archiduc, l'amirante de caſtille ſon partiſan, implorérent même le ſecours du roi de maroc. Non ſeulement ils firent des traités avec ces barbares, pour avoir des chevaux & du bled; mais ils demanderent des troupes. L'empereur de maroc, Muley Iſmaël, le tyran le plus guerrier & le plus politique qui fût alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoier ſes troupes, qu'à des conditions dangereuſes pour la chrétienté, & honteuſes pour le roi de portugal: il demandait en ôtage un fils de ce roi, & des villes. Le traité n'eut point

point lieu. Les chrétiens se déchirèrent de leurs propres mains, sans y joindre les mains des barbares. Ce secours d'afrique ne valait pas, pour la maison d'autriche, celui d'angleterre, & de hollande.

Churchil, comte & ensuite duc de Marlborow, déclaré général des troupes anglaises & hollandoises dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la france, qu'on eût vu depuis plusieurs siécles. Il n'était pas comme ces généraux, auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du cabinet, reviennent briguer l'honneur de servir encor. Il gouvernait alors la reine d'angleterre, & par le besoin qu'on avait de lui, & par l'autorité que sa femme avait sur l'esprit de cette reine. Il menait le parlement par son crédit, & par celui de Godolphin grand trésorier, dont le fils épousa sa fille. Ainsi maître de sa cour, du parlement, de la guerre & des finances, plus roi que n'avait été Guillaume, aussi politique que lui, & beaucoup plus grand capitaine, il fit plus que les alliés n'osaient espérer. Il avait, pardessus tous les généraux de son tems, cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, & cette sérénité d'ame dans le péril, que

les

les anglais appellent *cool head*, *tête froide*. C'eſt peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantage aux anglais ſur les français, dans les plaines de poitiers, de créci, & d'azincourt.

Malborow, guerrier infatigable pendant la campagne, devenait un négociateur auſſi agiſſant pendant l'hiver. Il allait à la haie, & dans toutes les cours d'allemagne. Il perſuadait les hollandais de s'épuiſer pour abaiſſer la france. Il excitait les reſſentimens de l'électeur palatin. Il alloit flatter la fierté de l'électeur de brandebourg, lorſque ce prince voulut être roi. Il lui préſentait la ſerviette à table, pour en tirer un ſecours de ſept à huit mille ſoldats. Le prince Eugéne, de ſon côté, ne finiſſait une campagne, que pour aller faire lui-même à vienne les préparatifs de l'autre. On ſait ſi les armées en ſont mieux pourvues, quand le général eſt le miniſtre. Ces deux hommes, tantôt commandant enſemble, tantôt ſéparément, furent toujours d'intelligence: ils conféraient ſouvent à la haie avec le grand penſionnaire Henſius & le greffier Fagel, qui gouvernaient les provinces-unies, avec autant de lumiere que les Barnevelt & les de Witt, & avec

avec plus de bonheur. Ils faisaient toujours de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'europe, contre la maison de bourbon; & le ministére de france était alors bien faible, pour résister long-tems à ces forces réunies. Le secret de leur projet de campagne, fut toujours gardé entre eux. Ils arrangeaient eux-mêmes leurs desseins, & ne les confiaient à ceux qui devaient les seconder, qu'au point de l'exécution. Chamillard au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & jouant cependant le rôle d'un premier ministre, dans l'impuissance où il était de faire des arrangemens par lui-même, les recevait de plusieurs mains subalternes. Son secret était quelquefois divulgué, avant même qu'il fût précisément ce qu'on devait faire.

Dès que Marlborow eut le commandement des armées confédérées de flandre, il fit voir qu'il avait appris l'art de la guerre sous Turenne. Il avait fait autrefois ses premieres campagnes, volontaire sous ce général. On ne l'appellait dans l'armée, que le bel anglais. Mais le vicomte de Turenne avait jugé que le bel anglais serait un jour un grand homme. Il commença par élever des officiers subalternes, & jusqu'alors in-

connus, dont il démêlait le mérite, sans s'assujettir à l'ordre du grade militaire, que nous appellons en france l'ordre du tableau. Il savait que quand les grades ne sont que la suite de l'ancienneté, l'émulation périt; & qu'un officier, pour être plus ancien, n'est pas toujours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrain sur les français sans combattre. Le premier mois, le comte d'Atlone général hollan-
1702. dais lui disputa le commandement; & dès le second, il fut obligé de lui déférer en tout. Le roi de france avait envoié contre lui son petit-fils le duc de Bourgogne, prince sage & juste, né pour rendre les hommes heureux. Le maréchal de Boufflers, homme d'un courage infatigable, commandait l'armée sous ce jeune prince. Mais le duc de Bourgogne, après avoir vû prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'anglais, revint à versailles au milieu
sept. & octobre 1702. de la campagne. Boufflers resta seul témoin des succès de Marlborow, qui prit venlo, ruremonde, liége, avançant toujours, & ne perdant pas un moment la supériorité.

Malborow, de retour à londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une monarchie & dans une

une république; créé duc par la reine, &, ce qui est plus flatteur, remercié par les deux chambres du parlement, dont les députés vinrent le complimenter dans sa maison.

Il s'élevait cependant un homme, qui semblait devoir rassurer la fortune de la france: c'était le maréchal duc de Villars, alors simple lieutenant-général, & que nous avons vu depuis généralissime des armées de france, d'espagne & de sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans: homme plein d'audace & de confiance: il avait été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au-delà de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, &, ce qui était plus dangereux, à Louvois, parce qu'il leur parlait avec la même hardiesse qu'il servait. On lui reprochait de n'avoir pas une modestie digne de sa valeur. Mais enfin on s'était apperçu qu'il avait un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des français. On l'avait avancé en peu d'années, après l'avoir laissé languir long-tems.

Il n'y a guére eu d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été maréchal de france, duc & pair, gouverneur de provence. Mais aussi il a sauvé l'état: & d'au-

tres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtisans, ont eu à-peu-près les mêmes récompenses. On lui a reproché jusqu'à ses richesses, acquises par des contributions dans le pais ennemi, prix légitime & médiocre de sa valeur & de sa conduite, pendant que ceux qui ont élevé des fortunes dix fois plus considérables par des voies honteuses, les ont possédées avec l'approbation universelle. Il n'a guére commencé à jouir de sa renommée que vers l'âge de quatre-vingts ans. Il fallait qu'il survêcût à toute la cour, pour goûter pleinement sa gloire.

Il n'est pas inutile qu'on sache quelle a été la raison de cette injustice dans les hommes : c'est que le maréchal de Villars n'avait point d'art. Il n'avait, ni celui de se faire des amis avec de la probité & de l'esprit, ni celui de se faire valoir en parlant de lui-même comme il méritait que les autres en parlassent.

Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il prenait congé pour aller commander l'armée : *sire, je vais combattre les ennemis de votre majesté, & je vous laisse au milieu des miens.* Il dit aux courtisans du duc d'Orléans, régent du royaume, devenus riches par ce bouleverse-

ment

lement de l'état appellé système : *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que sur les ennemis.* Ces discours, où il mettait le même courage que dans ses actions, rabaissaient trop les autres hommes, déja assez irrités par son bonheur.

Il était, en ces commencemens de la guerre, l'un des lieutenans-généraux qui commandaient des détachemens dans l'alsace. Le prince de Bade, à la tête de l'armée impériale, venait de prendre landau, défendue par Mélac pendant quatre mois. Ce prince faisait des progrès. Il avait les avantages du nombre, du terrain, & d'un commencement de campagne heureux. Son armée était dans ces montagnes du brisgau, qui touchent à la forêt noire; & cette forêt immense séparait les troupes bavaroises des françaises. Catinat commandait dans strasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le prince de Bade, avec tant de désavantage. L'armée de france eût été perdue sans ressource, & l'alsace eût été ouverte par un mauvais succès. Villars, qui avait résolu d'être maréchal de france ou de périr, hazarda ce que Catinat n'osait faire. Il en obtint permission de la cour. Il marcha aux impériaux avec une armée inférieure vers

friedlinghen, & donna la bataille qui porte ce nom.

14 oct. 1702. La cavalerie se battait dans la plaine: l'infanterie française gravit au haut de la montagne, & attaque l'infanterie allemande retranchée dans des bois.

J'ai entendu dire plus d'une fois au maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchait à la tête de son infanterie, une voix cria : *nous sommes coupés.* A ce mot, tous ses régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie, *allons, mes amis, la victoire est à nous; vive le roi.* Les soldats répondirent *vive le roi*, en tremblant, & recommencent à fuir encor. La plus grande peine qu'eut le général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avaient paru dans le moment de cette terreur panique, les français étaient battus, tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

Le prince de Bade, après avoir perdu trois mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieues à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le fort de friedlinghen capitulait, manda cependant à vienne qu'il avait remporté la victoire, & fit chanter un *te Deum*, plus honteux

heureux pour lui que la bataille perdue.

Les français, remis de leur terreur panique, proclamérent Villars maréchal de france sur le champ de bataille; & le roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avait donné.

Le maréchal de Villars joint enfin l'électeur de baviére avec ses troupes victorieuses: il le trouve vainqueur de son côté: gagnant du terrain, & maître de la ville impériale de ratisbonne, où l'empire assemblé venait de conjurer sa perte. avril. 1703.

Villars était plus fait pour bien servir l'état en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un prince. Il mena, ou plutôt il entraîna l'électeur au-delà du danube; & quand le fleuve fut passé, l'électeur se repentit, voiant que le moindre échec laisserait ses états à la merci de l'empereur. Le comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt mille hommes, allait se joindre à la grande armée du prince de Bade, auprès de donavert. *Il faut les prévenir*, dit le maréchal au prince: *il faut tomber sur Styrum, & marcher tout-à-l'heure.* L'électeur temporisait: il répondait qu'il en devait conférer avec ses généraux & ses ministres. *C'est moi qui suis votre ministre & votre général*, lui répli-

quait Villars. *Vous faut-il d'autre conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le prince occupé du danger de ses états, reculait encor; il se fâchait contre le général: *Hé bien*, lui dit Villars, *si votre alteſſe électorale ne veut pas ſaiſir l'occaſion avec ſes bavarois, je vais combattre avec les français*; & auſſi-tôt il donne ordre pour l'attaque. Le prince indigné,* & ne voïant dans ce français qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'était dans les plaines d'hochſtet auprès de donavert.

20 ſept. 1703. Après la premiere charge, on vit encor un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'armée ennemie & la françaiſe, ſaiſies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le maréchal de Villars ſe vit preſque ſeul, quelques minutes, ſur le champ de bataille: il rallia les troupes, les ramena au combat, & gagna la victoire. On tua trois mille impériaux: on en prit quatre mille: ils perdirent leur canon & leur bagage. L'électeur

* Tout ceci doit ſe trouver dans les mémoires du maréchal de Villars manuſcrits: j'y ai lû ces détails. Le premier tome imprimé de ces mémoires eſt abſolument de lui; les deux autres ſont d'une main étrangére & un peu différente.

ſe

se rendit maître d'ausbourg. Le chemin de vienne était ouvert. Il fut agité dans le conseil de l'empereur, s'il sortirait de sa capitale.

La terreur de l'empereur était excusable: il était alors battu partout. Le duc de Bourgogne, aiant sous lui les maréchaux de Tallard & de Vauban, venait de prendre le vieux-brisac. Tallard venait non seulement de reprendre landau, mais il avait encor défait auprès de spire, le prince de Hesse, depuis roi de suéde, qui voulait secourir la ville. Si l'on en croit le marquis de Feuquieres (cet officier & ce juge si instruit dans l'art militaire; mais si sévére dans ses jugemens) le maréchal de Tallard ne gagna cette bataille que par une faute & par une mépriſe. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au roi: *sire, votre armée a pris plus d'étendarts & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.* 6 sept. 24 nov. 1703.

Cette action fut celle de toute la guerre où la baionnette fit le plus de carnage. Les français par leur impétuosité avaient un grand avantage en se servant de cette arme, elle est devenue depuis plus menaçante que meurtriere. Le feu soutenu & roulant a prévalu. Les allemans & les anglais s'accoûtumérent à tirer par divisions

avec plus d'ordre & de promptitude que les français. Les prussiens furent les premiers qui chargérent leurs fusils avec des baguettes de fer. Le second roi de prusse les disciplina de sorte qu'ils pouvaient tirer six coups par minute très-aisément. Trois rangs tirant à la fois & avançant ensuite rapidement, décident aujourd'hui du sort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons que ce feu ébranle, n'attendent pas l'attaque des baionnettes, & la cavalerie acheve de les rompre; ainsi la baionnette effraie plus qu'elle ne tue, & l'épée est devenue absolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adresse, le courage d'un combattant ne lui servent plus de rien. Les bataillons sont devenus de grandes machines dont la mieux montée dérange nécessairement celle qui lui est opposée. C'est précisément par cette raison que le prince Eugéne a gagné contre les turcs, les célébres batailles de temeswar & de belgrade, où les turcs auraient eu probablement l'avantage par leur nombre supérieur, s'il y avait eu ce qu'on appelle une mélée. Ainsi l'art de se détruire est non-seulement tout autre de ce qu'il était avant l'invention de la poudre, mais de ce qu'il était il y a cent ans.

Cependant

Cependant la fortune de la france se soutenant d'abord si heureusement du côté de l'allemagne, on présumait que le maréchal de Villars la pousserait encor plus loin, avec cette impétuosité qui déconcertait la lenteur allemande. Mais ce même caractére, qui en faisait un chef redoutable, le rendait incompatible avec l'électeur de baviére. Le roi voulait qu'un général ne fût sier qu'avec l'ennemi : & l'électeur de baviére fut assez malheureux, pour demander un autre maréchal de france.

Villars nécessaire en allemagne, où il avait gagné deux batailles, & où il pouvait rétablir l'empereur, fut envoié alors dans les cévennes, faire la paix avec des païsans rebelles. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. Louis XIV avait en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables que ces habitans des cévennes.

CHAPITRE DIX-HUITIEME.

Perte de la bataille de bleinheim ou d'hochſtet, & ſes ſuites.

LE duc de Marlborow était revenu vers les pais-bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avait pris bonn, réſidence de l'électeur de cologne. De-là il avait repris la ville d'hui, limbourg, & s'était rendu maître de tout le bas rhin. Le maréchal de Villeroi, au ſortir de ſa priſon, commandait en flandre, & n'était pas plus heureux contre Marlborow, qu'il l'avait été contre le prince Eugéne. En vain le maréchal de Bouflers venait de remporter, avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'eckern, contre Obdam général hollandais. Un ſuccès qui n'a point de ſuite, n'eſt rien.

Cependant, ſi le général anglais ne marchait pas au ſecours de l'empereur, la maiſon d'autriche ſemblait perdue. L'électeur de baviére était maître de paſſau. Trente-mille français, ſous les ordres du maréchal de

de Marsin, qui avait succédé à Villars, inondaient le pais au-delà du danube. Des partis couraient dans l'autriche. Vienne était menacée d'un côté par les français & les bavarois; de l'autre par le prince Ragotski, à la tête des hongrois combattans pour leur liberté, & secourus de l'argent de la france & de celui de turcs. Alors le prince Eugéne accourt d'italie: il vient prendre le commandement des armées d'allemagne: il voit à heilbron le duc de Marlborow: ce général anglais, que rien ne gênait dans sa conduite, & que sa reine & les hollandais laissaient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'empire. Il prend d'abord avec lui dix-mille anglais d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte sa marche: il arrive vers le danube auprès de donavert, vis-à-vis les lignes de l'électeur de baviére, dans lesquelles environ huit-mille français & autant de bavarois retranchés gardaient le pais conquis par eux. Après deux heures de combat, Marlborow perce à la tête de trois bataillons anglais; renverse les bavarois & les français. On dit qu'il tua six-mille hommes, & qu'il en perdit presque autant. Peu importe à un général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entre-

prise.

prise. Il prend donavert : il passe le danube : il met la baviére à contribution.

2 juill. 1704. Le maréchal de Villeroi, qui l'avait voulu suivre dans ses premiéres marches, l'avait tout d'un coup perdu de vue, & n'apprit où il était, qu'en apprenant cette victoire de donavert. Le maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente-mille hommes, vient pour s'opposer à Marlborow par un autre chemin, & se joint à l'électeur.

Dans le même tems, le prince Eugéne arrive, & se joint à Marlborow. Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même donavert, & à peu-près dans les mêmes campagnes où le maréchal de Villars avait remporté une victoire un an auparavant. Il étoit alors dans les cévennes. Je sai qu'aiant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille, par laquelle on lui mandait la disposition des deux armées, & la maniére dont le maréchal de Tallard voulait combattre, il écrivit au président de Maisons son beau-frére, que, si le maréchal de Tallard donnait bataille en gardant cette position, il serait infailliblement défait. On montra la lettre à Louis XIV.

L'armée de france, en comptant les bavarois, était de 82 bataillons & de 160 escadrons;

cadrons; ce qui faisait à-peu-près soixante-mille combattans, parce que les corps n'étaient pas complets. 64 bataillons & 152 escadrons composaient l'armée ennemie, qui n'était forte que d'environ cinquante-deux-mille hommes; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si décisive, mérite une attention particuliére. On a reproché bien des fautes aux généraux français: la premiere était, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se consumer faute de fourage, & de donner au maréchal de Villeroi le tems de tomber sur les pais-bas dégarnis, ou de s'avancer en allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée française étant un peu plus forte que celle des alliés, pouvait espérer de la défaire, & que la victoire eût détrôné l'empereur. Le Marquis de Feuquiéres compte douze fautes capitales, que firent l'électeur, Marsin, & Tallard, avant & après la bataille. Une des plus considérables était, de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé les deux corps de l'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de Villars, que cette disposition était inexcusable.

Le

Le maréchal de Tallard était à l'aîle droite ; l'électeur avec Marsin à la gauche. Le maréchal de Tallard avait dans le courage toute l'ardeur & la vivacité françaiſe, un eſprit actif, perçant, fécond en expédiens & en reſſources. C'était lui qui avait fait les traités de partage. Il était allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'eſprit & de cœur : la bataille de ſpire lui avait fait un très-grand honneur, malgré les critiques de Feuquiéres : car un général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du public, de même que le général battu a toujours tort, quelque ſage conduite qu'il ait eue.

Mais Tallard avait un malheur bien dangereux pour un général : ſa vue était ſi faible, qu'il ne diſtinguait pas les objets à vingt pas de lui. Ceux qui l'ont bien connu, m'ont dit encor que ſon courage ardent, tout contraire à celui de Marlborow, s'enflâmant dans la chaleur de l'action, ne laiſſait pas à ſon eſprit une liberté aſſez entiére. Ce défaut lui venait d'un ſang ſec & allumé. On ſait aſſez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame.

Le maréchal de Marſin n'avait juſque-là jamais commandé en chef ; & avec beaucoup d'eſprit & un ſens droit, il avait, di-

ſait-

dit-on, l'expérience d'un bon officier, plus que d'un général.

Pour l'électeur de baviére, on le regardait moins comme un grand capitaine, que comme un prince vaillant, aimable, chéri de ses sujets, aiant dans l'esprit plus de magnanimité que d'application.

Enfin la bataille commença entre midi & une heure : Marlborow & ses anglais, aïant passé un ruisseau chargeaient déja la cavalerie de Tallard. Ce général, un peu avant ce tems-là, venait de passer à la gauche, pour voir comment elle était disposée. C'était déja un assez grand désavantage, que l'armée de Tallard combattît, sans que son général fût à sa tête. L'armée de l'électeur & de Marsin n'était point encor attaquée par le prince Eugéne. Marlborow entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugéne eût pu arriver vers l'électeur à notre gauche.

Si-tôt que le maréchal de Tallard apprend que Marlborow attaque son aîle, il y court : il trouve une action furieuse engagée : la cavalerie française trois fois ralliée, & trois fois poussée. Il va vers le village de blenheim, où il avait posté 27 bataillons & 12 escadrons. C'était une petite armée séparée : elle faisait un feu continuel sur celle de Malborow

OXFORD

Malborow. De ce village où il donne ses ordres, il revole à l'endroit où Marlborow avec de la cavalerie & des bataillons entre les escadrons, pouſſait la cavalerie françaiſe.

Monſieur de Feuquiéres ſe trompe aſſurément, quand il dit que le maréchal de Tallard n'y était pas, & qu'il fut pris priſonnier en revenant de l'aîle de Marſin à la ſienne. Toutes les relations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y était préſent. Il y fut bleſſé: ſon fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute ſa cavalerie eſt miſe en déroute en ſa préſence. Marlborow vainqueur perce d'un côté entre les deux armées françaiſes; de l'autre, ſes officiers généraux percent auſſi entre ce village de blenheim & l'armée de Tallard, ſéparée encor de la petite armée qui eſt dans blenheim.

Le maréchal de Tallard, dans cette cruelle ſituation, court pour rallier quelques eſcadrons. La faibleſſe de ſa vue lui fait prendre un eſcadron ennemi pour un françaiſ. Il eſt fait priſonnier par les troupes de heſſe, qui étaient à la ſolde de l'angleterre. Au moment que le général était pris, le prince Eugéne, trois fois repouſſé, gagnait enfin l'avantage. La déroute était déja totale & la fuite précipitée dans le corps d'armée

du

du maréchal de Tallard. La consternation & l'aveuglement de toute cette droite étaient au point, qu'officiers & soldats se jettaient dans le danube, sans savoir où ils allaient. Aucun officier général ne donnait d'ordre pour la retraite; aucun ne pensait, ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de france, enfermés si malheureusement dans bleinheim, ou à les faire combattre. Le maréchal de Marsin fit alors la retraite, le comte du Bourg, depuis maréchal de france, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'hochstet; mais ni lui, ni Marsin, ni personne, ne songea à cette armée, qui restait encor dans blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle était d'onze-mille hommes effectifs; c'étaient les plus anciens corps. Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante-mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuses; mais l'endroit où on se trouve posté décide de tout. Ils ne pouvaient sortir des rues étroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille devant une armée victorieuse qui les eût à chaque instant

tant accablés par un plus grand front, par ſon artillerie, & par les canons même de l'armée vaincue, qui étaient déja au pouvoir du vainqueur. L'officier général qui devait les commander, le marquis de Clérambaut, fils du maréchal de Clérambaut, courut demander les ordres au maréchal de Tallard: il apprend qu'il eſt pris: il ne voit que des fuiards: il fuit avec eux, & va ſe noier dans le danube.

Sivieres, brigadier qui était poſté dans ce village, tente alors un coup hardi: il crie aux officiers d'artois & de provence de marcher avec lui: pluſieurs officiers, même des autres régimens y accoururent: ils fondent ſur l'ennemi: comme on fait une ſortie d'une place aſſiégée; mais après la ſortie, il faut rentrer dans la place. Un de leurs officiers, nommé Deſnonvilles, revint à cheval un moment après dans le village avec mylord Orknay d'Hamilton. *Eſt-ce un anglais priſonnier que vous nous amenez?* lui dirent les officiers en l'entourant. *Non, meſſieurs, je ſuis priſonnier moi-même, & je viens vous dire qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre priſonniers de guerre. Voilà le comte d'Orknay, qui vous offre la capitulation*

tulation. Toutes ces vieilles bandes frémirent: navarre déchira & enterra ſes drapeaux. Mais enfin il fallut plier ſous la néceſſité; & cette armée ſe rendit ſans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvait faire autrement dans ſa ſituation gênée. L'europe fut étonnée que les meilleures troupes françaiſes euſſent ſubi en corps cette ignominie. On imputait leur malheur à lâcheté: mais quelques années après, quatorze-mille ſuédois, ſe rendant à diſcrétion aux moſcovites en raſe campagne, ont juſtifié les français.

Telle fut la célébre bataille, qui en france a le nom d'*hochſtet*, en allemagne & en angleterre, de *blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq mille morts, & près de huit mille bleſſés, & le plus grand nombre du côté du prince Eugéne. L'armée françaiſe y fut preſque entiérement détruite. De ſoixante-mille hommes ſi longtems victorieux, on n'en raſſembla pas plus de vingt-mille effectifs.

Environ douze mille morts, quatorze mille priſonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendars, de drapeaux, les tentes, les équipages, le général de l'armée, & douze cens officiers de marque

au

au pouvoir du vainqueur signalérent cette journée. Les fuyards se disperserent ; près de cent lieues de pais furent perdues en moins d'un mois. La baviére entiere, passée sous le joug de l'empereur, éprouva tout ce que le gouvernement autrichien irrité avait de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'électeur se réfugiant à bruxelles, rencontra sur le chemin son frére l'électeur de cologne, chassé comme lui de ses états: ils s'embrassérent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la cour de versailles, accoûtumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arriere petit-fils de Louis XIV. Personne n'osait apprendre au roi une vérité si cruelle. Il fallut que madame de Maintenon se chargeât de lui dire qu'il n'était plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'empereur fit ériger dans les plaines de blenheim, un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante pour le roi de france; mais ce monument n'exista jamais: il n'y a eû que l'angleterre qui en ait érigé un à la gloire du duc de Malborow. La reine & le parlement lui ont fait bâtir

bâtir dans sa principale terre un palais immense, qui porte le nom de *blenheim*. Cette bataille y est représentée dans les tableaux & sur les tapisseries. Les remercimens des chambres du parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'angleterre, furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célébre Adisson, monument plus durable que le palais de blenheim, est compté par cette nation guerriere & savante, parmi les récompenses les plus honorables du duc de Marlborow. L'empereur le fit prince de l'empire, en lui donnant la principauté de mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de Marlborow étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de france dispersée, laisse aux alliés une carriere ouverte du danube au rhin. Ils passent le rhin; ils entrent en alsace. Le prince Louis de Bade, général célébre pour les campemens & pour les marches, investit landau. Le roi des romains Joseph, fils aîné de l'empereur Léopold, vient à ce siége. On prend landau: on prend trarbach. 19 & 23 nov.

Cent lieues de pais perdues n'empêchaient

chaient pas que les frontieres de la franc ne fussent encor reculées. Louis XIV so tenait son petit-fils en espagne, & ét victorieux en italie. Il fallait de grands efforts en allemagne pour résister à Marlborow victorieux, & on le fit. On rassembla les débris de l'armée: on épuisa les garnisons: on fit marcher des milices. Le ministére emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée, & on rappella du fond des cévennes le maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & se trouva près de tréves, avec des forces inférieures, vis-à-vis le général anglais. Tous deux voulaient donner une nouvelle bataille: mais le prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux anglais, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marlborow. C'était beaucoup alors. Le duc de Marlborow, qui estimait assez Villars pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant: « rendez-» moi la justice de croire que ma retraite » est la faute du prince de Bade, & que je » vous estime encor plus que je ne suis » fâché contre lui ».

mai 1705.

Les français avaient donc encor des barrieres en allemagne. La flandre où commandait le maréchal de Villeroi délivré de

sa

la prison, n'était pas entamée. En espagne, le roi Philippe V & l'archiduc Charles attendaient tous deux la couronne : le premier, de la puissance de son grand-père, & de la bonne volonté de la plûpart des espagnols ; le second, du secours des anglais, & des partisans qu'il avait en catalogne & en arragon. Cet archiduc, depuis empereur, & alors second fils de l'empereur Léopold, n'aiant rien que ce titre, alla presque sans suite à londres implorer l'appui de la reine Anne.

Alors parut toute la puissance anglaise. Cette nation, si étrangére dans cette querelle, fournit au prince autrichien deux cens vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux hollandais, neuf mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un roiaume. Mais cette supériorité que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empêchait pas que l'empereur dans sa lettre à la reine Anne, présentée par l'archiduc, ne refusât à cette souveraine sa bienfaictrice le titre de majesté : on ne la traitait que de sérénité, selon le stile de la cour de vienne, que l'usage seul pouvait justifier, & que la raison a fait changer depuis, quand la fierté a plié sous la nécessité.

CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Pertes en espagne. Pertes des batailles de ramillies & de turin, & leurs suites.

UN des premiers exploits de ces troupes anglaises, fut de prendre gibraltar, qui passait, avec raison, pour imprenable. Une longue chaîne de rochers escarpés en defendent toute approche du côté de terre : l'entrée de la mer est inaccessible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole : les bourgeois seuls de cette ville la defendraient contre mille vaisseaux & cent mille hommes. Mais cette force même fut la cause de sa prise. Il n'y avait que cent hommes de garnison ; c'en était assez : mais ils négligeaient un service qu'ils croiaient inutile. Le prince de Hesse avait débarqué avec dix-huit cens soldats dans l'isthme qui est au nord, derriere la ville ; mais de ce côté-là un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flote tira en vain quinze mille coups de canon. Enfin

des

des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchérent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devait les foudroier; elle ne joua point. Ils montent sur le mole; ils s'en rendent les maîtres: les troupes y accourent: il fallut que cette ville imprenable se rendît. Elle est encor aux anglais dans le tems que j'écris. L'espagne, redevenue une puissance sous le gouvernement de la princesse de Parme, seconde femme de Philippe v, & victorieuse depuis en afrique & en italie, voit encor, avec une douleur impuissante, gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentaient à peine, il y a deux siécles, la mer méditerranée. 4 août 1704.

Immédiatement après la prise de gibraltar, la flote anglaise maîtresse de la mer, attaqua, à la vue de malaga, le comte de Toulouse amiral de france: bataille indécise à la vérité, mais derniere époque de la puissance maritime de Louis XIV. Son fils naturel le comte de Toulouse, amiral du roiaume, y commandait cinquante vaisseaux de ligne & vingt-quatre galéres. Il se retira avec gloire & sans perte. Mais depuis, le roi aiant envoié treize vaisseaux pour attaquer gibraltar, tandis que le maréchal de Tessé l'assiégeait 16 août 1704.

mars 1705. par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête ; une autre prise par les anglais à l'abordage, après une résistance admirable ; une autre brûlée sur les côtes d'espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flotes françaises, ni sur l'océan, ni sur la méditerrannée. La marine rentra presque dans l'état dont Louis XIV l'avait tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont eû sous lui leur orient & leur couchant.

Ces mêmes anglais, qui avaient pris pour eux gibraltar, conquirent en six semaines le roiaume de valence & de catalogne pour l'archiduc Charles. Il prirent barcelone, par un hasard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

Les anglais étaient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes qu'ait jamais porté ce pais si fertile en esprits fiers, courageux, & bisarres. C'était le comte de Peterborough, homme qui ressemblait en tout à ces héros dont l'imagination des espagnols a rempli tant de livres. A quinze ans il était parti de londres pour aller faire la guerre aux mores en afrique. Il avait à vingt ans commencé la révolution d'angleterre, & s'était rendu le premier en hollande

lande auprès du prince d'Orange : mais de peur qu'on ne soupçonnât la raison de son voiage, il s'était embarqué pour l'amérique, & delà il était allé à la haie sur un vaisseau hollandais. Il donna tout son bien plus d'une fois. Il faisoit alors la guerre en espagne presque à ses dépens, & nourrissait l'archiduc & toute sa maison. C'était lui qui assiégeait barcelone avec le prince de * Darmstadt. Il lui propose une attaque soudaine aux retranchemens qui couvrent le fort mont-joui & la ville. Ces retranchemens, où le prince Darmstad périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe créve dans le fort sur le magasin des poudres, & le fait sauter : le fort est pris, la ville capitule. Le vice-roi parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étaient pas encor signés, quand on entend tout-à-coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le vice-roi à Péterborough : *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos anglais qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, & ils violent.* « Vous » vous méprenez, répondit mylord Péterbo» rough; il faut que ce soient des troupes du

* L'histoire de Reboulet appelle ce prince chef des factieux, comme s'il eut été un espagnol révolté contre Philippe v.

» prince de Darmſtadt. Il n'y a qu'un moien » de ſauver votre ville : c'eſt de me laiſſer » entrer ſur le champ avec mes anglais : » j'appaiſerai tout, & je reviendrai à la » porte achever la capitulation ». Il parlait d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger préſent, perſuada le gouverneur. On le laiſſa entrer. Il court avec ſes officiers : il trouve des allemans & des catalans qui ſaccageaient les maiſons des principaux citoiens ; il les chaſſe ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevaient : il rencontre la ducheſſe de Popoli entre les mains des ſoldats, prête à être deshonorée ; il la rend à ſon mari. Enfin aiant tout appaiſé, il retourne à cette porte, & ſigne la capitulation. Les eſpagnols étaient confondus de voir tant de magnanimité dans les anglais, que la populace avait pris pour des barbares impitoiables, parce qu'ils étaient hérétiques.

A la perte de barcelone ſe joignit encor l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Philippe v, qui avait pour lui la plus grande partie de l'eſpagne, n'avait ni généraux ni ingénieurs, ni preſque de ſoldats. La france fourniſſait tout. Le comte de Toulouſe revint bloquer le port avec vingt-cinq vaiſſeaux qui reſtaient à la fran-

ce.

ère. Le maréchal de Tessé forme le siége avec trente & un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la flote anglaise arrive ; la française se retire. Le maréchal de Tessé leve le siége avec précipitation : il laisse dans son camp des provisions immenses : il fuit & abandonne quinze cens blessés à l'humanité du comte de Péterborough. Toutes ces pertes étaient grandes : on ne savait s'il en avait plus coûté auparavant à la france pour vaincre l'espagne, qu'il lui en coûtait alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV se soûtenait par l'affection de la nation castillane, qui met son orgueil à être fidéle, & qui persistait dans son choix. 12 mai 1706.

Les affaires allaient bien en italie : Louis XIV était vengé du duc de savoie. Le duc de Vendôme avait d'abord repoussé avec gloire le prince Eugéne, à la journée de cassano près de l'adda ; journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *te deum* ; mais qui ne servent qu'à la destruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. 16 août 1705.

Après la bataille de cassano, il avait gagné pleinement celle de cassinato, en l'absence du prince Eugéne ; & ce prince étant arrivé le lendemain de la bataille, avait vu encor un détachement de ses troupes entiérement 16 avril 1706.

défait. Enfin les alliés étaient obligés de céder tout le terrain au duc de Vendôme. Il ne restait plus guére que tutin à prendre. On allait l'investir : il ne paraissait pas possible qu'on le secourût. Le maréchal de Villars, vers l'allemagne, poussait le prince de Bade. Villeroi commandait en flandre une armée de quatre-vingt-mille hommes ; & il se flattait de réparer contre Marlborow le malheur qu'il avait essuié en combattant le prince Eugéne. Son trop de confiance en ses propres lumiéres, fut plus que jamais funeste à la france.

Près de la méhaigne & vers les sources de le petite ghette, le maréchal de Villeroi avait campé son armée. Le centre était à ramillies, village devenu aussi fameux qu'hochstet. Il eût pu éviter la bataille. Les officiers généraux lui conseillaient ce parti ; mais le desir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition de maniére qu'il n'y avait pas un homme d'expérience qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recrue, ni disciplinées ni complettes, étaient au centre : il laissa les bagages entre les lignes de son armée ; il posta sa gauche derriére un marais, comme s'il eût voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi.

Marlborow, qui remarquait toutes ces fautes,

fautes, arrange son armée pour en profiter. Il voit que la gauche de l'armée française ne peut aller attaquer sa droite : il dégarnit aussi tôt cette droite, pour fondre vers ramillies avec un nombre supérieur. Monsieur de Gassion lieutenant général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au maréchal : « vous êtes perdu, si vous ne changez » votre ordre de bataille : dégarnissez votre » gauche, pour vous opposer à l'ennemi à » nombre égal : faites rapprocher vos lignes » davantage : si vous tardez un moment, » il n'y a plus de ressource ». Plusieurs officiers appuiérent ce conseil salutaire. Le maréchal ne les crut pas. Marlborow attaque. Il avait à faire à des ennemis rangés en bataille comme s'il les eût voulu poster lui-même pour les vaincre. Voilà ce que toute la france a dit ; & l'histoire est en partie le récit des opinions des hommes : mais ne devait-on pas dire aussi, que les troupes des alliés étaient mieux disciplinées : que leur confiance en leurs chefs & en leurs succès passés, leur inspirait plus d'audace ? n'y eut-il pas des régimens français qui firent mal leur devoir ? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne sont-ils pas la destinée des états ? L'armée française ne résista pas une demi-heure. On s'était battu près de

huit heures à hochſtet, & on avait tué près de huit mille hommes aux vainqueurs ; mais à la journée de ramillies, on ne leur en tua pas deux mille cinq cens : ce fut une déroute totale : les français y perdirent vingt mille hommes, & la gloire de la nation, & l'eſpérance de reprendre l'avantage. La baviére, cologne, avaient été perdues par la bataille d'hochſtet : toute la flandre eſpagnole le fut par celle de ramillies. Marlborow entra victorieux dans anvers, dans bruxelles : il prit oſtende : menin ſe rendit à lui.

Le maréchal de Villeroi, au déſeſpoir, n'oſait écrire au roi cette défaite. Il reſta cinq jours ſans envoier de courier. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui conſternait déja la cour de france. Et quand il reparut devant le roi ; ce monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *monſieur le maréchal, on n'eſt pas heureux à notre âge.*

Le roi rire auſſi-tôt le duc de Vendôme d'italie, où il ne le croiait pas néceſſaire, pour l'envoyer en flandre réparer, s'il eſt poſſible, ce malheur. Il eſpérait du moins avec apparence de raiſon, que la priſe de turin le conſolerait de tant de pertes. Le prince Eugéne n'était pas à portée de paraître

raître pour secourir cette ville. Il était au-delà de l'adige ; & ce fleuve, bordé en déçà d'une longue chaîne de retranchemens, semblait rendre le passage impraticable. Cette grande ville était assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

Le duc de la Feuillade, qui les commandait, était l'homme le plus brillant & le plus aimable du roiaume : & quoique gendre du ministre, il avait pour lui la faveur publique. Il était fils de ce maréchal de la Feuillade, qui érigea la statue de Louis XIV dans la place des victoires. On voiait en lui le courage de son pére, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendoit, pour récompense de la conquête de turin, le bâton de maréchal de france. Chamillard son beau-pére, qui l'aimait tendrement, avait tout prodigué pour lui assurer le succès. L'imagination est effraiée du détail des préparatifs de ce siége. Les lecteurs qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut-être bien-aises de trouver ici quel fut cet immense & inutile appareil.

On avait fait venir cent quarante piéces de canon, & il est à remarquer que chaque canon monté revient à environ deux mille écus. Il y avait cent dix mille boulets, cent

ſix mille cartouches d'une façon & trois cens mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-ſept mille ſept cens grenades, quinze mille ſacs à terre, trente mille inſtrumens pour le pionage, douze cens mille livres de poudre: ajoutez à ces munitions, le plomb, le fer, & le fer-blanc, les cordages, tout ce qui ſert aux mineurs, le ſoufre, le ſalpêtre, les outils de toute eſpéce. Il eſt certain, que les frais de tous ces préparatifs de deſtructions, ſuffiraient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuſe colonie. Tout ſiége de grande ville exige ces frais immenſes; & quand il faut réparer chez ſoi un village ruiné, on le néglige.

Le duc de la Feuillade, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que perſonne des entrepriſes qui ne demandaient que du courage, mais incapable de celles qui demandaient de l'art, de la méditation & du tems, preſſait ce ſiege contre toutes les régles. Le maréchal de Vauban, le ſeul général peut-être qui aimât mieux l'état que ſoi-même, avait propoſé au duc de la Feuillade, de venir diriger le ſiége comme un ingénieur, & de ſervir dans ſon armée comme volontaire; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché

caché sous de la modestie. Il fut piqué que le meilleur ingénieur de l'europe lui voulût donner des avis. Il manda dans une lettre que j'ai vuë : *j'espére prendre turin à la Cohorn.*

Ce Cohorn était le Vauban des alliés, bon ingénieur, bon général, & qui avait pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il fallait prendre turin : mais l'aiant attaqué par la citadelle, qui était le côté le plus fort, & n'aiant pas même entouré toute la ville ; des secours, des vivres, pouvaient y entrer : le duc de savoie pouvait en sortir : & plus le duc de la Feuillade mettait son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses, plus le siége traînait en longueur.

Le duc de savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le prince, qui connaissant mieux le terrain, échappe à ses poursuites. La Feuillade manque le duc de savoie, & la conduite du siége en souffre.

Presque tous les historiens ont assuré que le duc de la Feuillade ne voulait point prendre turin ; ils prétendent qu'il avait juré à Madame la duchesse de Bourgogne, de

de reſpecter la capitale de ſon pére. Ils débitent que cette princeſſe engagea madame de Maintenon à faire prendre toutes les meſures qui furent le ſalut de cette ville. Il eſt vrai que preſque tous les officiers de cette armée en ont été long-tems perſuadés: mais c'était un de ces bruits populaires, qui décréditent le jugement des nouvéliſtes, & qui deshonorent les hiſtoires. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire, que le même général eût voulu manquer turin, & prendre le duc de ſavoie.

Depuis le treize mai juſqu'au vingt juin, le duc de Vendôme au bord de l'adige favoriſait ce ſiége; & il comptait, avec ſoixante & dix bataillons & ſoixante eſcadrons, fermer tous les paſſages au prince Eugéne.

Le général des impériaux manquait d'hommes & d'argent. Les merciers de londres lui prêtérent environ ſix millions de nos livres: il fit enſuite venir des troupes des cercles de l'empire. La lenteur de ces ſecours eût pû perdre l'italie; mais la lenteur du ſiége de turin était encor plus grande.

Vendôme était déja nommé pour aller réparer les pertes de la flandre. Mais avant de quitter l'italie, il ſouffre que le prince Eugéne paſſe l'adige: Il lui laiſſe traverſer

le canal blanc, enfin le pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le rhône. Le général français ne quitta les bords du pô, qu'après avoir vu le prince Eugéne en état de pénétrer jusqu'auprès de turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en italie; tandis qu'elles paraissaient désespérées en flandre, en allemagne & en espagne.

Le duc de Vendôme va donc rassembler vers mons les débris de l'armée de Villeroi; & le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le pô les troupes du duc de Vendôme. Ces troupes étaient en désordre, comme si elles avaient été battues. Eugéne avait passé le pô à la vue de Vendôme: il passe le tanaro aux yeux du duc d'Orléans; il prend carpi, correggio, reggio; il dérobe une marche aux français; enfin il joint le duc de savoie auprès d'asti. Tout ce que put faire le duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le duc de la Feuillade au camp devant turin. Le prince Eugéne le suit en diligence. Il y avait alors deux partis à prendre; celui d'attendre le prince Eugéne dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui, lorsqu'il était encor auprès de veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre: ceux qui

qui le composaient, étaient le maréchal de Marsin, celui-là même qui avait perdu la bataille d'hochstet, le duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-Fremont, & d'autres lieutenans-généraux. « Messieurs, leur dit le » duc d'Orléans, si nous restons dans nos » lignes, nous perdons la bataille. Notre » circonvallation est de cinq lieues d'éten- » tendue, nous ne pouvons border tous ces » retranchemens. Vous voiez ici le régi- » ment de la marine, qui n'est que sur » deux hommes de hauteur : là, vous voiez » des endroits entierement dégarnis. La » doire, qui passe dans notre camp, em- » pêchera nos troupes de se porter mu- » tuellement de prompts secours. Quand le » français attend qu'on l'attaque, il perd » le plus grand de ses avantages, cette im- » pétuosité & ces premiers momens d'ar- » deur, qui décident si souvent du gain » des batailles. Croiez-moi, il faut mar- » cher à l'ennemi ». Tous les lieutenans-généraux répondirent, *il faut marcher.* Alors le maréchal de Marsin tire de sa poche un ordre du roi, par lequel on devait déférer à son avis en cas d'action ; & son avis fut de rester dans les lignes.

Le duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avait envoié à l'armée, que comme un prince

prince du sang, & non comme un général ; & forcé de suivre le conseil du maréchal de Marsin, il se prépara à ce combat si désavantageux.

Les ennemis paraissaient vouloir former à la fois plusieurs attaques. Leurs mouvemens jettaient l'incertitude dans le camp des français. Monsieur le duc d'Orléans voulait une chose : Marsin & la Feuillade une autre ; on disputait, on ne concluait rien. Enfin on laisse les ennemis passer la doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

Albergoti, placé loin de l'armée sur la montagne des capucins, avait avec lui vingt-mille hommes, & n'avait en tête que des milices, qui n'osaient l'attaquer. On lui envoie demander douze-mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne des raisons spécieuses. On les écoute : le tems se perd. Le prince Eugéne attaque les retranchemens, & au bout de deux heures il les force. Le duc d'Orléans blessé s'était retiré pour se faire panser. A peine était-il entre les mains des chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu ; que les ennemis sont maîtres du 7. sept. 1706.

camp ;

camp; & que la déroute eſt générale. Auſſi-tôt il faut fuir : les lignes, les tranchées ſont abandonnées; l'armée diſperſée. Tous les bagages, les proviſions, les munitions, la caiſſe militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le maréchal de Marſin bleſſé à la cuiſſe eſt fait priſonnier. Un chirurgien du duc de ſavoie lui coupa la cuiſſe; & le maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le chevalier Méthuen, ambaſſadeur d'angleterre auprès du duc de ſavoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de ſon pais, qu'on ait jamais emploié dans les ambaſſades, avait toujours combattu à côté de ce ſouverain. Il avait vu prendre le maréchal de Marſin, & il fut témoin de ſes derniers momens. Il m'a raconté que Marſin lui dit ces propres mots : *croiez au moins, monſieur, que ç'a été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles ſemblaient contredire formellement ce qui s'était paſſé dans le conſeil de guerre, & elles étaient pourtant vraies: c'eſt que le maréchal de Marſin, en prénant congé à verſailles, avait repréſenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis, en cas qu'ils paruſſent pour ſecourir turin : mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes,

cédentes, avait fait décider qu'on devait attendre & non présenter la bataille; & cet ordre donné dans versailles, fut cause que soixante mille hommes furent dispersés. Les français n'avaient pas eû plus de deux mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déja vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui ferait retirer une armée après la victoire, ramena vers le dauphiné les troupes après la défaite. Tout était si en désordre, que le comte de Médavy-Grancey, qui était alors dans le mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à castiglione les impériaux, commandés par le landgrave de hesse, depuis roi de suéde, ne remporta qu'une victoire inutile, quoique complette. On perdit en peu de tems le milanais, le mantouan, le piémont; & enfin le royaume de naples.

9 sept. 1706.

CHAPITRE VINGTIE'ME.

Suites des disgraces de la france & de l'espagne : humiliation, constance & ressources de Louis XIV : bataille de malplaquet.

LA bataille de hochstet avait coûté à Louis XIV la plus florissante armée, & tous le pais du danube au rhin ; elle avait coûté à la maison de baviére tous ses états. La journée de ramillies avait fait perdre toute la flandre jusqu'aux portes de lille. La déroute de turin avait chassé les français d'italie, ainsi qu'ils l'ont toujours été dans toutes les guerres depuis Charlemagne. Il restait des troupes dans le milanais, & cette petite armée victorieuse sous le comte de Médavy. On occupait encor quelques places. On proposa de céder tout à l'empereur, pourvû qu'il laissât retirer ces troupes, qui montaient à près de quinze mille hommes. L'empereur accepta cette capitulation. Le duc de savoie y consentit. Ainsi l'empereur, d'un trait de plume, devint le maître paisible en italie : la conquête

quête du roiaume de naples & de ſicile lui fut aſſurée. Tout ce qu'on avait regardé en italie comme feudataire, fut traité comme ſujet. Il taxa la toſcane à cent cinquante mille piſtoles, mantoue à quarante mille; parme, modéne, luques, génes, malgré leur liberté, furent compriſes dans ces impoſitions.

L'empereur, qui jouit de tous ces avantages, n'était pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui, ſous les apparences de la modération, avait nourri ſans éclat une ambition profonde: c'étoit ſon fils aîné Joſeph, vif, fier, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que ſon pére. Si jamais empereur parut fait pour aſſervir l'allemagne & l'italie, c'était Joſeph. Il domina de-là les monts: il rançonna le pape: il fit mettre de ſa ſeule autorité, en 1706, les électeurs de baviére & de cologne au ban de l'empire: il les dépouilla de leur électorat: il retint en priſon les enfans du bavarois, & leur ôta juſqu'à leur nom. Leur pére n'eut d'autre reſſource que d'aller traîner ſa diſgrace en france & dans les pais bas. Philippe V lui céda depuis toute la flandre eſpagnole en 1712. * S'il avait

* Dans l'hiſtoire de Reboulet, il eſt dit qu'il eut gardé

gardé cette province, c'était un établissement qui valait mieux que la baviére, & qui le délivrait de l'assujettissement à la maison d'autriche : mais il ne put jouir que des villes de luxembourg, de namur & de charleroi ; le reste était aux vainqueurs. Tout semblait déja menacer ce Louis XIV, qui avait auparavant menacé l'europe. Le duc de savoie pouvait entrer en france. L'angleterre & l'écosse se réunissaient pour ne plus composer qu'un seul roiaume ; ou plutôt l'écosse devenue province de l'angleterre, contribuait à la puissance de son ancienne rivale. Tous les ennemis de la france semblaient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la france toucher à sa ruine. Elle était pressée de tous côtés, & sur mer & sur terre. De ces flotes formidables que Louis XIV avait formées, il restait à peine trente-cinq vaisseaux. En allemagne, strasbourg était encor frontiére ; mais landau perdu laissait toujours l'alsace exposée. La provence était menacée d'une invasion par terre & par mer. Ce qu'on avait perdu en flandre faisait craindre

cette souveraineté dès l'an 1700 ; mais alors il n'avait que la vicerоiauté.

pour

pour le reste. Cependant, malgré tant de désastres, le corps de la france n'était point encor entamé; & dans une guerre si malheureuse, elle n'avait encor perdu que des conquêtes.

Louis XIV fit face partout. Quoique partout affaibli, il résistait, ou protégeait, ou attaquait encor de tous côtés. Mais on fut aussi malheureux en espagne qu'en italie, en allemagne & en flandre. On prétend que le siége de barcelone avait été encor plus mal conduit que celui de turin.

Le comte de Toulouse n'avait paru que pour ternir sa fiote à Toulon. Barcelone secourue, le siége abandonné, l'armée française, diminuée de moitié, s'était retirée sans munitions dans la navarre; petit roiaume qu'on conservait aux espagnols, & dont nos rois ajoûtent encor le titre à celui de france, par un usage qui semble au-dessous de leur grandeur.

A ces désastres s'en joignait un autre, qui parut décisif. Les portugais, avec quelques anglais, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentèrent, & s'avancèrent jusques dans l'estramadoure. C'était un français devenu pair d'angleterre, qui les commandait, mylord Galoway, autrefois comte de Ruvigni; tandis que le duc

de

de Berwick anglais étoit à la tête des troupes de france & d'espagne, qui ne pouvaient plus arrêter les victorieux.

Philippe v, incertain de sa destinée, était dans pampélune. Charles, son compétiteur, grossissait son parti & ses forces en catalogne.

Il étoit maître de l'arragon, de la province de valence, de carthagéne, d'une partie de la province de grenade. Les anglais avaient pris gibraltar pour eux, & lui avaient donné minorque, ivica & alicante. Les chemins d'ailleurs lui étaient ouverts
16 juin 1706. jusqu'à madrid. Gallowai y entra sans résistance, & fit proclamer roi l'archiduc Charles. Un simple détachement le fit aussi proclamer à tolède. Tout parut alors si désespéré pour Philippe v, que le maréchal de Vauban, le premier des ingénieurs, le meilleur des citoiens, homme toujours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la cour de france d'envoier Philippe régner en amérique. On l'eût fait embarquer avec les espagnols attachés à son parti. L'espagne eût été abandonnée aux factions civiles. Le commerce du pérou & du mexique n'eût plus été que pour les français; & dans ce revers de la famille

mille de Louis XIV, la france eût encor trouvé sa grandeur. On délibéra sur ce projet à versailles; mais la constance des castillans & les fautes des ennemis conservérent la couronne à Philippe V. Les peuples aimaient dans Philippe le choix qu'ils avaient fait, & dans sa femme, fille du duc de savoie, le soin qu'elle prenait de leur plaire, une intrépidité au dessus de son sexe, & une constance agissante dans le malheur. Elle allait elle-même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zéle, & recevoir les dons que lui apportaient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux-cens mille écus en trois semaines. Aucun des grands, qui avaient juré d'être fidéles, ne fut traître. Quand Gallowai fit proclamer l'archiduc dans madrid, on cria *vive Philippe;* & à tolède, le peuple émû chassa ceux qui avaient proclamé l'archiduc.

Les espagnols avaient jusques-là fait peu d'efforts pour soûtenir leur roi; ils en firent de prodigieux quand ils le virent abattu, & montrérent en cette occasion une espéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il est difficile de donner un roi à une nation malgré elle.

Les portugais, les anglais, les autrichiens, qui étaient en eſpagne, furent harcelés partout, manquerent de vivres, firent des fautes preſque toujours inévitables dans un pais étranger, & furent battus en détail.

22 sept. 1706. Enfin Philippe v, trois mois après être ſorti de madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que ſon rival avait éprouvé de froideur & de répugnance.

Louis xiv redoubla ſes efforts quand il vit que les eſpagnols en faiſaient; & tandis qu'il veillait à la ſûreté de toutes les côtes ſur l'océan & ſur la méditerrannée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avait une armée en flandre, une auprès de ſtrasbourg, un corps dans la navarre, un dans le rouſſillon; il envoiait encor de nouvelles troupes au maréchal de Barwick dans la caſtille.

Ce fut avec ces troupes, ſecondées des

25 avril 1707. eſpagnols, que barwick gagna la bataille importante d'almanza, ſur Gallowai. Ni Philippe v, ni l'archiduc ne furent préſens à cette journée, & c'eſt ſurquoi le fameux comte de Petersborough, ſingulier en tout, s'écria, *qu'on était bien bon de ſe battre pour eux.* Le duc d'Orléans, qui voulait y être, & qui devait commander en eſpagne, n'arriva

n'arriva que le lendemain. Mais il profita de la victoire : il prit plusieurs places ; & entre autres, lérida, l'écueil du grand Condé.

D'un autre côté, le maréchal de Villars, remis à la tête des armées, uniquement parce qu'on avait besoin de lui, réparait en allemagne le malheur de la journée d'hochstet. Il avait forcé les lignes de stolhoffen au-delà du rhin, dissipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieues à la ronde, pénétré jusqu'au danube. Ce succès passager faisoit respirer sur les frontières de l'allemagne. Mais en italie tout était perdu. Le roiaume de naples, sans défense & accoûtumé à changer de maître, était sous le joug des victorieux ; & le pape, qui n'avait pû empêcher que les troupes allemandes passassent par son territoire, voiait, sans oser murmurer, que l'empereur se fit son vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçues, & du pouvoir de la coûtume, qu'on puisse toujours s'emparer de naples sans consulter le pape, & qu'on n'ose jamais lui en refuser l'hommage. 21. mai. 1707.

Pendant que le petit-fils de Louis XIV perdait naples, l'aieul était sur le point de perdre la provence & le dauphiné. Déja

le duc de savoie & le prince Eugéne y étaient entrés par le col de tende. Ces frontiéres n'étaient pas défendues comme le sont la flandre & l'alsace, théatre éternel de la guerre, hérissé de citadelles que le danger avait averti d'élever. Point de pareilles précautions vers le var, point de ces fortes places qui arrêtent l'ennemi, & qui donnent le tems d'assembler des armées. Cette frontiére a été négligée jusqu'à nos jours, sans que peut-être on puisse en alléguer d'autre raison, sinon que les hommes étendent rarement leurs soins de tous les côtés. Le roi de france voiait avec une indignation douloureuse, que ce même duc de savoie, qui un an auparavant n'avait presque plus que sa capitale, & le prince Eugéne, qui avait été élevé dans sa cour, fussent près de lui enlever toulon & marseille.

août 1707. Toulon était assiégé & pressé: une flote anglaise, maîtresse de la mer, était devant le port & le bombardait. Un peu plus de diligence, de précaution & de concert auraient fait tomber toulon. Marseille sans défense n'aurait pas tenu; & il était vraisemblable que la france allait perdre deux provinces. Mais rarement le vraisemblable arrive. On eut le tems d'envoier des secours. On avait détaché des troupes de l'ar-

mée

mée du maréchal de Villars, dès que ces provinces avaient été menacées ; & on sacrifia les avantages qu'on avait en allemagne, pour sauver une partie de la france. Le pais par où les ennemis pénétraient est sec, stérile, hérissé de montagnes ; les vivres rares, la retraite difficile. Les maladies, qui désolérent l'armée ennemie, combattirent encor pour Louis XIV. Le siége de toulon fut levé, & bien-tôt la provence délivrée, & le dauphiné hors de danger. Tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le pais. Charles-quint y avait échoué ; & de nos jours les troupes de la reine de hongrie y échouérent encor. 22. août 1707.

Cependant cette irruption, qui avait coûté beaucoup aux alliés, ne coûtait pas moins aux français : elle avait ravagé une grande étendue de terrein, & divisé les forces.

L'europe ne s'attendait pas que dans un tems d'épuisement, & lorsque la france comptait pour un grand succès d'être échappée à une invasion, Louis XIV aurait assez de grandeur & de ressources pour tenter lui-même une invasion dans la grande-bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flotes des anglais

qui couvraient la mer. Ce projet fut proposé par des écossais attachés au fils de Jacques II. Le succès était douteux ; mais Louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avait déterminé autant que l'intérêt politique.

Porter la guerre dans la grande bretagne, tandis qu'on en soûtenait le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits ; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'écosse le fils de Jacques II, pendant qu'on pouvait à peine maintenir Philippe V sur celui d'espagne ; c'était une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'était pas destituée de vraisemblance.

Parmi les écossais, tous ceux qui ne s'étaient pas vendus à la cour de londres, gémissaient d'être dans la dépendance des anglais : leurs vœux secrets appellaient unanimement le descendant de leurs anciens rois, chassé au berceau des trônes d'angleterre, d'écosse & d'irlande, & à qui on avait disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit qu'il trouverait trente mille hommes en armes, qui combattraient pour lui, s'il pouvait seulement débarquer vers édimbourg avec quelque secours de la france.

Louis XIV qui, dans ses prospérités passées,

sées, avoit fait tant d'efforts pour le pére, en fit autant pour le fils dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport furent préparés à dunkerque. Six mille hommes furent embarqués. Le comte de Gacé, depuis maréchal de Matignon, commandait les troupes. Le chevalier de Forbin-Janson, l'un des plus grands hommes de mer, conduisait la flote. La conjoncture paraissait favorable; il n'y avait en écosse que trois mille hommes de troupes réglées. L'angleterre était dégarnie. Ses soldats étaient occupés en flandre sous le duc de Marlborow. Mais il fallait arriver; & les anglais avaient en mer une flote de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette entreprise fut entiérement semblable à celle que nous avons vûe en 1744, en faveur du petit-fils de Jacques second. Elle fut prévenue par les anglais: des contre-tems la dérangérent. Le ministére de londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de flandre. On se saisit dans édimbourg des hommes les plus suspects. Enfin, le prétendant s'étant présenté aux côtes d'écosse, & n'aiant point vu les signaux convenus; tout ce que put faire le chevalier de Forbin, ce fut de le ramener à dunkerque. Il sauva la flote; mais 1708.

tout le fruit de l'entrepriſe fut perdu. Il n'y eut que Matignon qui gagna à cette entrepriſe. Aiant ouvert les ordres de la cour en pleine mer, il y vit les proviſions de maréchal de france; récompenſe de ce qu'il voulut & de ce qu'il ne put faire.

Si jamais il y eut une viſion abſurde, c'eſt celle de quelques hiſtoriens, qui ont prétendu que la reine Anne était d'intelligence avec ſon frére. Il y a de l'imbécilité à ſuppoſer qu'elle invitât ſon compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favoriſait alors, parceque depuis elle le regarda en ſecret comme ſon héritier. Mais qui peut jamais vouloir être chaſſé par ſon ſucceſſeur?

Tandis que les affaires de la france devenaient de jour en jour plus mauvaiſes, le roi crut qu'en faiſant paroître le duc de Bourgogne ſon petit-fils à la tête des armées de flandre, la préſence de l'héritier préſomptif de la couronne ranimerait l'émulation, qui commençait trop à ſe perdre. Ce prince, d'un eſprit ferme & intrépide, était pieux, juſte & philoſophe. Il était fait pour commander à des ſages. Eléve de l'archevêque de cambrai, il aimait ſes devoirs: il aimait les hommes: il voulait les rendre heureux. Inſtruit dans l'art de la guerre

guerre, il regardait cet art plutôt comme le fléau du genre humain & comme une néceſſité malheureuſe, que comme une ſource de véritable gloire. On oppoſa ce prince philoſophe au duc de Marlborow: on lui donna pour l'aider le duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop ſouvent: le grand capitaine ne fut pas aſſez écouté, & le conſeil du prince balança ſouvent les raiſons du général. Il ſe forma deux partis: & dans l'armée des alliés, il n'y en avait qu'un; celui de la cauſe commune. Le prince Eugéne était alors ſur le rhin; mais toutes les fois qu'il fut avec Marlborow, il n'eurent jamais qu'un ſentiment.

Le duc de bourgogne était ſupérieur en forces: la france, que l'europe croiait épuiſée, lui avait fourni une armée de près de cent mille hommes; & les alliés n'en avaient alors que quatre-vingt-mille. Il avait encor l'avantage des négociations, dans un pais ſi long-tems eſpagnol, fatigué de garniſons hollandaiſes, & où beaucoup de citoiens penchaient pour Philippe V. Des intelligences lui ouvrirent les portes de gand & d'ypres; mais les manœuvres de guerre firent évanouir le fruit des manœuvres de politique. La diviſion, qui mettait de l'incertitude dans le conſeil de

guerre, fit que d'abord on marcha vers la dendre, & que deux heures après on rebrouſſa vers l'eſcaut, à oudenarde. Ainſi on perdit du tems. On trouva le prince Eugéne & Marlborow qui n'en perdaient point, & qui étaient unis. On fut mis en déroute vers oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille, mais ce fut une fatale retraite. Les fautes ſe multipliérent. Les régimens allaient où ils pouvaient, ſans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

11 juill 1708.

L'armée découragée ſe retira ſans ordre ſous gand, ſous tournai, ſous ypres, & laiſſa tranquillement le prince Eugéne, revenu du rhin, aſſiéger lille avec une armée moins nombreuſe. Mettre le ſiége devant une ville auſſi grande & auſſi fortifiée que lille, ſans être maître de gand, ſans pouvoir tirer ſes convois que d'oſtende, ſans les pouvoir conduire que par une chauſſée étroite, au haſard d'être à tout moment ſurpris; c'eſt ce que l'europe appella une action téméraire, mais que la méſintelligence & l'eſprit d'incertitude qui régnaient dans l'armée françaiſe, rendirent excuſable. C'eſt enfin ce que le ſuccès juſtifia.

Leurs

Leurs grands convois, qui pouvaient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortaient, & qui devaient être battues par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du duc de Bourgogne, qui pouvait attaquer les retranchemens de l'armée ennemie encor imparfaits, ne les attaqua pas. Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'europe, qui croiait le duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugéne & Marlborow, que ces généraux en état d'assiéger lille. Le maréchal de Boufflers la défendit pendant près de quatre mois.

Les habitans s'accoûtumérent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnait dans la ville des spectacles aussi fréquentés qu'en tems de paix; & qu'une bombe qui tomba près de la salle de la comédie n'interrompit point le spectacle.

Le maréchal de Boufflers avait mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étaient tranquilles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui mérita l'estime des ennemis, les cœurs des citoiens, & les récompenses du roi. * Les historiens, ou

* Telle est l'histoire qu'un libraire nommé Vanduren fit écrire par le jésuite la Motte, réfugié en hollande sous le nom de la Hode, continué par la

plutôt les écrivains de hollande, qui ont affecté de le blâmer, auraient dû se souvenir que quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin, & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

Cependant l'armée qui avait regardé faire le siége de lille, se fondait peu à peu; elle laissa prendre ensuite gand, bruges, & tous ses postes l'un après l'autre. Peu de campagnes furent aussi fatales. Les officiers attachés au duc de Vendôme, reprochaient toutes ces fautes au conseil du duc de Bourgogne; &, ce conseil rejettait tout sur le duc de Vendôme. Les esprits s'aigrissaient par le malheur. Un courtisan du duc de Bourgogne dit un jour au duc de Vendôme: *voilà ce que c'est que de n'aller jamais à la messe; aussi vous voyez quelles sont nos disgraces.* « Croiez-vous, lui répondit le » duc de Vendôme, que Marlborow y aille » plus souvent que moi »? Les succès rapides des alliés enflaient le cœur de l'empereur Joseph. Despotique dans l'empire, maître de landau, il voiait le chemin de paris presque ouvert par la prise de lille: déja même un parti hollandais avait eu la

Martin ére, le tout sur les prétendus mémoires d'un comte de... sécrétaire d'état.

hardieſſe de pénétrer de courtrai juſqu'à verſailles, & avait, preſque ſous les fenêtres du château, enlevé le premier écuier du roi, croiant ſe ſaiſir de la perſonne du dauphin, pére du duc de Bourgogne. La terreur était dans paris. L'empereur avait autant d'eſpérance au moins d'établir ſon frére Charles en eſpagne, que Louis XIV d'y conſerver ſon petit-fils.

Déja cette ſucceſſion, que les eſpagnols avaient voulu rendre indiviſible, était partagée entre trois têtes. L'empereur avait pris pour lui la lombardie & le roiaume de naples. Charles ſon frére avait encor la catalogne & une partie de l'arragon. L'empereur força alors le pape Clément XI à reconnaître l'archiduc pour roi d'eſpagne. Ce pape, dont on diſait qu'il reſſemblait à ſaint Pierre, parce qu'il affirmait, niait, ſe repentait, & pleurait, avait toujours reconnu Philippe V, à l'exemple de ſon prédéceſſeur; & il était attaché à la maiſon de Bourbon. L'empereur l'en punit, en déclarant dépendans de l'empire beaucoup de fiefs qui relevaient juſque alors des papes, & ſur-tout parme & plaiſance; en ravageant quelques terres eccléſiaſtiques; en ſe ſaiſiſſant de la ville de comacchio. Autrefois un pape eût excommunié tout empereur

qui

qui lui aurait disputé le droit le plus léger ; & cette excommunication eût fait tomber l'empereur du trône. Mais la puissance des clefs étant réduite au point où elle doit l'être, Clément XI animé par la france, avait osé un moment se servir de la puissance du glaive. Il arma, & s'en repentit bientôt. Il vit que les romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étaient pas faits pour manier l'épée. Il désarma ; il laissa comacchio en dépôt à l'empereur : il consentit à écrire à l'archiduc, *à notre très-cher fils roi catholique, en espagne.* Une flote anglaise dans la méditerranée, & les troupes allemandes sur ses terres, le forcérent bientôt d'écrire, *à notre très-cher fils, Charles, roi d'espagne.* Ce suffrage du pape, qui n'était rien dans l'empire d'allemagne, pouvait quelque chose sur le peuple espagnol, à qui on avait fait accroire que l'archiduc était indigne de regner, parce qu'il était protégé par des hérétiques qui s'étaient emparés de gibraltar.

août 1708. Restait à la monarchie espagnole, au-delà du continent, l'île de sardaigne avec celle de sicile. Une flote anglaise donna la sardaigne à l'empereur ; car les anglais voulaient que l'archiduc n'eût que l'espagne. Leurs armes faisaient alors les traités de partage.

partage. Ils réservérent la conquête de la sicile pour un autre tems, & aimérent mieux emploier leurs vaisseaux à chercher sur les mers les galions de l'amérique, dont ils prirent quelques-uns, qu'à donner à l'empereur de nouvelles terres.

La france était aussi humiliée que rome, & plus en danger: les ressources s'épuisaient; le crédit était anéanti; les peuples qui avaient idolâtré leur roi dans ses prospérités, murmuraient contre Louis XIV malheureux.

Des partisans, à qui le ministére avait vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'engraissaient du malheur public, & insultaient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avaient prêté était dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & sur-tout de ceux de saint-malo, qui allérent au pérou, & rapportérent trente millions, dont ils prêtérent la moitié à l'état, Louis XIV n'aurait pas eû dequoi paier ses troupes. La guerre avait ruiné l'état, & des marchands le sauvérent. Il en fut de même en espagne: les galions qui ne furent pas pris par les anglais, servirent à défendre Philippe. Mais cette ressource de quelques mois ne rendait pas les recrues de soldats

plus

plus faciles. Chamillard, élevé au miniſtére des finances & de la guerre, ſe démit en 1708 des finances, qu'il laiſſa dans un déſordre que rien ne put réparer ſous ce régne; & en 1709 il quitta le miniſtére de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochait beaucoup de fautes. Le public, d'autant plus ſévére qu'il ſouffrait, ne ſongeait pas qu'il y a des tems malheureux où les fautes ſont inévitables. * Monſieur Voiſin, qui après lui gouverna l'état militaire, & monſieur Deſmarêts qui adminiſtra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

Le cruel hiver de 1709 acheva de déſeſpérer la nation. Les oliviers, qui ſont une grande reſſource dans le midi de la france, périrent. Preſque tous les arbres fruitiers gelérent. Il n'y eut point d'eſpérance de récolte. On avait très-peu de magaſins. Les grains qu'on pouvait faire venir à grands frais des échelles du levant & de l'afrique, pouvaient être pris par les

* L'hiſtoire de l'exjéſuite la Motte rédigée par la Martiniére, dit que monſieur de Chamillard fut deſtitué du miniſtére des finances en 1703, & que la voix publique y appella le maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet hiſtorien ſont ſans nombre.

flotes

flotes ennemies, auſquelles on n'avait preſque plus de vaiſſeaux de guerre à oppoſer. Le fléau de cet hiver cruel était général dans l'europe : mais les ennemis avaient plus de reſſources. Les hollandais ſur-tout, qui ont été ſi long-tems les facteurs des nations, avaient aſſez de magaſins pour mettre les armées floriſſantes des alliés dans l'abondance; tandis que les troupes de france, diminuées & découragées, ſemblaient devoir périr de miſére.

Louis XIV, qui avoit déja fait quelques avances pour la paix, ſe détermina, dans ces circonſtances funeſtes, à envoier à la haie ſon principal miniſtre le marquis de Torci-Colbert, aſſiſté du préſident Rouillé. La démarche était humiliante. Ils virent d'abord à anvers deux magiſtrats hollandais, l'un nommé Buis, l'autre Venderduſſen, qui parlérent en vainqueurs, & qui rendirent au miniſtre du plus fier de tous les rois, toutes les hauteurs dont ils avaient été accablés en 1672.

Les états généraux n'avaient plus de ſtathouder depuis la mort du roi Guillaume, & les magiſtrats hollandais qui appellaient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étaient autant de rois. Les quatre commiſſaires hollandais députés à l'armée, traitaient

traitaient avec fierté trente princes d'allemagne à leur ſolde. * *Qu'on faſſe venir Holſtein*, diſaient-ils, *qu'on diſe à Heſſe de nous venir parler.* Ainſi s'expliquaient des marchands, qui dans la ſimplicité de leurs vêtemens & dans la frugalité de leurs repas, ſe plaiſaient à écraſer à la fois l'orgueil allemand qui était à leurs gages, & la fierté d'un grand roi autrefois leur vainqueur. Ils étaient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonſtrations de ſupériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puiſſance : ils voulaient que leur état eût en ſouveraineté dix villes en flandre : entre autres lille, qui était entre leurs mains, & tournai qui n'y était pas encor. Ainſi les hollandais prétendaient retirer le fruit de la guerre, non-ſeulement aux dépens de la france, mais encor aux dépens de l'autriche, pour laquelle ils combattaient ; comme veniſe avait autrefois augmenté ſon territoire des terres de tous ſes voiſins. L'eſprit républicain eſt au fond

* C'eſt ce que je tiens de la bouche de vingt perſonnes qui les entendirent parler ainſi à lille après la priſe de cette ville. Cependant il ſe peut que ces expreſſions fuſſent moins l'effet d'une fierté groſſière, que d'un ſtile laconique aſſez en uſage dans les armées.

aussi ambitieux que l'esprit monarchique.

Il y parut bien quelques mois après : car lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui, lorsque les armes des alliés eurent encor de nouveaux avantages, le duc de Marlborow, plus maître alors que sa souveraine en angleterre, & gagné par la hollande, fit conclurre avec les états-généraux en 1709, un traité, par lequel ils resteraient maîtres de toutes les villes frontiéres qu'on prendrait sur la france, auraient garnison dans vingt places de la flandre aux dépens du pais, dans hui, dans liége & dans bonn, & auraient en toute souveraineté la haute gueldre. Ils seraient devenus en effet souverains des dix-sept provinces des pais-bas ; ils auraient dominé dans liége & dans cologne. C'est ainsi qu'ils voulaient s'aggrandir sur les ruines même de leurs alliés. Ils nourrissaient déja ces projets élevés, quand le principal ministre de france vint leur demander la paix. Il ne faut pas être surpris s'il fut reçu avec dédain.

Après ces préliminaires d'abaissement, le ministre de Louis XIV alla à la haie recevoir, au nom de son maître, le comble de l'outrage. Il y vit le prince Eugéne, le duc de Marlborow, & le pensionnaire Heinsius,

sius. Tous trois voulaient la continuation de la guerre. Le prince y trouvait sa grandeur & sa vengeance; le second, sa gloire & une fortune immense, qu'il aimait également, le troisiéme, gouverné par les deux autres, se regardait comme un spartiate qui abaissait un roi de perse. Ils proposérent, non pas une paix, mais une tréve; & pendant cette tréve, une satisfaction entiére pour tous leurs alliés, & aucune pour les alliés du roi; à condition que le roi se joindrait à ses ennemis pour chasser d'espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commencerait par céder à jamais dix villes aux hollandais dans la flandre, par rendre strasbourg & brisac, & par renoncer à la souveraineté de l'alsace. Louis XIV ne s'était pas attendu, quand il refusait autrefois un régiment au prince Eugéne, quand Churchil n'était pas encor colonel en angleterre, & qu'à peine le nom de Heinsius lui était connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeraient de pareilles loix. Le marquis de Torci repartit sans avoir même négocié, & rapporta au roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avait jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux; il adressa une lettre circu-

22 mai 1709

circulaire, par laquelle en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il était obligé de leur faire encor soûtenir, il excitait leur indignation, leur honneur & même leur pitié. Les politiques dirent que Torci n'était allé s'humilier à la haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'europe, & pour animer les français par un juste ressentiment: mais le fait est qu'il n'y était allé que pour demander la paix. On laissa même encor quelques jours le président Rouillé à la haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes; & pour toute réponse, les états ordonnérent à Rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

Louis XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures, dit à Rouillé : *puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il se prépara donc à tenter encor la fortune en flandre. La famine qui désolait les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquaient de pain se firent soldats. Beaucoup de terres restérent en friche; mais on eut une armée. Le maréchal de Villars qu'on avait envoié commander l'année précédente en savoie quelques troupes dont il avait réveillé l'ardeur, & qui avait eu quel-

quelques petits succès, fut rappellé en flandre, comme celui en qui l'état mettait son espérance.

Déja Marlborow avait pris tournai, dont Eugéne avait couvert le siége. Déja ces deux généraux marchaient pour investir mons. Le maréchal de Villars s'avança pour les en empêcher. Il avait avec lui le maréchal de Boufflers son ancien, qui avait demandé à servir sous lui. Boufflers aimait véritablement le roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit) que dans un état monarchique, & sur-tout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en a sans doute tout autant que dans les républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur.

Dès que les français s'avancérent pour s'opposer à l'investissement de mons, les alliés vinrent les attaquer près des bois de blangies & du village de malplaquet.

Les deux armées étaient chacune d'environ quatre-vingt-mille combattans; mais celle des alliés était supérieure de quarante-deux bataillons. Les français traînaient avec eux quatre-vingt piéces de canons; les alliés cent-quarante. Le duc de Marlborow commandait l'aîle droite, où étaient

les

les anglais & les troupes allemandes à la ſolde d'angleterre. Le prince Eugéne était au centre : Tilli & un comte de Naſſau, à la gauche avec les hollandais.

Le maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laiſſa la droite au maréchal de Boufflers. Il avait retranché ſon armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, long-tems malheureuſes, dont la moitié était compoſée de nouvelles recrues, & convenable encor à la ſituation de la france, qu'une défaite entiére eût miſe aux derniers abois. Quelques hiſtoriens ont blâmé le général dans ſa diſpoſition : *il devait*, diſaient-ils, *paſſer une large trouée, au lieu de la laiſſer devant lui.* Ceux qui de leur cabinet jugent ainſi de ce qui ſe paſſe ſur un champ de bataille, ne ſont-ils pas trop habiles ? 11 ſept. 1709.

Tout ce que je ſai, c'eſt que le maréchal dit lui-même, que les ſoldats, qui aiant manqué de pain un jour entier venaient de le recevoir, en jettérent une partie pour courir plus legérement au combat. Il y a eu depuis pluſieurs ſiécles peu de batailles plus diſputées & plus longues ; aucune plus meurtriere. Je ne dirai autre choſe de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde.

monde. La gauche des ennemis, où combattaient les hollandais, fut presque toute détruite & même poursuivie la baionnette au bout du fusil. Marlborow, à la droite, faisait & soûtenait les plus grands efforts. Le maréchal de Villars dégarnit un peu son centre, pour s'opposer à Marlborow; & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvraient, furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendait, ne résista pas. Le maréchal, en accourant de sa gauche à son centre, fut blessé, & la bataille fut perdue. Le champ était jonché de près de trente mille morts ou mourans.

On marchait sur les cadavres entassés sur-tout au quartier des hollandais. La france ne perdit guére plus de huit mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laissérent environ vingt & un mille tués ou blessés. Mais le centre étant forcé, les deux aîles coupées, ceux qui avaient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

Le maréchal de Boufflers * fit la retraite en bon ordre, aidé du prince Tingri-

* Dans le livre intitulé. *Mémoires du maréchal de Barvic*, il est dit que le maréchal de Barvic fit cette retraite. C'est ainsi que tant de mémoires sont écrits.

Mont-

Montmorenci, depuis maréchal de Luxembourg, héritier du courage de ſes péres. L'armée ſe retira entre le quênoi & valenciennes, emportant pluſieurs drapeaux & étendarts pris ſur les ennemis. Ces dépouilles conſolérent Louis XIV : & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avair diſputée ſi long tems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le maréchal de Villars, en revenant à la cour, aſſura le roi, que ſans ſa bleſſure il aurait remporté la victoire. J'en ai vu ce général perſuadé; mais j'ai vu peu de perſonnes qui le cruſſent.

On peut s'étonner qu'une armée, qui avait tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avait perdu, n'eſſaiât pas d'empêcher que ceux qui n'avaient eu d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allaſſent faire le ſiége de mons. Les hollandais craignirent pour cette entrepriſe. Ils héſitérent. Mais le nom de bataille perdue impoſe aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire; & le ſoldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encor. Ainſi mons fut aſſiégé & pris, & toujours pour les hollandais qui le gardérent, ainſi que tournai & lille. 11 octob. 1709.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Louis XIV continue à demander la paix & à se défendre : le duc de Vendôme affermit le roi d'espagne sur le trône.

NOn-seulement les ennemis avançaient ainsi pié-à-pié, & faisaient tomber de ce côté toutes les barrières de la france ; mais ils prétendaient, aidés du duc de savoie, aller surprendre la franche-comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du roiaume. Le général Merci, chargé de faciliter cette entreprise en entrant dans la haute-alsace par bâle, fut heureusement arrêté près de l'île de neubourg sur le rhin, par le comte, depuis maréchal du Bourg. Je ne sai par quelle fatalité ceux qui ont porté le nom de Merci, ont toujours été aussi malheureux qu'estimés. Celui-ci fut vaincu de la maniere la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la savoie : mais on n'en craignait pas moins du côté de la flandre ; & l'intérieur du roiaume était dans un état si languissant, que le roi demanda encor la paix en suppliant. Il offrait

26 août 1709.

offrait de reconnaître l'archiduc pour roi d'espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, & de l'abandonner à sa fortune; de donner quatre places en ôtage; de rendre strasbourg & brisac; de renoncer à la souveraineté de l'alsace, & de n'en garder que la préfecture; de raser toutes ces places depuis bâle jusqu'à philisbourg; de combler le port, si long-tems redoutable, de dunkerque, & d'en raser les fortifications; de laisser aux états-généraux lille, tournai, ypres, menin, furnes, condé, maubeuge. Voilà, en partie, les points qui devaient servir de fondement à la paix qu'il implorait.

Les alliés voulurent encor avoir le triomphe de discuter les soumissions de Louis XIV. On permit à ses plénipotentiaires de venir au commencement de 1710, porter dans la petite ville de gertrudenberg, les prieres de ce monarque. Il choisit le maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé & hardi: & l'abbé, depuis cardinal de Polignac, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siécle, qui imposait par sa figure & par ses graces. L'esprit, la sagesse, l'éloquence, ne sont rien dans des ministres, lorsque le prince n'est pas heureux. Ce sont les

victoires qui font les traités. Les ambassadeurs de Louis XIV furent plutôt confinés qu'admis à gertrudenberg. Les députés venaient entendre leurs offres & les rapportaient à la haie au prince Eugéne, au duc de Marlborow, au comte de Zinzendorf ambassadeur de l'empereur; & ces offres étaient toujours reçues avec mépris. On leur insultait par des libelles outrageans, tous composés par des réfugiés français, devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marlborow & Eugéne.

Les plénipotentiaires de france poussérent l'humiliation jusqu'à promettre que le roi donnerait de l'argent pour détrôner Philippe V, & ne furent point écoutés. On exigea que Louis XIV, pour préliminaires, s'engageât seul à chasser d'espagne son petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité absurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, était inspirée par de nouveaux succès.

Tandis que les alliés parlaient ainsi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenaient la ville de douai. Ils s'emparérent bientôt après de béthune, d'aire, de saint-venant; & le lord Stairs proposa d'envoyer des partis jusqu'à paris.

Presque

Presque dans le même tems, l'armée de l'archiduc commandée par Gui de Staremberg, le général allemand qui avait le plus de réputation après le prince Eugéne, remporta près de saragosse une victoire complette, sur l'armée en qui le parti de Philippe v avait mis son espérance, & à la tête de laquelle était le marquis de Bay, général malheureux. On remarqua encor, que les deux princes qui se disputaient l'espagne, & qui étaient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne se trouvérent pas à cette bataille. De tous les princes, pour qui on combattait en europe, il n'y avait alors que le duc de savoie qui fît la guerre par lui même. Il était triste qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ses deux filles, dont il voulait détrôner l'une pour acquérir en lombardie un peu de terrain, sur lequel l'empereur Joseph lui faisait déja des difficultés, & dont on l'aurait dépouillé à la premiere occasion. 20 août 1710.

Cet empereur était heureux par-tout; & n'écait nulle part modéré dans son bonheur. Il démembrait de sa seule autorité la baviére; il en donnait les fiefs à ses parens & à ses créatures. Il dépouillait le jeune duc de la mirandole en italie; & les princes de l'empire lui entretenaient une armée

vers le rhin, ſans penſer qu'ils travaillaient à cimenter un pouvoir qu'ils craignaient: tant était encor dominant dans les eſprits, la vieille haine contre le nom de Louis XIV, qui ſemblait le premier des intérêts. La fortune de Joſeph le fit encor triompher des mécontens de hongrie. La france avait ſuſcité contre lui le prince Ragotski, armé pour ſes prétentions & pour celles de ſon pais. Ragotski fut battu; ſes villes priſes; ſon parti ruiné. Ainſi Louis XIV était également malheureux au-dehors, au-dedans, ſur mer & ſur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues ſecrettes.

Toute l'europe croiait alors que l'archiduc Charles frére de l'heureux Joſeph, régnerait ſans concurrent en eſpagne. L'europe était menacée d'une puiſſance plus terrible que celle de Charles-quint; & c'était l'angleterre long-tems ennemie de la branche d'autriche-eſpagnole, & la hollande ſon eſclave révoltée, qui s'épuiſaient pour l'établir. Philippe V, réfugié à madrid, en ſortit encor, & ſe retira à valladolid; tandis que l'archiduc Charles fit ſon entrée en vainqueur dans la capitale.

Le roi de france ne pouvait plus ſecourir ſon petit-fils; il avoit été obligé de faire en

partie

partie ce que ses ennemis exigeaient à gertruydenberg, d'abandonner la cause de Philippe, en faisant revenir, pour sa propre défense, quelques troupes démeurées en espagne. Lui-même à peine pouvait résister vers la savoie, vers le rhin, & surtout en flandre, où se portaient les plus grands coups.

L'espagne était encor bien plus à plaindre que la france. Presque toutes ses provinces avaient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenseurs. Elle était attaquée par le portugal. Son commerce périssait. La disette était générale. Mais cette disette fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étendue de pais l'affection des peuples refusait tout aux autrichiens, & donnait tout à Philippe. Ce monarque n'avait plus ni troupes, ni général de la part de la france. Le duc d'Orléans, par qui s'était un peu rétablie sa fortune chancelante, loin de continuer de commander ses armées, était regardé alors comme son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de madrid pour Philippe, malgré la fidélité de beaucoup de grands & de toute la castille, il y avait contre Philippe v un grand parti en espagne. Tous les catalans,

nation belliqueuse & opiniâtre, tenaient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'aragon était aussi gagnée. Une partie des peuples attendait alors l'événement : une autre haïssait plus l'archiduc, qu'elle n'aimait Philippe. Le duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ailleurs des ministres espagnols, & mécontent de la princesse des Ursins qui gouvernait, crut entrevoir qu'il pouvait gagner pour lui le pais qu'il était venu défendre; & lorsque Louis XIV avait proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parlait déja en espagne d'une abdication, le duc d'Orléans se crut digne de remplir la place que Philippe V semblait devoir quitter. Il avait à cette place des droits, que le testament du feu roi d'espagne avait négligés, & que son pére avait maintenus par une protestation.

Il fit par ses agens une ligue avec quelques grands d'espagne, par laquelle ils s'engageaient à le mettre sur le trône, en cas que Philippe V en descendît. Il aurait en ce cas trouvé beaucoup d'espagnols, empressés à se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. Cette entreprise, si elle eût réussi, pouvait ne pas déplaire aux puissances maritimes, qui auraient

raient moins redouté alors de voir l'espagne & la france réunies dans une même main ; & elle aurait apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le duc d'Orléans était à versailles. Ses agens furent emprisonnés en espagne. Philippe v ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvait abdiquer & d'avoir eu la pensée de lui succéder. La france cria contre le duc d'Orléans. Monseigneur, pére de Philippe v, opina dans le conseil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardait comme coupable : mais le roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voiait son petit-fils toucher à sa ruine.

Enfin, vers le tems de la bataille de saragosse, le conseil du roi d'espagne & la plûpart des grands, voiant qu'ils n'avoient aucun capitaine à oppoſer à Staremberg qu'on regardait comme un autre Eugéne, écrivirent en corps à Louis xiv, pour lui demander le duc de Vendôme. Ce prince, retiré dans anet, partit alors ; & sa présence valut une armée. La grande réputation qu'il s'était faite en italie, & que la malheureuse campagne de lille n'avait pu lui faire per-

dre, frappait les eſpagnols. Sa popularité, ſa libéralité qui allait juſqu'à la profuſion, ſa franchiſe, ſon amour pour les ſoldats, lui gagnaient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en eſpagne, il lui arriva ce qui était arrivé autrefois à Bertrand du Gueſclin. Son nom ſeul attira une foule de volontaires. Il n'avait point d'argent ; les communautés des villes, des villages & des religieux, en donnerent. Un eſprit d'enthouſiaſme ſaiſit la nation. Les débris de la bataille de ſaragoſſe ſe rejoignirent ſous lui à valladolid. Tout s'empreſſa de fournir des recrues. Le duc de Vendôme, ſans laiſſer ralentir un moment cette nouvelle ardeur, pourſuit les vainqueurs, ramene le roi à madrid, oblige l'ennemi de ſe retirer vers le portugal, le ſuit, paſſe le tage à la nage, fait priſonnier dans brihuega Stanhope avec cinq mille anglais, atteint le général Staremberg, & le lendemain lui livre la bataille de villaviciosa. Philippe v, qui n'avait point encor combattu avec ſes autres généraux, animé de l'eſprit du duc de Vendôme, ſe met à la tête de l'aîle droite. Le général prend la gauche. Il remporte une victoire entiere ; de ſorte qu'en quatre mois de tems, ce prince, qui était arrivé quand tout était déſeſpéré, rétablit

août 1710.

9 dec. 1710.

tout

tout, & affermit pour jamais la couronne d'espagne sur la tête de Philippe.

Tandis que cette révolution éclatante étonnait les alliés, une autre plus sourde, & non moins décisive, se préparait en angleterre. Une allemande avait par sa mauvaise conduite fait perdre à la maison d'autriche toute la succession de Charles-quint, & avait été ainsi le premier mobile de la guerre; une anglaise par ses imprudences procura la paix. Sara Jennings, duchesse de Marlborow, gouvernait la reine Anne, & le duc gouvernait l'état. Il avait en ses mains les finances, par le grand trésorier Godolphin, beau-père d'une de ses filles. Sunderland sécrétaire d'état, son gendre, lui soûmettait le cabinet. Toute la maison de la reine, où commandait sa femme, était à ses ordres. Il était maître de l'armée, dont il donnait tous les emplois. Si deux partis, les Whigs & les Toris, divisaient l'angleterre; les Whigs, à la tête desquels il était, faisaient tout pour sa grandeur; & les Toris avaient été forcés à l'admirer & à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire, d'ajoûter que le duc & la duchesse étaient les plus belles personnes de leur tems; & que cet avantage séduit encor la multitude, quand il est joint aux dignités & à la gloire.

Il avait plus de crédit à la haie que le grand penſionnaire ; & il influait beaucoup en allemagne. Négociateur & général toujours heureux, nul particulier n'eut jamais une puiſſance & une gloire ſi étendues. Il pouvait encor affermir ſon pouvoir par ſes richeſſes immenſes, acquiſes dans le commandement. J'ai entendu dire à ſa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui reſtait ſans aucune grace de la cour, ſoixante & dix mille piéces de revenu, qui ſont environ quinze cens mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avait pas eu autant d'œconomie que de grandeur, il pouvait ſe faire un parti, que la reine Anne n'aurait pu détruire ; & ſi ſa femme avait eu plus de complaiſance, jamais la reine n'eût briſé ſes liens. Mais le duc ne put jamais triompher de ſon goût pour les richeſſes, ni la ducheſſe de ſon humeur. La reine l'avait aimée avec une tendreſſe, qui allait juſqu'à la ſoumiſſion & à l'abandonnement de toute volonté. Dans de pareilles liaiſons, c'eſt d'ordinaire du côté des ſouverains que vient le dégoût, le caprice, la hauteur, l'abus de la ſupériorité : ce ſont eux qui font ſentir le joug, & c'était la ducheſſe de Marlborow qui l'appéſantiſſait. Il fallait une favorite

vorite à la reine Anne ; elle se tourna du côté de myladi Masham, sa dame d'atour. Les jalousies de la duchesse éclaterent. Quelques paires de gands d'une façon singuliere qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence par une mépriſe affectée, sur la robe de madame Masham, changérent la face de l'europe. Les esprits s'aigrirent. Le frére de la nouvelle favorite demanda au duc un régiment, le duc le refusa, & la reine le donna. Les Toris saisirent cette conjoncture, pour tirer la reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du duc de Marlborow, changer le ministére, faire la paix, & rappeller, s'il se pouvait la maison de Stuart sur le trône d'angleterre. Si le caractére de la duchesse eût pû admettre quelque soupleſſe, elle eût regné encor. La reine & elle étaient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce myſtére & cette familiarité laissaient toujours la voie ouverte à la réconciliation ; mais la duchesse n'employa cette ressource, que pour tout gâter. Elle écrivit impérieusement. Elle disait dans sa lettre : *rendez-moi justice, & ne me faites point de réponſe.* Elle s'en repentit ensuite : elle vint demander pardon ; elle

elle pleura : & la reine ne lui répondit autre chose, sinon ; *vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La duchesse ne parut plus à la cour ; & quelque tems après, on commença par ôter le ministére au gendre de Marlborow Sunderland, pour déposséder ensuite Godolphin, & le duc lui-même. Dans d'autres états, cela s'appelle une disgrace : en angleterre, c'est une révolution dans les affaires ; & la révolution était encor très-difficile à opérer. Les Toris, maîtres alors de la reine, ne l'étaient pas du roiaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la religion. Il n'y en a guére aujourd'hui dans la grande-bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. Les Wighs penchaient pour le presbitérianisme. C'était la faction qui avait détrôné Jacques second, persécuté Charles deux, & immolé Charles premier. Les Toris étaient pour les épiscopaux, qui favorisaient la maison de Stuart, & qui voulaient établir l'obéissance passive envers les rois, parce que les évêques en espéraient plus d'obéissance pour eux-mêmes. Ils excitérent un prédicateur à prêcher dans la cathédrale de saint Paul cette doctrine, & à désigner d'une maniere odieuse

odieuse l'administration de Marlborow, & le parti qui avait donné la couronne au roi Guillaume. Mais la reine, qui favorisait ce prêtre, ne fut pas assez puissante pour empêcher qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux chambres dans la salle de westminster, & que son sermon ne fût brûlé. Elle sentit encor plus sa faiblesse, & n'osa jamais, malgré ses secrettes inclinations pour son sang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à son frére par le parti des Whigs. Les écrivains qui disent que Marlborow & son parti tombérent quand la faveur de la reine ne les soûtint plus, ne connaissent pas l'angleterre. La reine, qui dès-lors voulait la paix, n'osait pas même ôter à Marlborow le commandement des armées; & au printems de 1711, Marlborow pressait encor la france, tandis qu'il était disgracié dans sa cour. Un agent secret de la france proposait sous-main des conditions de paix à londres; mais le ministére nouveau de la reine n'osait encor les accepter.

Un nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage. L'empereur Joseph mourut, & laissa les états de la maison d'autriche, l'empire d'allemagne, & les prétentions sur l'espagne & 17 avril 1711.

sur

sur l'amérique, à son frére Charles, qui fut élu empereur quelques mois après.

Au premier bruit de cette mort, les préjugés qui armaient tant de nations, commencérent à se dissiper en angleterre, par les soins du nouveau ministére. On avait voulu empêcher que Louis XIV ne gouvernât l'espagne, l'amérique, la lombardie, le roiaume de naples & la sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'états dans la maison de Charles VI? Pourquoi la nation anglaise aurait-elle épuisé ses trésors? Elle paiait plus que l'allemagne & la hollande ensemble. Les frais de la présente année allaient à sept millions de livres sterling. Fallait-il qu'elle se ruinât pour une cause qui lui était étrangére, & pour donner une partie de la flandre aux provinces-unies rivales de son commerce? Toutes ces raisons, qui enhardissaient la reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation; & un nouveau parlement étant convoqué, la reine eut la liberté de préparer la paix de l'europe.

Mais, en la préparant en secret, elle ne pouvait pas encor se séparer publiquement de ses alliés; & quand le cabinet négociait, Marlborow était en campagne. Il avançait toujours

toujours en flandre; il forçait les lignes, que le maréchal de Villars avait tirées de montreuil jusqu'à valenciennes; il prenait bouchain; il s'avançait au quênoi, & de-là vers paris il y avait à peine un rempart à lui opposer. sept. 1711.

Ce fut dans ce tems malheureux, que le célébre du Gué-Trouin, aidé de son courage & de l'argent de quelques marchands, n'aiant encor aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flotte, & alla prendre une des principales villes du brésil, saint sébastien de rio-janéiro. Son équipage revint chargé de richesses; & les portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on faisait au brésil, ne soulageait pas les maux de la france. sept. & oct. 1711.

CHAPITRE VINGT-DEUXIE'ME.

Victoire du maréchal de Villars à denain ; rétablissement des affaires : paix générale.

LEs négociations, qu'on entama enfin ouvertement à londres, furent plus salutaires. La reine envoia le comte de Strafford, ambassadeur en hollande, communiquer les propositions de Louis XIV. Ce n'était plus alors à Marlborow qu'on demandait grace. Le comte de Strafford obligea les hollandais à nommer des plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la france.

Trois particuliers s'opposaient toujours à cette paix. Marlborow, le prince Eugéne, & Heinsius, persistaient à vouloir accabler Louis XIV. Mais quand le général anglais retourna dans londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois. Il trouva une nouvelle chambre basse, & n'eut pas pour lui la pluralité de la haute. La reine, en créant de nouveaux pairs, avait affaibli le parti du duc, & fortifié celui de la couronne. Il fut accusé, comme Scipion, d'avoir malversé,

versé ; mais il se tira d'affaire, à-peu-près de même par sa gloire & par la retraite. Il était encor puissant dans sa disgrace. Le prince Eugéne n'hésita pas à passer à londres, pour seconder sa faction. Ce prince reçut l'accueil qu'on devait à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devait à ses propositions. La cour prévalut : le prince Eugéne retourna seul achever la guerre ; & c'était encor un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur.

Tandis qu'on s'assemble à utrecht ; tandis que les ministres de france, tant maltraités à gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité ; le maréchal de Villars, retiré derriére des lignes, couvrait encor arras & cambrai. Le prince Eugéne prénait la ville du quênoi, & il étendait dans le pais une armée d'environ cent mille combattans. Les hollandais avaient fait un effort ; & n'ayant jamais encor fourni à toutes les dépenses qu'ils étaient obligés de faire pour la guerre, ils avaient été au-delà de leur contingent cette année. La reine Anne ne pouvait encor se dégager ouvertement ; elle avait envoié à l'armée du prince Eugéne le duc d'Ormond avec douze mille anglais, & paiait encor beaucoup de troupes alle-

allemandes. Le prince Eugéne, aiant brûlé le faubourg d'arras, s'avançait sur l'armée françaiſe. Il propoſa au duc d'Ormond de livrer bataille. Le général anglais avait été envoié pour ne point combattre. Les négociations particuliéres entre l'angleterre & la france avançaient. Une ſuſpenſion d'armes fut publiée entre les deux couronnes.

19 juillet 1712. Louis XIV fit remettre aux anglais la ville de dunkerque, pour ſûreté de ſes engagemens. Le duc d'Ormond ſe retira vers gand. Il voulut emmener avec les troupes de ſa nation, celles qui étaient à la ſolde de ſa reine; mais il ne put ſe faire ſuivre, que de quatre eſcadrons de holſtein & d'un régiment liégeois. Les troupes du brandebourg, du palatinat, de ſaxe, de heſſe, de danemarck, reſterent ſous les drapeaux du prince Eugéne, & furent paiées par les hollandais. L'électeur de hanovre même, qui devait ſuccéder à la reine Anne, laiſſa malgré elle ſes troupes aux alliés, & fit voir que ſi ſa famille attendait la couronne d'angleterre, ce n'était pas ſur la faveur de la reine Anne qu'elle comptait.

Le prince Eugéne, privé des anglais, était encor ſupérieur de vingt-mille hommes à l'armée françaiſe: il l'était par ſa poſition, par l'abondance de ſes magaſins, & par neuf ans de victoires. Le

Le maréchal de Villars ne put l'empêcher de faire le siége de landrecy. La france, épuisée d'hommes & d'argent, était dans la consternation. Les esprits ne se rassuraient point par les conférences d'utrecht, que les succès du prince Eugéne pouvaient rendre infructueuses. Déja même des détachemens considérables avaient ravagé une partie de la champagne, & pénétré jusqu'aux portes de reims.

Déja l'allarme était à versailles comme dans le reste du roiaume. La mort du fils unique du roi, arrivée depuis un an : le duc de Bourgogne, la duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidément depuis quelques mois & portés dans le même tombeau ; le dernier de leurs enfans moribond ; toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangéres & à la misére publique, faisaient regarder la fin du régne de Louis XIV, comme un tems marqué pour la calamité ; & l'on s'attendait à plus de désastres, que l'on n'avait vu auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là, mourut en espagne le duc de Vendôme. L'esprit de découragement, généralement répandu en france, & que je me souviens d'avoir vu, faisait encor redouter que l'espagne, soûtenue

tenue par le duc de Vendôme, ne retombât par sa perte.

Landrecy ne pouvait pas tenir long-tems. Il fut agité dans versailles, si le roi se retireroit à chambort. Il dit au maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoquerait toute la noblesse de son roiaume, qu'il la conduirait à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périrait à la tête.

Une faute que fit le prince Eugéne, délivra le roi & la france de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étaient trop étendues; que le dépôt de ses magasins dans marchiennes était trop éloigné; que le général Albermale, posté à denain entre marchiennes & le camp du prince, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. On m'a assuré qu'une italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la haie, & qui était alors entretenue par le prince Eugéne, était dans marchiennes; & qu'elle avait été cause, qu'on avait choisi ce lieu pour servir d'entrepôt. Ce n'était pas rendre justice au prince Eugéne, de penser qu'une femme pût avoir part à ses arrangemens de guerre. Ceux qui savent qu'un curé, & un conseiller de douai nommé le Févre d'Orval, se promenant ensemble vers

ces

ces quartiers, imaginérent les premiers qu'on pouvait aisément attaquer denain & marchiennes, serviront mieux à prouver par quels secrets & faibles ressorts les grandes affaires de ce monde sont souvent dirigées. Le Févre donna son avis à l'intendant de la province; celui-ci au maréchal de Montesquiou qui commandait sous le maréchal de Villars; le général l'approuva, & l'exécuta. Cette action fut en effet le salut de la france, plus encor que la paix avec l'angleterre. Le maréchal de Villars donna le change au prince Eugéne. Un corps de dragons s'avança à la vue du camp ennemi, comme si on se préparait à l'attaquer; & tandis que ces dragons se retirent ensuite vers guise, le maréchal marche à denain avec son armée sur cinq colonnes. On force les retranchemens du général Albemarle, défendus par dix-sept bataillons: tout est tué, ou pris. Le général se rend prisonnier avec deux princes de Nassau, un prince de Holstein, un prince d'Anhalt, & tous les officiers. Le prince Eugéne arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont qui conduisait à denain, & dont les français étaient maîtres; il y perd du monde & retourne à

24 juill. 1712.

son

ſon camp, après avoir été témoin de cette défaite.

Tous les poſtes vers marchiennes le long de la ſcarpe, ſont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pouſſe à marchiennes défendue par quatre mille hommes; on en preſſe le ſiége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on les fait priſonniers, & qu'on ſe rend maître de toutes les munitions de guerre & de bouche, amaſſées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la ſupériorité eſt du côté du maréchal de Villars. L'ennemi déconcerté léve le ſiége de landrecy, & voit reprendre douai, le quênoi, bouchain. Les frontieres ſont en ſûreté. L'armée du prince Eugéne ſe retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris depuis le combat de denain juſqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus ſignalée n'aurait pas produit de plus grands avantages.

30 juillet 1712.

ſept. & oct. 1712.

Si le maréchal de Villars avait eû cette faveur populaire qu'ont eu quelques autres généraux, on l'eût appellé à haute voix le reſtaurateur de la france: mais on avouait à peine les obligations qu'on lui avait; & dans la joie publique d'un ſuccès ineſpéré, l'envie prédominait encor.

Chaque

Chaque progrès du maréchal de Villars hâtait la paix d'utrecht. Le miniſtére de la reine Anne, reſponſable à ſa patrie & à l'europe, ne négligea ni les intérêts de l'angleterre, ni ceux des alliés, ni la ſûreté publique. Il exigea d'abord, que Philippe v, affermi en eſpagne, renonçât à ſes droits ſur la couronne de france, qu'il avait toûjours conſervés; & que le duc de berri ſon frére, héritier préſomptif de la france, après l'unique arriere-petit-fils preſque mourant encor qui reſtait à Louis XIV, renonçât auſſi à la couronne d'eſpagne, en cas qu'il devînt roi de france. On voulut que le duc d'Orléans fît la même renonciation. On venait d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encor de loi reconnue, qui oblige les deſcendans à ſe priver du droit de régner, auquel auront renoncé les péres. Ces renonciations ne ſont efficaces, que lorſque l'intérêt commun continue de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmaient pour le moment préſent une tempête de douze années: & il était probable, qu'un jour plus d'une nation réunie ſoûtiendrait ces renonciations, devenues la baſe de l'équilibre & de la tranquillité de l'europe.

On donnait par ce traité au duc de savoie l'île de sicile avec le titre de roi ; & dans le continent, fénestrelles, exilles, & la vallée de pragelas. Ainsi on prenait, pour l'aggrandir, sur la maison de bourbon.

On donnait aux hollandais une barriere considérable, qu'ils avaient toujours desirée ; & si l'on dépouillait la maison de bourbon de quelques domaines en faveur du duc de savoie, on prenait en effet sur la maison d'autriche dequoi satisfaire les hollandais, qui devaient devenir, à ses dépens, les conservateurs & les maîtres des plus fortes villes de la flandre. On avait égard aux intérêts de la hollande dans le commerce. On stipulait ceux de portugal.

On réservait à l'empereur la souveraineté des dix provinces de la flandre espagnole, & le domaine utile des villes de la barriere. On lui assurait le royaume de naples & la sardaigne, avec tout ce qu'il possédait en lombardie, les quatre ports sur les côtes de la toscane. Mais le conseil de vienne se croiait trop élevé, & ne pouvait souscrire à ces conditions.

A l'égard de l'angleterre, sa gloire & ses intérêts étaient en sûreté. Elle faisait dé-

démolir & combler le port de dunkerque, objet de tant de jalousies. L'espagne la laissait en possession de gibraltar & de l'île de minorque. La france lui abandonnait la baie d'hudsons, l'île de terre-neuve & l'acadie. Elle obtenait, pour le commerce en amérique, des droits qu'on ne donnait pas aux français, qui avaient placé Philippe v sur le trône. Il faut encor compter parmi les articles glorieux au ministère anglais, d'avoir fait consentir Louis xiv à faire sortir de prison ceux de ses propres sujets qui étaient retenus pour leur religion. C'était dicter des loix, mais des loix bien respectables.

Enfin la reine Anne, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secrettes inclinations de son cœur, faisait affirer & garantir sa succession à la maison de hanovre.

Quant aux électeurs de baviere & de cologne, le duc de baviere devait retenir le duché de luxembourg & le comté de namur, jusqu'à ce que son frère & lui fussent rétablis dans leurs électorats; car l'espagne avait cédé ces deux souverainetés au bavarois, en dédommagement de ses pertes; & les alliés n'avaient pris ni namur ni luxembourg.

Pour la france, qui démoliſſait dunkerque, & qui abandonnait tant de places en flandre, autrefois conquiſes par ſes armes, & aſſurées par les traités de nimégue & de riſwick, on lui rendait lille, aire, béthune, & ſaint-venant.

Ainſi il paraiſſait que le miniſtére anglais rendait juſtice à tout le monde: mais les Whigs ne la lui rendirent pas; & la moitié de la nation perſécuta bientôt la mémoire de la reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un ſouverain puiſſe jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la france, & de ne l'avoir pas fait.

Tous ces traités furent ſignés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713. Soit opiniâtreté du prince Eugéne, ſoit mauvaiſe politique du conſeil de l'empereur; ce monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il aurait eu certainement landau, & peut-être ſtrasbourg, s'il s'était prêté d'abord aux vues de la reine Anne. Il s'obſtina à la guerre, & il n'eut rien. Le maréchal de Villars, ayant mis ce qui reſtait de la flandre françaiſe en ſûreté, paſſa vers le rhin, & après s'être rendu maître de ſpire, de worms, de tous les pais d'a-

d'alentour, il prend ce même landau que l'empereur eût pu conserver par la paix; il force les lignes que le prince Eugène avait fait tirer dans le brisgau; défait dans ses lignes le maréchal de Vaubonne; assiége & prend fribourg, la capitale de l'autriche antérieure. 20 août 1713. 20 sept. 30 octob.

Le conseil de vienne pressait de tous côtés les secours qu'avaient promis les cercles de l'empire, & ces secours ne venaient point. Il comprit alors que l'empereur, sans l'angleterre & la hollande, ne pouvait prévaloir contre la france; & il se résolut trop tard à la paix.

Le maréchal de Villars, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette paix à rastat avec le prince Eugéne. C'était peut-être la première fois qu'on avait vu deux généraux opposés, au sortir d'une campagne, traiter au nom de leurs maîtres. Ils y portérent tous deux la franchise de leur caractére. J'ai ouï conter au maréchal de Villars, qu'un des premiers discours qu'il tint au prince Eugéne, fut celui-ci: *monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à vienne, & les miens à versailles.* En effet, l'un & l'autre eurent toujours dans leurs cours des cabales à combattre.

Il ne fut point question dans ce traité, des droits que l'empereur réclamait toujours sur la monarchie d'espagne, ni du vain titre de roi catholique, que Charles VI prit toujours, tandis que le royaume restait assuré à Philippe V. Louis XIV garda strasbourg & landau qu'il avait offert de céder auparavant, huningue & le nouveau brisac qu'il avait proposé lui-même de raser, la souveraineté de l'alsace à laquelle il avait offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable; il fit rétablir dans leurs états & dans leurs rangs, les électeurs de cologne & de bavière.

C'est une chose très-remarquable, que la france dans tous ses traités avec les empereurs, a toujours protégé les droits des princes & des états de l'empire. Elle posa les fondemens de la liberté germanique à munster, & fit ériger un huitième électorat pour cette même maison de bavière. Le traité de nimégue confirma celui de westphalie. Elle fit rendre par le traité de riswick, tous les biens du cardinal de Furstemberg. Enfin par la paix d'utrecht, elle rétablit deux électeurs. Il faut avouer que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la france reçut la loi de l'angleterre, & la fit à l'empire.

Les

Les mémoires historiques du tems, sur lesquels on a formé des compilations de tant d'histoires de Louis XIV, disent que le prince Eugéne, en finissant les conférences, prit le duc de Villars d'embrasser pour lui les genoux de Louis XIV, & de présenter à ce monarque, les assurances du plus profond respect *d'un sujet envers son souverain.* Premiérement, il n'est pas vrai qu'un prince, petit-fils d'un souverain, demeure le sujet d'un autre prince, pour être né dans ses états. Secondement, il est encor moins vrai que le prince Eugéne, vicaire-général de l'empire, pût se dire sujet du roi de France.

Cependant chaque état le mit en possession de ses nouveaux droits. Le duc de Savoie se fit reconnaître en Sicile, sans consulter l'empereur qui s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ses troupes dans Lille. Les hollandais se saisirent des villes de leur barriere; & la flandre leur a payé toujours douze cens cinquante mille florins par an, pour être les maîtres chez elle. Louis XIV fit combler le port de dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, sous les yeux d'un commissaire anglais. Les dunkerquois, qui voiaient par-là tout leur com-

merce périt, députérent à londres, pour implorer la clémence de la reine Anne. Il était triste pour Louis XIV, que ses sujets allassent demander grace à une reine d'angleterre; mais il fut encor plus triste pour eux, que la reine Anne fût obligée de les refuser.

Le roi quelque tems après fit élargir le canal de mardick, & au moien des écluses, on fit un port qu'on disait déja égaler celui de dunkerque. Le comte de Stairs, ambassadeur d'angleterre, s'en plaignit vivement à ce monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous aions, que Louis XIV répondit au lord Stairs: *monsieur l'ambassadeur, j'ai toujours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir.* Je sai de science certaine que jamais Louis XIV ne fit une réponse si peu convenable. Il n'avait jamais été le maître chez les anglais; il s'en fallait beaucoup. Il l'était chez lui; mais il s'agissait de savoir s'il était le maître d'éluder un traité, auquel il devait son repos, & peut-être une grande partie de son roiaume.

La clause du traité qui portait la démolition du port de dunkerque & de ses écluses, ne stipulait pas qu'on ne ferait point

de

de port à mardick. On a osé imprimer que le lord Bolimbrooke qui rédigea le traité, fit cette omission, gagné par un présent d'un million. On trouve cette lâche calomnie dans l'histoire de Louis XIV, sous le nom de *la martinière*; & ce n'est pas la seule qui deshonore cet ouvrage. Louis XIV paraissait être en droit de profiter de la négligence des ministres anglais, & de s'en tenir à la lettre du traité; mais il aima mieux en remplir l'esprit uniquement pour le bien de la paix: & loin de dire au lord Stairs, *qu'il ne le fit pas souvenir qu'il avait été autrefois le maître chez les autres*, il voulut bien céder à ses représentations auxquelles il pouvait résister. Il fit discontinuer les travaux de mardick au mois d'avril 1714. Les ouvrages furent démolis bientôt après dans la régence, & le traité accompli dans tous ses points.

Après cette paix d'utrecht & de rastat, Philippe V ne jouit pas encor de toute l'espagne; il lui resta la catalogne à soûmettre, ainsi que les îles de majorque & d'ivica.

Il faut savoir que l'empereur Charles ayant laissé sa femme à barcelonne, ne pouvant soûtenir la guerre d'espagne, & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la

paix d'utrecht, était cependant convenu alors avec la reine Anne, que l'impératrice & ses troupes, devenues inutiles en catalogne, seraient transportées sur des vaisseaux anglais. En effet la catalogne avait été évacuée, & Staremberg en partant s'était démis de son titre de vicerοi: mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un prompt secours de la part de l'empereur, & même de l'angleterre. Ceux qui avaient alors le plus de crédit dans cette province, imaginérent qu'ils pourraient former une république sous une protection étrangére, & que le roi d'espagne ne serait pas assez fort pour les conquérir. Ils déployérent alors ce caractére que Tacite leur attribuait il y a si long-tems: « nation intrépide, dit-il, qui » compte la vie pour rien, quand ils ne » l'emploient pas à combattre ».

S'ils avaient fait pour Philippe v leur roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui, jamais l'archiduc n'eût dispersé l'espagne. Ils prouvérent par leur opiniâtre résistance, que Philippe v, délivré même de son compétiteur, ne pouvait seul les réduire. Louis xiv, qui dans les derniers tems de la guerre, n'avait pu fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre

Charles

Charles son concurrent, lui en envoia alors toutes ses sujets révoltés. Une escadre française bloqua le port de barcelone, & le maréchal de Berwick l'assiégea par terre.

La reine d'angleterre fidèle à ses traités, ne secourut point cette ville. L'empereur d'allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. Les prêtres, les moines, coururent aux armes & sur les brèches, comme s'il s'était agi d'une guerre de religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur maître. Plus de cinq cens ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main. On peut juger si leurs discours & leurs exemples avaient animé les peuples.

Ils arborérent sur la brèche un drapeau noir, & soûtinrent plus d'un assaut. Enfin les assiégeans aiant pénétré, les assiégés se battirent encor de rue en rue; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne était prise, ils demanderent encor en capitulant qu'on leur conservât tous leurs priviléges. Ils n'obtinrent que la vie & leurs biens. La plûpart de leurs priviléges leur furent ôtés. Soixante moines condamnés aux galéres, furent la seule vengeance que

11 sept. 1714.

par les brouilleries imprévues de l'angleterre. Le conseil d'espagne, qui n'avait appellé le duc d'Anjou au trône que dans le dessein de ne jamais démembrer la monarchie, en vit beaucoup de parties séparées. La lombardie, la flandre, reſtèrent à la maiſon d'autriche: la maiſon de pruſſe eut une petite partie de cette même flandre; & les hollandais dominèrent dans une autre: une quatriéme partie demeura à la france. Ainſi l'héritage de la maiſon de bourgogne reſta partagé entre quatre puiſſances; & celle qui ſemblait y avoir le plus de droit, n'y conſerva pas une métairie. La ſardaigne, inutile à l'empereur, lui reſta pour un tems. Il jouit quelques années de naples, ce grand fief de rome, qu'on s'eſt arraché ſi ſouvent & ſi mal-à-propos. Le duc de ſavoie eut quatre ans la ſicile, & ne l'échangea que pour ſoutenir contre le pape le droit ſingulier, mais ancien, d'être pape lui-même dans cette île; c'eſt-à-dire d'être, au dogme près, ſouverain abſolu en matiere de religion.

La vanité de la politique parut encor plus après la paix d'utrecht, que pendant la guerre. Il eſt indubitable que le nouveau miniſtére de la reine Anne voulait préparer en ſecret le rétabliſſement du fils de jacques II ſur le trône. La reine Anne elle-même

com-

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Tableau de l'europe, depuis la paix d'Utrecht, jusqu'en 1750.

J'Oſe appeller encor cette longue guerre, une guerre civile. Le duc de ſavoie y fut armé contre ſes deux filles. Le prince de Vaudémont, qui avait pris le parti de l'archiduc Charles, avait été ſur le point de faire priſonnier dans la lombardie ſon propre pére, qui tenait pour Philippe v. L'eſpagne avait été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de calviniſtes français avaient ſervi contre leur patrie. C'était enfin pour une ſucceſſion entre parens, que la guerre générale avait commencé; & l'on peut ajoûter que la reine d'angleterre exclaait du trône ſon frére, que Louis xiv protégeait, & qu'elle fut obligée de proſcrire.

Les eſpérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme elles le ſont toujours. Charles vi, deux fois reconnu dans madrid, fut chaſſé d'eſpagne. Louis xiv, près de ſuccomber, ſe releva par

régence d'un pais où il ne pouvait régner. Ainsi après la mort de Louis XIV, toutes les vues, toutes les négociations, toute la politique, changérent, & dans sa famille, & chez tous les princes.

Le régent de france, uni avec les anglais, attaqua l'espagne; de sorte que la premiere guerre de Louis XV, fut entreprise contre son oncle, que Louis XIV avait établi au prix de tant de sang.

Dans le tems de cette courte guerre, le ministére d'espagne voulut tromper le duc de savoie; & le duc de savoie voulut tromper l'empereur. Et il résulta de ce cahos d'intrigues, que les espagnols dépouillérent l'empereur de la sardaigne, & le duc de savoie de la sicile en 1718. Mais forcés par la france qui les battait sur terre, & par les anglais qui les battaient sur mer, ils rendirent alors la sicile à la maison d'autriche, & la sardaigne devint le partage des ducs de savoie, qui la possédent encor, & qui prennent le titre de rois de sardaigne.

Pour mieux sentir par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde sont gouvernées, il faut remarquer que l'empire ottoman, qui avait pu attaquer l'empire d'allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la conclusion totale de la paix générale,

tale, pour faire la guerre à l'empereur, contre des troupes aguerries, commandées par le prince Eugéne, qui vainquit les turcs dans deux journées mémorables, & qui les réduisit à demander une paix humiliante: & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires sont remplies, ce même empereur, vainqueur des turcs, ne put avoir la sicile que par le secours des anglais & du régent de france.

Mais ce qui étonna le plus toutes les cours de l'europe, ce fut de voir quelque tems après, en 1724 & 1725, Philippe V & Charles VI, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le miniſtére de madrid gouverna une année entiére la cour de vienne. Cette cour, qui n'avait jamais eû d'autre intention que de fermer à la maiſon françaiſe d'eſpagne tout accès dans l'italie, ſe laiſſa entraîner loin de ſes propres ſentimens, au point de recevoir un fils de Philippe V & d'Eliſabeth de Parme ſa ſeconde femme, dans cette même italie, dont on voulait exclure tout français & tout eſpagnol. L'empereur donna à ce fils puîné de ſon concurrent, l'inveſtiture de parme & de plaiſance, & du grand duché de toſcane,

Quoique

Quoique la succession de ces états ne fût point ouverte, dom Carlos y fut introduit avec six mille espagnols ; & il n'en coûta à l'espagne que deux cens mille pistoles données à vienne.

Cette faute du conseil de l'empereur ne fut pas au rang des fautes heureuses ; elle lui coûta plus cher dans la suite. Tout était étrange dans cet accord ; c'était deux maisons ennemies qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre ; c'était les anglais, qui aidaient tout fait pour détrôner Philippe V., & lui aiant arraché minorque & gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité ; c'était un hollandais, Ripperda, devenu duc & tout-puissant en espagne, qui le signait, qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le royaume de Maroc, où il tenta d'établir une religion nouvelle.

Cependant en france la régence du duc d'Orléans, que ses ennemis secrets & le bouleversement général des finances devaient rendre la plus orageuse des régences, avait été la plus paisible & la plus fortunée. L'habitude que les français avaient prise d'obéir sous Louis XIV, fit la sûreté du régent & la tranquillité publique. Une conspiration dirigée de loin par le cardinal Alberoni, & mal tramée en france, fut découverte,

couverte, & dissipée aussi-tôt que formée. Le parlement, qui dans la régence de la reine Anne avait fait la guerre civile pour douze charges de maîtres des requêtes, & qui avait cassé les testamens de Louis XIII & de Louis XIV., avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eut augmenté la valeur numéraire des espéces trois fois au-delà du prix ordinaire. Sa marche à pied de la grand'chambre au louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un roiaume d'avoir chez soi plus de cinq cens francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entiére des espéces dans le public, tout un peuple en foule se pressant pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie nécessaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la france était inondée; plusieurs citoiens écrasés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais roial, ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin ce fameux système de Laws, qui semblait devoir ruiner la régence & l'état, soûtint en effet l'un & l'autre par des conséquences que personne n'avait prévues.

La

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux magistrats, aux évêques & aux princes, détourna tous les esprits de toute attention au bien public, & de toute vue politique & ambitieuse, en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'était un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoiens pariaient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il arriva par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un système tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la compagnie des indes, établie autrefois par le célébre Colbert, & ruinée par les guerres. Enfin s'il y eut beaucoup de fortunes particulières détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce système éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent le courage.

Après que la confusion des finances eut cessé avec la régence, celle des affaires politiques cessa aussi, lorsque le cardinal de Fleury fut à la tête du ministére. S'il y a jamais eû quelqu'un d'heureux sur la terre, c'était sans doute le cardinal de Fleury. On

le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans ; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742, tout lui prospéra. Il conserva, jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans une tête saine, libre & capable d'affaires.

Quand on songe que de mille contemporains il y en a très-rarement un seul qui parvienne à cet âge, on est obligé d'avouer, que le cardinal de Fleury eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singulière, en ce qu'aiant commencé si tard, elle dura si longtems sans aucun nuage ; sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On sait quelles étaient les richesses & la magnificence du cardinal d'Amboise, qui aspirait à la tiare ; & la simplicité arrogante de Ximenès, qui levait des armées à ses dépens, & qui, vêtu en moine, disait qu'avec son cordon il conduisait les grands d'espagne. On connaît le faste roial de Richelieu, les richesses prodigieuses accumulées par Mazarin. Il restait au cardinal de Fleury la distinction de la modestie. Il fut simple & œconome en tout, sans jamais se dé-

démentir. L'élévation manquait à son caractère. Ce défaut tenait à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix: il prouva que les esprits doux & concilians sont faits pour gouverner les autres.

Il laissa tranquillement la france réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'état comme un corps puissant & robuste qui se rétablit de lui-même.

Les affaires politiques rentrèrent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'europe, le premier ministre d'angleterre, Robert Walpole, était d'un caractère aussi pacifique; & ces deux hommes continuèrent à maintenir presque toute l'europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'utrecht jusqu'en 1733; repos qui n'avait été troublé qu'une fois par la guerre passagère de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui, cultivant à l'envi le commerce & les arts, oublièrent toutes leurs calamités passées.

En ces tems-là se formaient deux puissances dont l'europe n'avait point entendu parler avant ce siécle. La première était la russie, que le czar Pierre le grand avait tirée de la barbarie. Cette puissance ne consistait

avant

ment lui que dans les déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connoissances, tel que de tout tems ont été les tartares. Il était si étranger à la france & si peu connu, que lorsqu'en 1668 Louis XIV avoit reçu une ambassade moscovite, on célébra par une médaille cet événement, comme l'ambassade des siamois.

Cet empire nouveau commença à influer sur toutes les affaires, & à donner des loix au nord, après avoir abattu la suéde. La seconde puissance, établie à force d'art & sur des fondemens moins vastes, était la prusse. Ses forces se préparaient & ne se déployaient pas encor.

La maison d'autriche était restée à-peu-près dans l'état où la paix d'utrecht l'avait mise. L'angleterre conservait sa puissance sur mer, & la hollande perdait insensiblement la sienne. Ce petit état, puissant par le peu d'industrie des autres nations, tombait en décadence, parce que ses voisins faisaient eux-mêmes le commerce, dont il avait été le maître. La suéde languissait. Le danemarck était florissant. L'espagne & le portugal subsistaient par l'amérique. L'italie, toujours faible, était divisée en autant d'états qu'au commencement du siécle, si on excepte mantoue, devenue patrimoine autrichien.

La

La savoie donna alors un grand spectacle au monde, & une grande leçon aux souverains. Le roi de sardaigne, duc de savoie, victor-Amédée, tantôt allié, tantôt ennemi de la france & de l'autriche, & dont l'incertitude avoit passé pour politique, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avait portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice, un an après. La société de sa maîtresse devenue sa femme, la dévotion & le repos, ne purent satisfaire une ame occupée pendant cinquante ans des affaires de l'europe. Il fit voir quelle est la faiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre souverains dans ce siécle renoncérent à la couronne; Christine, Casimir, Philippe v, & Victor-Amédée. Philippe v ne reprit le gouvernement que malgré lui. Casimir n'y pensa jamais. Christine en fut tentée quelque tems, par un dégoût qu'elle eut à rome. Amédée seul voulut remonter par la force sur le trône que son inquiétude lui avait fait quitter. La suite de cette tentative est connue. Son fils, Charles-Emanuel, aurait acquis une gloire au-dessus des couronnes, en remettant à son pére celle qu'il

qu'il tenait de lui, si ce pére seul l'eût redemandée, & si la conjoncture des tems l'eût permis ; mais c'était une maîtresse ambitieuse qui voulait régner, & tout le conseil fut forcé d'en prévenir les suites funestes, & de faire arrêter celui qui avait été son souverain. Il mourut depuis en prison. Il est très-faux que la cour de france voulut envoier vingt-mille hommes, pour défendre le pére contre le fils, comme on l'a dit dans des mémoires de ce tems-là. Ni l'abdication de ce roi, ni sa tentative pour reprendre le sceptre, ni sa prison, ni sa mort, ne causérent le moindre mouvement chez les nations voisines.

Tout était paisible depuis la russie jusqu'à l'espagne, lorsque la mort d'Auguste second replongea l'europe dans les dissensions & dans les malheurs, dont elle est si rarement exemte.

Le roi Staniſlas, beau-pére de Louis XV, déja nommé roi de pologne en 1704, fut élu roi en 1733, de la maniére la plus légitime & la plus solennelle. Mais l'empereur Charles IV fit procéder à une autre élection appuiée par ses armes & par celles de la russie. Le fils du dernier roi de pologne, électeur de saxe, qui avait épousé une niéce de Charles VI, l'emporta sur son concur-

rent. Ainſi la maiſon d'autriche, qui n'avait pas eu le pouvoir de ſe conſerver l'eſpagne & les indes occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avait pu établir une compagnie de commerce à oſtende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-pére de Louis xv. La france vit renouveller ce qui était arrivé au prince Armand de Conti, qui ſolennellement élu, mais n'aiant ni argent ni troupes, & plus recommandé que ſoûtenu, perdit le roiaume où il avait été appellé.

Le roi Staniſlas alla à dantzig ſoûtenir ſon élection. Le grand nombre, qui l'avait choiſi, céda bientôt au petit nombre qui lui était contraire. Ce pais, où le peuple eſt eſclave, où la nobleſſe vend ſes ſuffrages, où il n'y a jamais dans le tréſor public de quoi entretenir les armées, où les loix ſont ſans vigueur, où la liberté ne produit que des diviſions; ce pais, dis-je, ſe vantait en vain d'une nobleſſe belliqueuſe, qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes. Dix mille ruſſes firent d'abord diſparaître tout ce qui était aſſemblé en faveur de Staniſlas. La nation polonaiſe, qui un ſiécle auparavant regardait les ruſſes avec mépris, était alors intimidée & conduite par eux. L'empire de ruſſie était devenu

venu formidable, depuis que Pierre le grand l'avait formé. Dix-mille esclaves russes disciplinés dispersérent toute la noblesse de pologne ; & le roi Staniſlas, renfermé dans la ville de dantzig, y fut bien-tôt assiégé par une armée de trente-mille hommes.

L'empereur d'allemagne, uni avec la russie, était sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la france eût envoié par mer une nombreuse armée : mais l'angleterre n'aurait pas vû ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le cardinal de Fleury, qui ménageait l'angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entiérement le roi Staniſlas, ni hazarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze-cens hommes, commandée par un brigadier. Cet officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse : il jugea, quand il fut près de dantzig, qu'il sacrifierait sans fruit ses soldats, & il alla relâcher en danemarck. Le comte de Plélo, ambaſſadeur de france auprès du roi de danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paraiſſait humiliante. C'était un jeune homme, qui joignait à l'étude des belles lettres & de la philoſophie des sentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir dantzig con-

tre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des secrétaires d'état, laquelle finissait par ces mots : « je suis sûr » que je n'en reviendrai pas ; je vous re- » commande ma femme & mes enfans ». Il arriva à la rade de dantzig, débarqua & attaqua l'armée russe ; il y périt percé de coups, comme il l'avait prévû ; & ce qui ne fut pas tué de sa troupe, fut prisonnier de guerre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort. Dantzig fut pris ; l'ambassadeur de france auprès de la pologne, qui était dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les priviléges de son caractére. Le roi Staniſlas n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vû sa tête mise à prix par le général des moscovites, dans un pais libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avait élû suivant toutes les loix.

A l'égard des quinze-cens français qu'on avait si imprudemment envoiez contre une armée entiére de russes, ils firent une capitulation honorable. Mais un navire de russie aiant été pris dans ce tems-là même par un vaisseau du roi de france, les quinze-cens hommes furent transportés & retenus auprès de pétersbourg. Ils pouvaient s'attendre

dre à être inhumainement traités dans un pais qu'on avait regardé comme barbare au commencement du siécle. L'impératrice Anne regnait alors; elle traita les officiers comme des ambassadeurs, & fit donner aux soldats des rafraîchissemens & des habits. Cette générosité inouie jusqu'alors, était en même-tems l'effet du prodigieux changement que le czar Pierre avait fait dans la cour de russie, & une espèce de vengeance noble que cette cour voulait prendre des idées désavantageuses sous lesquelles l'ancien préjugé des nations l'envisageait encor.

Le ministére de france eût entiérement perdu cette réputation nécessaire au maintien de la grandeur, si elle n'eût tiré vengeance d'un tel outrage; mais cette vengeance n'était rien, si elle n'était pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettait pas qu'on se portât sur les moscovites; & la politique voulait que la vengeance tombât sur l'empereur. On l'exécuta efficacement en allemagne & en italie. La france s'unit avec l'espagne & la sardaigne. Ces trois puissances avaient leurs intérêts divers, qui tous concouraient au même but, d'affaiblir l'autriche.

Les ducs de savoie avaient depuis long-

tems accrû petit à petit leurs états, tantôt en vendant leur secours aux empereurs, tantôt en se déclarant contre eux. Le roi Charles-Emanuel espérait le milanais; & il lui fut promis par les ministres de versailles & de madrid. Le roi d'espagne Philippe v, ou plutôt la reine Elisabeth de parme son épouse, espérait pour ses enfans de plus grands établissemens que parme & plaisance. Le roi de france n'envisageait aucun avantage pour lui que sa propre gloire, l'abaissement de ses ennemis, & le succès de ses alliés.

Personne ne prévoiait alors que la lorraine dût être le fruit de cette guerre. On est presque toujours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promptement terminée, que celle qui unissait ces trois monarques.

L'angleterre & la hollande, accoûtumées depuis long-tems à se déclarer pour l'autriche contre la france, l'abandonnérent en cette occasion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équilibre & de modération, que la cour de france avait acquise. L'idée de ses vûes pacifiques & dépouillées d'ambition, enchaînait encor ses ennemis naturels, lors même qu'elle faisait la guerre;

&

& rien ne fit plus d'honneur au miniſtére, que d'être parvenu à faire comprendre à ces puiſſances, que la france pouvait faire la guerre à l'empereur, ſans allarmer la liberté de l'europe. Tous les potentats regardérent donc tranquillement ſes ſuccès rapides. Une armée françaiſe fut maîtreſſe de la campagne ſur le rhin, & les troupes de france, d'eſpagne & de ſavoie jointes enſemble, furent les maîtreſſes de l'italie. Le maréchal de Villars finit ſa glorieuſe carriere à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris milan. Le maréchal de Coigni, ſon ſucceſſeur, gagna deux batailles; tandis que le duc de Montemar, général des eſpagnols, remporta une victoire dans le roiaume de naples, à bitonto, dont il eut le ſurnom. C'eſt une récompenſe que la cour d'eſpagne donne ſouvent, à l'exemple des anciens romains. Dom Carlos, qui avait été reconnu prince héréditaire de toſcane, fut bientôt roi de naples & de ſicile. Ainſi l'empereur Charles VI perdit preſque toute l'italie, pour avoir donné un roi à la pologne: & un fils du roi d'eſpagne eut en deux campagnes, ces deux ſiciles, priſes & repriſes tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maiſon d'autriche pendant plus de deux ſiécles.

Cette guerre d'italie eſt la ſeule qui ſe ſoit terminée avec un ſuccès ſolide pour les français depuis Charlemagne. La raiſon en eſt, qu'ils avaient pour eux le gardien des alpes, devenu le plus puiſſant prince de ces contrées ; qu'ils étaient ſecondés des meilleures troupes d'eſpagne, & que les armées furent toujours dans l'abondance.

L'empereur fut alors trop heureux de recevoir des conditions de paix que lui offrait la france victorieuſe. Le cardinal de Fleury miniſtre de france, qui avait eû la ſageſſe d'empêcher l'angleterre & la hollande de prendre part à cette guerre, eut auſſi celle de la terminer heureuſement ſans leur intervention.

Par cette paix, dom Carlos fut reconnu roi de naples & de ſicile. L'europe était déja accoûtumée à voir donner & changer des états. On aſſigna à François duc de lorraine, gendre de l'empereur, l'héritage des Médicis qu'on avait auparavant accordé à dom Carlos ; & le dernier grand-duc de Toſcane, près de ſa fin, demandait, *ſi on ne lui donnerait pas un troiſiéme héritier, & quel enfant l'empire & la france voulaient lui faire.* Ce n'eſt pas que le grand-duché de toſcane ſe regardât comme un fief de l'empire ; mais l'empereur le regardait

dait comme tel, auſſi-bien que parme & plaiſance, revendiqué toujours par le ſaint-ſiége, & dont le dernier duc de parme avait fait hommage au pape : tant les droits changent ſelon les tems. Par cette paix, ces duchés de parme & plaiſance, que les droits du ſang donnaient à dom Carlos fils de Philippe v & d'une princeſſe de parme, furent cédés à l'empereur Charles vi en propriété.

Le roi de ſardaigne duc de ſavoie, qui avait compté ſur le milanais auquel ſa maiſon, toujours aggrandie par dégré, avait depuis long-tems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le novarois, le tortonois, les fiefs de langhes. Il tirait ſes droits ſur le milanais, d'une fille de Philippe ii roi d'eſpagne, dont il deſcendait. La france avait auſſi ſes anciennes prétentions par Louis xii, héritier naturel de ce duché. Philippe v avoit les ſiennes, par les inféodations renouvellées à quatre rois d'eſpagne ſes prédéceſſeurs. Mais toutes ces prétentions cédérent à la convenance & au bien public. L'empereur garda le milanais, malgré la loi générale des fiefs de l'empire, qui veut que l'empereur ſeigneur ſuſerain en donne toujours l'inveſtiture ; ſans quoi les empereurs pourraient

engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne. Mais cette loi souffre tant d'exceptions, il y a tant d'exemples pour & contre, qu'il faut avouer qu'en matiere d'état l'intérêt présent est la premiere des loix.

Par ce traité, le roi Staniſlas renonçait au roiaume qu'il avait eû deux fois, & qu'on n'avait pu lui conſerver ; il gardait le titre de roi. Il lui fallait un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la france encor plus que pour lui. Le cardinal de Fleury ſe contenta d'abord du barrois, que le duc de lorraine devait donner au roi Staniſlas, avec la réverſion à la couronne de france ; & la lorraine ne devait être cédée, que lorſque ſon duc ſerait en pleine poſſeſſion de la toſcane. C'était faire dépendre cette ceſſion de la lorraine de beaucoup de haſards. C'était peu profiter des plus grands ſuccès, & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le cardinal de Fleury à ſe ſervir de ſes avantages : il demanda la lorraine aux mêmes conditions que le barrois, & il l'obtint.

Il n'en coûta que quelque argent comptant, & une penſion de quatre millions cinq cens mille livres, faite au duc François juſqu'à ce que la toſcane lui fût échue.

Ainſi

Ainſi la lorraine fut réunie à la couronne irrévocablement; réunion tant de fois inutilement tentée. Par-là un roi polonais fut transplanté en lorraine; & cette province eut pour la dernière fois un ſouverain réſident chez elle, & il la rend heureuſe. La maiſon régnante des princes lorrains devint ſouveraine de la toſcane. Le ſecond fils du roi d'eſpagne fut transféré à naples. On aurait pu renouveller la médaille de Trajan, *regna aſſignata*, *les trônes donnés*.

La maiſon de france, à la fin de cette courte guerre, ſe trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas oſé prévoir dans le tems des plus brillantes proſpérités de Louis XIV. Preſque tout l'héritage de la maiſon de Charles-quint, l'eſpagne, les deux ſiciles, le méxique, le pérou, étaient dans ſes mains: & enfin la maiſon d'autriche finit dans la perſonne de Charles VI en 1740. Ce qui reſtait de ſes dépouilles fut près d'être enlevé à ſa fille, & partagé entre pluſieurs puiſſances. La france fit élire un empereur, avec la même facilité que les empereurs avaient auparavant fait élire des électeurs de cologne & des évêques de liége. La fameuſe pragmatique ſanction du dernier empereur autrichien, qui aſſurait à ſa

fille la poſſeſſion indivifible de tous ſes états, pragmatique garantie par l'empire, par l'angleterre, par la hollande, par la france elle-même, ne fut d'abord ſoûtenue de perſonne. L'électeur de baviére, fils de celui qui avait été mis au ban de l'empire, fut couronné ſans obſtacle duc d'autriche à lintz, roi de bohéme à prague, empereur à francfort, par les armes de Louis XV. On alla juſqu'aux portes de vienne. La fille de tant d'empereurs ſe vit une année entiere ſans ſecours, & ſans autre eſpérance que dans ſon courage. A peine avait-elle fermé les yeux à ſon pére, qu'elle avait perdu la ſiléſie par l'irruption d'un jeune roi de pruſſe, dont la poſtérité parlera long-tems. Il profita le premier de la conjoncture, & fit ſervir à ſa grandeur une armée diſciplinée comme celles des anciens romains, que ſon pére ſemblait n'avoir formée que pour la parade & la montre. La francé, la pruſſe, la ſaxe, la baviére, attaquaient les reſtes de la maiſon d'autriche. Ses alliés demeuraient dans le ſilence : le partage de ſes états paraiſſait aſſuré. Mais on vit bientôt qu'il n'y a de vraie grandeur que celle qui eſt fondée ſur ſes propres forces. Il était bien difficile à l'électeur de baviére, empereur ſans pouvoir ſous le nom de Charles VII, général preſque

presque sans troupes nationales, de conquérir des états par les mains d'autrui. Jamais de si grands avantages ne furent plus rapidement suivis de tant de désastres. Tout ce qui devait faire sa grandeur, fit sa ruine; & ce qui devait accabler la reine de hongrie, servit à l'élever. La maison d'Autriche renaquit de ses cendres. La reine de hongrie trouva un puissant allié dans George II roi d'angleterre; elle eut ensuite pour elle le roi de sardaigne, la hollande, & enfin jusqu'à l'empire de russie, qui envoia la derniere année de la guerre, environ trente-cinq-mille hommes à son secours. Elle fit des paix particulieres avec la prusse & la saxe. Mais sur-tout son courage d'esprit la secourut autant que ses alliés. La hongrie qui n'avait été pour ses péres qu'un éternel objet de guerres civiles, de résistances & de punitions, devint pour elle un roiaume uni, affectionné, peuplé de ses défenseurs. On combattit dans le cœur de l'allemagne, en italie, en flandre, & sur les frontiéres même de la france, & sur les mers de l'inde & de l'amérique, à peu près comme dans la guerre de 1701. Le cardinal de Fleury, trop âgé pour soûtenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les trésors de la france dans cette guerre entreprise malgré lui, & mourut

fut après n'avoir vû que des malheurs causés par des fautes. Il n'avait jamais cru avoir besoin d'une marine. Ce qui restait à la france de forces maritimes, fut absolument détruit par les anglais ; & les provinces de france furent exposées. L'empereur que la france avait fait, fut chassé trois fois de ses propres états. Il mourut l'un des plus malheureux princes de la terre, pour avoir été élevé au faîte des grandeurs humaines. La reine de hongrie goûta le plaisir & la gloire de faire élire empereur son époux, & de recommencer une nouvelle maison impériale.

Louis XV, après avoir vu mourir en 1743 le cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les desastres qu'avaient produit les dernières années du gouvernement de son ministre. Il fut heureux par-tout, excepté en italie, parce qu'il avait contre lui le roi de sardaigne, que le cardinal de Fleury avait aliéné.

Une chose remarquable dans cette guerre, c'est que jamais on ne vit tant de souverains à la tête de leurs armées. François de lorraine, grand-duc de toscane, depuis empereur, fut plusieurs fois à la tête des troupes autrichiennes. Dom

Carlos

Carlos roi de naples, fils de Philippe v, commandait son armée à Vélétri. Le roi d'angleterre George II gagna une bataille vers le mein.

Le roi de sardaigne fut partout où étaient ses troupes, & toujours avec succès. Le roi de prusse remporta cinq victoires. Louis XV rendit la gloire & la supériorité à sa nation à la bataille de fontenoi, & les conserva à celle de laufeld. Enfin, après avoir subjugué en personne toute la flandre, & pris maſtricht par les mains du maréchal de Saxe, après avoir chaſſé les ennemis de provence, par celles du maréchal de Belle île; après avoir sauvé gênes, par le maréchal de Richelieu; ayant affermi le roi de naples sur son trône, il fit une paix auſſi glorieuſe que ses campagnes, montrant dans le traité d'aix-la-chapelle une modération inouïe, qu'on n'avait pas attendue, ne voulant rien pour lui de ce qu'avaient conquis ses armes. Il eut la gloire de protéger tous ses alliés, de remettre les génois dans tous leurs droits; de faire rendre au duc de modène ses états, d'établir l'infant dom Philippe dans parme & plaiſance, l'héritage de sa mére. C'était en effet acquérir beaucoup, que d'être ainſi le protecteur de tous ses alliés. La réputation, chez les rois puiſſans, vaut

vaut des conquêtes. Après cette heureuse paix, la france se rétablit comme après la paix d'utrecht; & fut encor plus florissante.

Alors l'europe chrétienne se trouva partagée entre deux grands partis, qui se ménageaient l'un l'autre, & qui soûtenaient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devrait assurer une éternelle paix. Les états de l'impératrice reine de hongrie, & une partie de l'allemagne, la russie, l'angleterre, la hollande, la sardaigne composaient une de ces grandes factions. La france, l'espagne, les deux siciles, la prusse, la suéde formérent l'autre. Toutes les puissances resterent armées; & on espéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'europe semblaient inspirer l'une à l'autre.

Louis XIV avait le premier entretenu ces nombreuses armées, qui forcérent les autres princes à faire les mêmes efforts; de sorte qu'après la paix d'aix-la-chapelle, les puissances chrétiennes de l'europe ont eu environ un million d'hommes sous les armes; & on s'est flatté que de long-tems il n'y aurait aucun aggresseur, parce que tous les états étaient armés pour se défendre. Voilà le précis, peut-être encor trop long, des

plus

plus importans événemens de ce siécle. Ces grandes choses paroîtront petites un jour quand elles seront confondues dans la multitude immense des révolutions qui bouleversent le monde : & il n'en resterait qu'un faible souvenir, si les arts perfectionnés ne répandaient sur ce siécle une gloire unique qui ne périra jamais.

Fin du premier tome.

TABLE

TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES.

Les lettres a *&* b *indiquent la prémiere & seconde Partie du Tome I.*

A

ABrantes (le duc d') *b.* 111.
Albemarle (le général) *b.* 238. *& suiv.*
Alberoni (le cardinal) *b.* 258.
Albuquerque (le duc d') *a.* 55.
Alger, *b.* 25, 30.
Allemagne, *a.* 12 *& suiv.*
Alphonse, roi de portugal, *a.* 162.
Alsace, *a.* 90, 210, 221.
Amsterdam, *a.* 25, 191.
Ancre (la maréchale d') *a.* 43.
Angleterre, *a.* 26, 141.
Anne d'Autriche, reine régente de france, *a.* 45, 47, 57, 63, 118.
Anne, reine d'angleterre, *b.* 47, 227, 228, 229, 243, 244, 254, 255.
Architecture, *a.* 3.
Arras, *a.* 95.
Arriere-ban, *a.* 220, 221.

Asfeld (le baron d') *b.* 67.
Asoph, *b.* 99.
Astrologie judiciaire, *a.* 41, 42, 43
Atlon (le comte d') *b.* 146.
Avaux (le comte d') *b.* 50.
Auguste, empereur romain, *a.* 2.
Auguste, électeur de saxe, & roi de pologne, *a.* 265.
Autriche (la maison d') *a.* 11. *b.* 275, 276.

B

Bade (Louis prince de) *b.* 149 *& suiv.* 167.
Barberin (les cardinaux) *a.* 32.
Barbésieux (le marquis de) *b.* 126.
Barwick (le maréchal de) 192, 194.
Bataille de leipzig, *a.* 16. de lutzen, *ibid.* de rocroi, 50. de fribourg, 52. de Norlingue, *ibid.* de lens, 53. de lavingen, 54. de sommerhausen, *ibid.* de badajox, 55. de tabor, *ibid.* de retel, 69. de bleneau, 80. de st antoine, 83 *& suiv.* des dunes, 104. de s. godard, 138. de villavicioſa, 138. *b.* 226. de solbaie, *a.* 191. de sintzheim, 208. de mulhausen, 209. de turckheim, 210. de senef, 212, 213. de consarbruck, 219. de cokersberg, *b.* 7. de rheinfeld, *ibid.* de mont-cassel, 8 d'agouste, 10. de saint denis, 17. de la boyne, 52. de la hogue, 56. de valcourt, 68 de stafarde, 70. de fleurus,

71. de leuze, 72. de ſteinkerque, 73 & *ſuiv.* de nerwinde, 77. du ter, 79. de zanta, 99. de luzara, 138 de friedlinguen, 150. de hochſtedt, 152. 157, *juſqu'à* 166. de ſpire, 153. de donawert, 158. de malaga, 171, 172. de caſſano, 175. de caſſinato, *ibid.* de ramilies, 178. de turin, 184, 185. de caſtiglione, 187. d'almanza, 194. d'oudenarde, 202. de malplaquet, 215, 216. de ſaragoſſe, 221. de denain, 239. de bitonto, 271. de yeletri, 279. d'Oetingen vers le mein, *ibid.* de fontenoi, *ibid.* de laufeld, *ibid.*

Batavia, *a.* 24.

Bateville ou Watteville (le baron de) *a.* 131. l'abbé ſon frere, *a.* 153.

Baviére (l'électorat de) *a.* 90.

Baviére (le prince de) déſigné roi d'eſpagne, *b.* 102, 103.

Baviére (l'électeur de) allié de la france, *b.* 151, 152, 156, 161.

Baviére (ferdinand de) *b.* 39. 40.

Bay (le marquis de) 221.

Beaufort (le duc de) *a.* 66, 67, 166.

Beck, général eſpagnol, *a.* 54.

Belle-île (le maréchal de) *b.* 278.

Black, amiral anglais, *a.* 93, 102.

Bois jourdan (le capitaine de) *a.* 219.

Bombes (uſage nouveau des) *b.* 26, 80.

Boufflers (général français) *b.* 62, 76,

81 *& suiv.* 146, 156, 203, 214, 215, 216.
Bouillon (le duc de) *a.* 65.
Bourgogne (le duc de) *b.* 146, 153, 200, 237.
Bournonville (le prince de) *a.* 209.
Bozzoli, prêtre, *b.* 135.
Bragance (le duc de) *a.* 21, 22, 138.
Brandebourg (l'électorat de) *a.* 13.
Breſt, *b.* 25.
Brouſſel, conſeiller clerc oppoſé à la cour, *a.* 59.
Bruxelles, *b.* 83.

C

Callieres, miniſtre de france, *b.* 94.
Caprara, général de l'empereur, *a.* 208.
Cara-muſtapha, grand viſir, *b.* 29, 30.
Carlos (dom) *b.* 258, 271.
Caſimir, roi de pologne, *a.* 163.
Catalogne (la) *a.* 36. *b.* 173.
Catinat, général français, *b.* 63, 70 *& suiv.* 79, 88, 89.
Cevennes: guerres qui s'y font pour la religion, *b.* 155.
Chamillard, miniſtre d'état, *b.* 125, 126, 145, 208.
Charles-quint (l'empereur) *a.* 18, 130.
Charles VI (l'empereur) *b.* 169, 192, 205, 232, 257, 274.
Charles VII (l'empereur) *b.* 277.

Charles

Charles II, roi d'eſpagne, *b.* 107.
Charles premier, roi d'angleterre, *a.* 26, 87.
Charles II, roi d'angleterre, *a.* 96, 99, 101, 119, 120, 135, 169. *b.* 31.
Charles Guſtave, roi de ſuéde, *a.* 111.
Charles XI, roi de ſuéde, *b.* 89.
Charles XII, roi de ſuéde, *b.* 100.
Charles-Emmanuel, roi de ſardaigne. *b.* 264.
Charles IV, duc de lorraine, *a.* 55, 82, 119, 136, 208.
Charles V, duc de lorraine, *b.* 6. 16, 66, 94.
Charnacé, envoié de france en hollande, *a.* 39.
Château-renaud, *b.* 51.
Chigi, légat *à latere*, *a.* 134.
Choiſeul, général français, *b.* 89.
Chriſtine, reine de ſuéde, *a.* 96, 98. 107 *& ſuiv.* *b.* 264.
Clément IX, *a.* 158.
Clément XI, pape, *b.* 205.
Clérambault (le marquis de) *b.* 164.
Coigni, général français, *b.* 270.
Colbert, miniſtre d'état, *a.* 144, *b.* 25, 27.
Coligni (le comte de) *a.* 93, 137.
Cologne (l'électeur de) *a.* 170.
Condé (le prince de) *a.* 48 *juſqu'à* 54, 58, 64 *à* 66, 69 89, 93, 94, 95, 98, 100 *à* 103, 106, 108, 119, 121, 152, 155, 174,

174, 177, 179, 181, 213, *b.* 1, 2.
Condé, le petit-fils du précédent, *b.* 75.
Conti (le prince de) *a.* 65, 71.
Conti (Armand de) petit neveu du grand Condé, *b.* 75, 97, 98.
Crecy, miniſtre de france, *b.* 94.
Créqui (le duc de) ambaſſadeur de france à rome, *a.* 132, 133.
Créqui (le maréchal de) *a.* 147, 221. *b.* 7.
Cromwel (Olivier) protecteur, *a.* 26, *96 à* 100, 102 *à* 107.
Cromwel (richard) fils du précédent, *a.* 196.

D.

Damfreville, *b.* 31.
Danemarck, 34.
Darmſtadt (le prince de) miniſtre de l'archiduc Charles en eſpagne, *b.* 142, 174.
Deſcartes, *a.* 118.
Deſmarets, miniſtre d'état, *b.* 208.
Dhona (le comte de) ambaſſadeur de ſuéde en hollande, *a.* 157.
Dieppe, 80.
Doſſeri, *a.* 180.
Dubourg, général français, *b.* 218.
Duels, *a.* 41 *& ſuiv.*
Dugué-trouin, armateur, *b.* 85, 233.
Dunkerque, *a.* 53, 90, 103, 133. *b.* 80, 236.
Dupas, *a.* 202.
Duquêne, lieutenant-général des armées navales,

navales, *b.* 10 *& suiv.* 26, 32.
Duras (le maréchal de) *b.* 63.

E

Entragues (le chevalier d') *b.* 137.
Espagne, *a.* 10, 18 *& suiv.*
Estevan de Gamarre, général espagnol, *a.* 69.
Estrade (le comte d') ambassadeur de france en hollande, *a.* 39, 131.
Etrée (Jean d') vice-amiral de france, *a.* 200. *b.* 51, 55, 58.
Etrée (le cardinal d') ambassadeur de france à rome, *b.* 38.
Eugéne (le prince) petit-fils de Charles-Emmanuel duc de savoie : né en france, la quitte pour aller servir l'empereur, *b.* 129, *& suiv.* sert en hongrie 130, bat les turcs à zanta, 99. porte la guerre en Italie contre les français, 131 *& suiv.* surprend crémone 135, commande les armées d'allemagne, 157 défait les français à hochstet, 158 *& suiv.* est battu par eux en italie, 175. il les bat devant turin, 181 *& suiv.* son dessein sur toulon & marseille, 196. gagne la bataille d'oudenarde, 202. s'oppose à la paix, 211, 212, 234. sa victoire à malplaquet, 214 *& suiv.* prend le quênoi, 235. défaite de son armée à denain, 238 *& suiv.* conclut la paix à rastadt,

rastadt, 245. bat deux fois les turcs, 257. son éloge, 130.

F

Ferdinand II, empereur, *a.* 15, 16.
Ferdinand III, empereur, *a.* 16, 111.
Ferté (le maréchal de la) *a.* 94, 101.
Feuillade, le maréchal de la) *a.* 137, 165, *b.* 3, 179. le duc son fils, *b.* 179 *& suiv.*
Fèuquiéres (le marquis de) *b.* 153, 160.
Flandre, *a.* 143 *& suiv.* 158, 160. *b.* 14, 94.
Fleury, cardinal & premier ministre de Louis XV. *b.* 260, 261, 273.
Florence, *a.* 33.
Forbin-Janson, *b.* 199.
Fourilles (le chevalier de) *a.* 176.
France (la) *a.* 35 *& suiv.* 140, 163.
Franche-comté, *a.* 153, 154, 155, 160, 208. *b.* 14.
François premier, roi de france, *a.* 3, 6.
Frédéric II, roi de prusse, *b.* 278.
Frédéric, prince de Hesse, depuis roi de suéde, *b.* 154, 187.
Fuentes (le comte de) général espagnol, *a.* 50.
Furstenberg (les princes de) *b.* 14, 39.

G

Gacé (le comte de) général des français, *b.* 199.

Galowai (mylord) *b.* 192, 193, 194.
Gaſton, duc d'Orléans, frére de Louis XIII, *a.* 46, 58, 75, 85, 87.
Genes, *b.* 32, 279.
Gléen, général des impériaux, *a.* 52.
Grammond (le maréchal de) *a.* 54.
Grandier (Urbain) *a.* 42.
Guébriant (le maréchal de) général français, *a.* 37.
Guerre civile en france, *a.* 59, 63, 68, 69.
Guillaume III, roi d'angleterre. *Voyez* Orange.
Guiſcard (le comte de) *b.* 83.
Guiſe (le comte de) *a.* 55.
Guſtave-Adolphe, roi de ſuéde, *a.* 15, 37.

H

Hanowre (la maiſon d') *b.* 243.
Hancourt (le comte d') général français, *a.* 37, 55. *b.* 106.
Harlai, miniſtre de france à riſwick, *b.* 94.
Haro (don Louis de) miniſtre eſpagnol, *a.* 96, 98, 115.
Harrac (le comte de) ambaſſadeur de l'empereur à madrid, *b.* 107.
Heinſius, grand penſionnaire de hollande. *b.* 144, 212, 253.
Hide, chancelier d'angleterre. *a.* 135.
Henri IV, roi de france, *a.* 17.
Henriette d'angleterre, épouſe du duc d'Orléans, *a.* 169.

Hocquincourt (le maréchal d') *a.* 74, 80, 94.
Hollande (la) *a.* 22 *& suiv.* 92, 139, 140, 141, 167, 191, 204.
Humieres (le marquis de, général français) *a.* 148. *b.* 5, 8, 53, 68.

I

Jacques, roi d'écosse & d'angleterre de ce nom, *b.* 59.
Jacques II, roi d'angleterre, *b.* 42, 43, 45, 47, 49 *& suiv.* 116, 117.
Jacques III, roi d'angleterre, *b.* 117, 118; 198.
Jean Sobiéki, roi de pologne, *b.* 29.
Impériale Lescaro, doge de gênes, *b.* 33, 34.
Innocent XI, pape, *b.* 38.
Joseph (l'empereur) *b.* 168, 188, 189, 206, 207, 222.
Isabelle, femme de Philippe IV, roi d'espagne, *a.* 118.
Italie, *a.* 2, 32, 33. *b.* 119.
Juan, (don) d'autriche, *a.* 100, 101, 103.

K

Kiuperli, grand-visir, *a.* 137, 164, 165.
Konigsmarck (le comte de) général suédois, *a.* 92.

L

Lavardin (le marquis de) ambassadeur de france à rome, *b.* 37 *& suiv.*

Laumont du Châtelet (le comte de) *b.* 83.
Laws (Jean de) 259.
Léopold (l'empereur) *a.* 53, 92, 111, 138, 199. *b.* 28, 30, 101 *à* 103.
Léopold, duc de lorraine. *b.* 94.
Lockhart, ambassadeur de Cromwel, *a.* 104, 120.
Lorraine (la) *a.* 55 *& suiv.* 119, 178. *b.* 95, 274.
Londres, *a.* 141.
Longueville le duc de) *a.* 65, 71, 182.
Longueville (la duchesse de) *a.* 69.
Lorges (de) général français, *a.* 218. *b.* 3, 78.
Louis XIII, roi de france, *a.* 36 *à* 44.
Louis XIV, roi de france: troubles durant sa minorité, *a.* 45 *à* 89. est majeur 85. maître du royaume, 93. tombe malade. 112. son mariage, 117, 118. gouverne par lui-même, 127. obtient le pas sur l'espagne, 131, 132. humilie le pape, 134. achete dunkerque & mardick, 135. fait fortifier dunkerque, 135. obtient marsal, 136. secourt l'empereur, 137. les portugais, 138. & les hollandais, 140. ses conquêtes en flandre, 143. 144 *& suiv. b.* 72, 73, & en franche-comté, *a.* 158, 205, 206. sa paix à aix-la-chapelle, 158 *à* 160. son traité secret avec l'angleterre, 169. & avec les ennemis des hollandais, 169. son passage

ſur le rhin, 181. ſes conquêtes en hollande, 182, 183. ſon entrée triomphale dans utrecht, 184. perd la hollande & revient en france, 193, 194, 203. ſes négociations auprès de tous les princes, 198. convoque l'arriere-ban, 220. ſes avantages ſur mer, *b.* 9, 10. ſa paix à nimégue, 16, 17. reçoit le nom de grand, 19. ſes acquiſitions en tems de paix, 20 *& ſuiv.* ſe venge d'alger, 30, 31. & de genes, 32, 33. reçoit une ambaſſade de ſiam, 34. humilie le pape, 37, 38. protége le roi d'angleterre, 42 *& ſuiv.* 55, 56. fait ſa paix à riſwick, 91. ſes prétentions à la couronne d'eſpagne, 101, 107. ſes revers en allemagne, 106 *& ſuiv.* en eſpagne, 170 *& ſuiv.* 191 *& ſuiv.* il demande la paix, 209, 218, 219, 234, 235. les affaires ſont rétablies, 238 *& ſuiv.* la paix ſignée à utrecht, 244. idée de ſes forces de mer, *a.* 199. de ſes forces de terre, 204. *b,* 61.

Louvois, miniſtre d'état, *a.* 144, 145, 154, 176, 187, 195, 222. *b.* 1, 22, 68, 26, 34.

Luneville, *b.* 96.

Luxembourg (le maréchal de) *a.* 154, 175, 196, 197, 221. *b.* 8, 17, 68, 72, 73, 78.

M

Mademoiſelle, *a.* 84.
Maintenon (madame de) *b.* 125, 166.
Mardick, *a.* 54, 135. *b.* 248, 249.
Marie-Thérèſe, épouſe de Louis XIV, *a.* 117, 118, 121.
Marine : ſous Mazarin (*a.* 39, 93 : ſous Colbert, 199. *b.* 25, 26, 171. retombe dans ſon premier état, 172, 278.
Marlborow (comte & enſuite duc de) favori du roi Jacques, l'abandonne, *b.* 46. eſt déclaré général des troupes anglaiſes & hollandaiſes, 143, 145, 146, 156. eſt fait duc, 147 ; ſa victoire à donawert, 158. à blenheim, 159 *à* 162. ſes récompenſes 167. défait les français à ramillies, 176. veut continuer la guerre, 212. contribue à la victoire de malplaquet, 214. eſt diſgracié, 231. & privé de ſes emplois, 234. ſon caractère, 143, 227, 228.
Marſin (le maréchal de) *b.* 160, 186.
Martinet, *a.* 175.
Maurice de Saxe, maréchal de france, *b.* 278.
Mazarin (le cardinal) premier miniſtre, *a.* 57. eſt obligé de quitter la france, 71, 72. revient, 74. eſt proſcrit par le parlement, 75. ſort une ſeconde fois de france, 86. eſt rappellé, 88. conclut la

paix de Westphalie, 90. veut s'attribuer l'honneur de la victoire d'arras, 95. continue la guerre d'espagne, 96. fait alliance avec cromwel, 99. remet dunkerque à son ambassadeur, 104. se brouille avec Turenne, 104. veut faire Louis XIV. empereur, 111. fait la paix avec l'espagne, & obtient l'infante pour Louis XIV, 114, 115, 116. ramène à paris le roi & la nouvelle reine, 121. état de la marine sous son ministere, 39, 93. sa mort marquée par un établissement mémorable, 121. honneurs rendus à sa mémoire, *ibid.* son caractère, 58, 97, 98, 104, 124, 125.
Medavy-Grancey (le comte de) *b.* 188.
Medicis (les) *a.* 33.
Mello (don Francisco de) général espagnol, *a.* 47.
Merci, général des autrichiens, *a.* 51, 52.
Méthuen (le chevalier de) ambassadeur d'angleterre auprès du duc de savoie, *b.* 186.
Militaire (le) avant Louis XIV, *a.* 37, 38, 39.
Modéne (le duc de) *b.* 179.
Monaldeschi, écuier de la reine Christine, *a.* 110.
Monseigneur, fils unique du roi, *b.* 62, 63, 78, 237.
Monsieur, frere du roi, *b.* 8.

Montecuculi, général de l'empereur, *a.* 137, 203, 215, 218, 221, 223.
Monterez, gouverneur des pays-bas, *a.* 193, 196. *b.* 2.
Mont-Revel (comte de) *a.* 155.
Montemar, duc de Vivonne, général des galéres, *b.* 10, 11, 32, 33, 271.
Moſcovie (la) *a.* 34.
Muley Aſſein, roi de maroc, *b.* 142.
Munſter (l'évêque de) *a.* 141, 170.

N

Navailles (le maréchal de) *b.* 8.
Némond, *b.* 51.
Nitard, jéſuite, premier miniſtre d'eſpagne, *a.* 146.
Noailles (le maréchal de) *b.* 79.

O

Olivarès, miniſtre eſpagnol, *a.* 20, 37.
Orange (le prince d') capitaine général des forces de terre de hollande, *a.* 177. eſt fait ſtathouder, 187. ſes négociations auprès des puiſſances, *ibid.* fait tête aux français, 196, 203. ſes conquêtes, 201. combat à ſenef, 212. eſt battu à montcaſſel, *b.* 7, 8. donne le combat de ſaint denis, 17. détrône le roi Jacques, 45, 46. eſt fait roi d'angleterre ſous le nom de *Guillaume III*, 47. combat à la journée de la boine, &

y eſt bleſſé, 53. eſt défait à ſteinxerque, 73, & à nerwinde, 77. reprend namur, 81, 82, eſt reconnu roi par la france, 94. ſa mort, 120. ſon caractère, *ibid.*
Orange (les princes d') rendent les hollandais de bons ſoldats, *a.* 23. ſont au rang des plus grands généraux, 37.
Orknay d'Hamilton (mylord) *b.* 165.
Orléans (Philippe duc d') *b.* 74, 182 à 184, 194, 224, 255.
Ormond (le duc d') *b.* 236, 237.
Oxenſtiern (le comte d') *a.* 37.

P

Païs-bas, *a.* 11.
Palatin (l'électeur) *a.* 211.
Palatinat (le) *a.* 13, 211. *b.* 65.
Paris, *a.* 39.
Parme (le duc de) *a.* 32, 135.
Péliſſon, *a.* 176.
Peterborough (le comte de) *b.* 173, 194.
Péters, jéſuite, confeſſeur du roi Jacques, *b.* 44.
Phalck-Conſtance, miniſtre du roi de ſiam, *b.* 34, 35.
Philippe II, roi d'eſpagne, *a.* 18.
Philippe III, roi d'eſpagne, *a.* 18, 19.
Philippe IV, roi d'eſpagne, *a.* 19, 21, 94, 144.
Philippe V, roi d'eſpagne, *b.* 169, 174, 192, 193, 220, 226, 257, 264.

Picolomini, *a.* 37.
Pierre, roi de portugal, *b.* 142.
Pierre Aléxiowitz, czar de ruſſie, *b.* 99, 262.
Plelo (le comte d') 292.
Pointis, chef d'eſcadre, *b.* 85.
Polignac (l'abbé depuis cardinal de) *b.* 97, 219.
Pologne, *a.* 34. *b.* 7.
Ponchartrain, miniſtre d'état, *b.* 57.
Pontichery, colonie, françaiſe, *b.* 84.
Portocarrero (le cardinal) *b.* 108.
Portugal, *a.* 11.
Potier, miniſtre d'état, *a.* 57. *& ſuiv.*
Prâlin (le marquis de) *b.* 137.

R

Ragotski (le prince) *b.* 157, 222.
Ranucci (le nonce) *b.* 37.
Renaud d'Eliſagaray, *b.* 36, 27.
Retz (le coadjuteur depuis cardinal de) *a.* 59, 71, 72, 87.
Richelieu (le cardinal de) premier miniſtre de Louis XIII, *a.* 7, 37 à 40, 42.
Richelieu (le maréchal de) *b.* 278.
Riencourt, *a.* 46.
Ripperda, miniſtre d'eſpagne, *b.* 258.
Robert (l'intendant) *a.* 203.
Rochefort (le maréchal de) *a.* 220.
Rochefort, *b.* 25.
Rome, *a.* 27. *& ſuiv.*

Rouillé, miniſtre de france à utrecht, *b.* 213.
Rouſſillon (le) *a.* 20, 36, 55, 116.
Ruiter, amiral hollandais, *a.* 139, 189, 191, 192.
Ruſſel, amiral anglais, *b.* 57.

S

Sâ, frere de l'ambaſſadeur de portugal en angleterre, *a.* 97.
Saint-Amour (le comte de) *a.* 154.
Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, *a.* 216. *& ſuiv.*
Saint-Domingue, colonie françaiſe, *b.* 84.
Saint-Olon, ambaſſadeur de france à genes, *b.* 32.
Sara Jennings, ducheſſe de Marlborow, *b.* 227, 228, 229.
Schomberg (le maréchal de) *a.* 138. *b.* 3.
Seignelai (le marquis de) *b.* 32, 57.
Sicile, *b.* 9, 10, 256.
Siécles remarquables dans l'hiſtoire du monde, *a.* 1, 2, 4.
Sourdis, archevêque de bordeaux, *a.* 38.
Stanhopppe, général anglais, *b.* 226.
Staniſlas, roi de pologne, *b.* 265, 273 *& ſuiv.*
Staremberg (Gui de) vice-roi d'eſpagne, *b.* 221, 226.
Stafford (les comtes de) *b.* 234.

Styrum (le comte de) *b.* 151.
Suéde, *a.* 34.
Suiſſes (les) *a.* 33, 206.

T

Tallard (le maréchal de) *b.* 153, 158 à 164.
Temple (le chevalier) *a.* 157.
Terre-neuve, *b.* 85.
Teſſé (le comte de) *b.* 87, 171.
Tilly, général des impériaux, *a.* 15.
Tollhuis, *a.* 181, 183.
Torci-Colbert, miniſtre de france *b.* 209, 212, 213.
Torris (le parti des) *b.* 229.
Torſtenſon, général ſuédois, *a.* 48, 55.
Toulon, *b.* 25, 196, 197.
Toulouſe (le comte de) amiral général de france, *b.* 171, 174.
Tourville, vice-amiral de france, *b.* 50, 51, 57.
Traité de Weſtphalie, *a.* 90. des pirenées, 116. d'aix-la-chapelle, 158, 159. de nimégue, *b.* 16, 17. d'augsbourg, 41. de lorette, 88. de riſwick, 91. de carlowirz, 107, d'utrecht, 166. d'aix-la-chapelle, 278.
Treves (l'électeur de) *a.* 54.
Tripoli, *b.* 31.
Tromp (l'amiral) *a.* 93.
Tunis, *b.* 31.

Turcs,

Turcs, *a.* 35, 136 *& suiv.* 166. *b.* 28, 29, 99, 257.
Turenne (le maréchal de) *a.* 51 *à* 54, 78 *& suiv.* 94, 95, 101 *& suiv.* 144, 175, 193, 195, 196, 203, 205 *à* 219, 221, 222.
Turin (siége de) *b.* 178, 179, 180.

V

Valbelle (le chevalier de) *b.* 9.
Valette (le cardinal de la) *a.* 38.
Valstein (le général) *a.* 15, 37.
Van-Beuning, ministre de hollande en france, *a.* 159 *& suiv.*
Vauban (le maréchal de) *a.* 149 *& suiv.* 175, 203. *b.* 4, 63, 94, 180, 192 *& suiv.*
Vaubrun, lieutenant-général, *a.* 210.
Veimar (le duc de) *a.* 37, 47.
Vendôme (le duc de) *b.* 75, 76 *& suiv.* 138 *& suiv.* 175, 176, 182, 183, 209, 204, 225 *& suiv.* 237.
Vendôme (le grand prieur de) *b.* 75.
Venise, *a.* 33.
Vert (Jean de) *a.* 37.
Victor-Amédée, duc de savoie, *b.* 70, 87. *& suiv.* 195, 264.
Villars (le duc depuis maréchal de) *b.* 147 *& suiv.* 155, 157, 169, 215, 239, 245, 270.
Villeroi (le maréchal de) gouverneur de Louis

Louis XIV, ſon fils auſſi maréchal, *b.* 82, 83, 89, 132, 158, 159, 176.
Villes priſes ou cédées : aloſt, *b.* 24. armentieres, *a.* 147. arnheim, 183. ath, 147. bailheul, *b.* 14. barcelonne, 173, 251, beſançon, *a.* 154, 206. bommel, 183. bonn. *b.* 156. bouchain, 2. 7. briſac, *a.* 209, *b.* 93. bruges, 204. cambrai, *b.* 2, 14. candie, *a.* 165. la capelle, 101. carmagnol, *b.* 71. carpi, 132, 183. carthagene, 85. caſal, *a.* 90. caſſel, *b.* 14. caſtro, *a.* 135. charlemont, *b.* 14. charleroi, *a.* 147, *b.* 14. commachio, 206. condé, 2, 7, 14. corregio, 183. corbie, *a.* 36. courtrai, 54, 147, *b.* 14, 30. cremone, 135. dixmude, 30. crevecœur, *a.* 183. doesbourg, 183. dole, 156. douai, 147. dunkerque, 53, 90, 103. francfendal, *b.* 64. dantzig, 266, 267. fribourg, 7. friedlingen, 150. Gand, 6, 14, 204. Gibraltar, 171. Gironne, 79. furnes, *a.* 147. Gravelines, 54. Gueldres, 184. Hagueuau, 122. Heildelberg, *b.* 63. Hui, 156. Kelh, 93. Landau, 53, *b.* 167. lerida, 195. lille, *a.* 147, *b.* 202, 217. limbourg, 15. limerick, 55. luxembourg, 29. maience, *a.* 52, *b.* 63, 67. manheim, 64. marſal, *a.* 136. maſtricht, 201, *b.* 7, 278. maubeuge, 141. meſſine, 9. mons, 94, 217. montalban, 71.

menin, *a.* 117. naerden, 184, 202. nanci, 119, *b.* 15. namur, 72. naples, *a.* 56, *b.* 195. nervinde, 78. nimegue, *a.* 183. noſembourg, 183. orſoi, 179. oudenarde, 117, *b.* 15. nice, 71. oppenheim, 64. paſſau, 156. philisbourg, *a.* 52, 209, *b.* 6, 64. piegaia, *a.* 32. piemont, *b.* 71. popering, 14. prague, *a.* 91. quênoi, *b.* 240. ratisbonne, 151. reggio, 183. rhinberg, *a.* 179. ronciglione, 135. ſaint-omer, 117, *b.* 14. ſalins, *a.* 155. ſaverne, 222. ſintzheim, 208. SKENCK, 483. ſpire, *b.* 64. ſtrasbourg, 22, 26. ſwamerdam, *a.* 197. ſuze, *b.* 71. thionville, *a.* 51. tollhuis, 101, 182. tournai, 147. treves, 221, *b.* 30, 64. turin, 178 *à* 181. trarbacK, 167. valenciennes, *a.* 101, *b.* 2. 6, 14. veillane, 71. veldentz, 22. villefranche, 71. utrecht, 7. 185. weſel, 180. worms, *b.* 64. ypres, *a.* 117. zutphen, 183.

Vivonne. *Voyez* Mortemar.

Voiſin miniſtre d'état, *b.* 208.

Uxelles (le marquis d') *b.* 72, 67, 219.

W

Waldeck (le prince de) *b.* 68, 71.

Walpole Robert) premier miniſtre d'angleterre, *b.* 262.

Watteville. *Voyez* Batteville.

Wigs (le parti des) *b.* 230.
With (Jean de) *a.* 157 *& ſuiv.* 189. ſon frere, *ibid. & ſuiv.*
Wrangel (le général) *a.* 91.

Y

Yorck (le duc d') *a.* 101.

Fin de la Table des matiéres.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 OCT 1976
OF OXFORD
LIBRARY

76770338

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V7.S.1754 (2)